Tome XXVIII. N° 22. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Fév. 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Études et milieux littéraires[1]

I

L'inspiration.

Qu'est-ce que l'inspiration littéraire? On en a donné beaucoup de définitions qui ne s'appliquent pas toujours exactement au sujet. Dans les exposés qui vont suivre, je parlerai de la conception littéraire en général et même philosophique, car c'est au fond la même chose, et je prendrai aussi comme exemples des auteurs choisis parmi les premiers de toutes les littératures, notamment de l'anglaise, de l'allemande et de l'espagnole à côté de la française.

A mon avis, — car, dans cette matière, on ne peut que donner des convictions personnelles, — l'inspiration littéraire, du moins quant aux grandes œuvres, quant aux œuvres qui comptent et qui ont dans l'avenir un certain jet ou prolongement, la conception littéraire peut être assimilée à une transe, à une sorte de frisson qui met celui qui le subit en contact avec une conception à la fois particulière et générale. Nous pourrions dire, en creusant davantage le

(1) Nous commençons aujourd'hui la publication des conférences littéraires que nous avions annoncées et que M. Léon Daudet prononce avec un si grand succès le jeudi dans la salle du théâtre des Mathurins.

problème, que toute conception littéraire valable est une sorte de fécondation de la mémoire héréditaire, que nous ont léguée nos ancêtres, par la mémoire ou l'émotion individuelle.

Qu'est-ce que la mémoire héréditaire? Vous savez tous ce qu'est l'hérédité organique. Montaigne a écrit là-dessus une page fameuse et demeurée typique sur la ressemblance des enfants au père. Cette mémoire organique héréditaire a, bien entendu, son répondant dans une mémoire héréditaire intellectuelle et sentimentale qui fait parvenir jusqu'à nous par nos ascendants, puis qui transmet dans les descendants les tours d'esprit, les directions et les dispositions à la fois émotives et mentales des penchants sentimentaux ; bref, une carte muette.

Quelques psychologues, dans ces trente dernières années, sont allés plus loin et se sont demandé si la mémoire héréditaire ne transmettait pas en même temps que les penchants et des aperçus, non seulement des états d'esprit, mais encore des paysages. Pour ma part, — et après un certain nombre d'observations sur lesquelles il serait malaisé d'insister dans une conférence de ce genre, — pour ma part, je crois qu'en effet la carte muette de la mémoire héréditaire est, chez l'homme, par moments, peuplée de certains aspects, de certaines visions qui ont frappé nos ancêtres à deux ou trois générations antérieures et qui se continuent dans la génération dont nous sommes ; cependant que des émotions très vives et qui nous marquent, de celles comme on en reçoit deux ou trois dans la vie, peuvent aussi se transmettre à nos descendants.

On raconte que Dante, lorsqu'il voyageait en France et se trouvait aux Baux de Provence, hanté par les grandes idées nationales et poétiques qui lui étaient coutumières, — car on peut dire de celui-là comme de Shakespeare, comme de Gœthe et comme de Mistral, qu'ils ont vécu ici-bas en état de transe lyrique perpétuelle, — que Dante apercevant ce paysage admirable des Baux, — Balsi, « les remparts », — que beaucoup d'entre vous connaissent, y eut, en un éclair, la conception de *l'Enfer*.

Eh bien ! je pense, pour ma part, que cette légende a un fond positif. Je vous citerai à l'appui deux exemples venus d'un homme dans l'intimité duquel j'ai vécu, non seulement comme fils, mais comme ami, car il m'appelait son « petit

frère » ; je veux vous parler de mon père : Alphonse Daudet.

Dès ma jeunesse, étant environné d'hommes de lettres et même je peux dire voyant dans l'intimité les plus célèbres de ma génération, — en qualité bien entendu de fils de mon père, — dès ma jeunesse, j'ai écouté ce qu'ils racontaient ; et ce qu'ils racontaient sur la genèse de leurs œuvres était de beaucoup ce qui m'intéressait le plus. Et, ayant interrogé mon père sur la genèse d'une œuvre de lui, à mon avis maîtresse, qui est la pièce de théâtre qu'on appelle *l'Arlésienne*, mon père me répondit : « Je me suis déjà posé la question que tu me poses. Or, voici quelle est, selon moi, la genèse de *l'Arlésienne* : 1° l'enveloppement héréditaire — dont je vous parlais tout à l'heure ; — l'enveloppement provençal, formé en grande partie par la lumière, par le vent, par les habitudes ancestrales, et la grandeur native des paysans provençaux qui, comme les paysans bretons et les paysans basques, sont, pour la plupart, vous le savez, de véritables gentilshommes. Ceci, donc, pour l'atmosphère. »

Pendant que mon père était secrétaire du duc de Morny, un de ses amis très cher perdit un frère dans des circonstances dramatiques ; cela se passait dans un « mas » provençal tel que celui qui est décrit dans *l'Arlésienne* : un jeune homme fou d'amour se précipita par la fenêtre sur une table où son sang marqua, et mourut. Ce drame intime avait fait sur mon père, outre l'enveloppement dont je vous parlais tout à l'heure, une impression très forte et on le comprend. L'année suivante : il se promenait dans la Camargue, qui est une des contrées les plus intéressantes de France sous tous les points de vue et qu'il a dépeinte merveilleusement et inoubliablement dans *le Trésor d'Arlatan*. Cet ouvrage, écrit à la fin de sa courte vie, fait pendant à *l'Arlésienne*. Vous voyez ici, entre parenthèses, cette sorte de parabole que les préoccupations ancestrales, les transes des grands écrivains exercent tout le long de leur existence ; il y a pour chaque grand écrivain deux ou trois thèmes intellectuels, deux ou trois thèmes sentimentaux, sentimentaires, eût dit le prince de Ligne, qui ont pour lui une importance considérable, qui creusent en lui sans même qu'il s'en aperçoive, qui deviennent l'objet fervent de ses méditations, qu'il mêle à ses rencontres, à ses amours et à ses haines, et où il puise ces œuvres qui, ensuite, iront propager chez

leurs lecteurs, et, en cas de destin heureux, dans les foules, les grandes émotions que vous pouvez supposer.

Donc, mon père était en Provence, et tout à coup, vers le crépuscule, à cette heure où la lumière dorée met en évidence certains aspects du monde intérieur aussi bien que du monde extérieur, — car il y a une inclinaison de la lumière dans l'esprit, — il entendit comme deux voix : l'une grave, l'autre aiguë qui appelaient : « Frédéric... Frédéric ! » C'étaient deux femmes. Il me dit : « A ce moment-là, toute ma pièce se dessina dans mon esprit, cela dura quelques secondes mais je vis la cuisine de Castelet ; je vis l'atmosphère de soucis, de chagrins, puis d'angoisse pressant de toutes parts l'amour maternel dans le personnage de Rose Mamaï, laquelle m'apparut en même temps. Bref, quand je repris mon chemin à travers la Camargue crépusculaire, toute mon œuvre était construite dans ma tête et je n'eus plus qu'à me la dicter à moi-même. »

Autre circonstance de genèse : mon père a écrit en 1885, c'est-à-dire à l'âge de quarante-cinq ans, une œuvre amoureuse que l'on a comparée à *Manon Lescaut*, mais qui, par certains points, dépasse encore *Manon Lescaut;* parce que, tout en étant extrêmement poussée au point de vue de l'amour sentimental et même physique, elle demeure sous la coupole du bon sens, de la plus haute raison. Ceci est la caractéristique de la maîtrise ; c'est celle qu'on retrouve chez tous les grands maîtres, qu'ils s'appellent Rabelais, Cervantès, Shakespeare, Mistral ou Maurras.

Quel que soit leur élan imaginatif, quelle que soit leur fougue amoureuse, ancienne ou actuelle, quelles que soient les idées qu'ils se fassent sur l'organisation du monde, ses suites et ce qui nous arrivera après la mort, les maîtres demeurent cependant sous cette espèce de voile tendu, ou, si vous préférez, sous cette coupole de bon sens qui fait que les lois éternelles de la cité, de la famille, du rôle du citoyen dans la cité, de la puissance des lois, de leur défaillance dans certaines conditions politiques, sont toujours non seulement examinées et pesées, mais encore respectées.

On peut dire de *Manon Lescaut*, qui est en son genre un chef-d'œuvre, que c'est une œuvre d'une observation exacte et cruelle ; car on y voit le cas, si fréquent, de la dégradation d'un homme par une méchante femme ; mais c'est en somme une œuvre de tendance anarchique. Au lieu que dans *Sapho*,

la rupture de la famille par l'amour sensuel pour une belle passante, amène des chagrins, des douleurs et un repentir qui sont dans la plus pure tradition familiale française.

J'ai assisté — et c'est un de mes souvenirs les plus chers — à la genèse de *Sapho*. Mon père concevait les lignes générales de son roman, mais il ne les avait pas précisées. Un dimanche matin, j'avais alors dix-huit ans, il m'emmena dans les environs de Paris, pour recueillir — c'était en automne — ce qu'il appelait l'atmosphère de mouillure et de tristesse indispensables, selon lui, à ce livre romanesque. Nous allâmes déjeuner dans une auberge de Meudon, puis nous revînmes à pied à Paris. A la lisière des bois, nous aperçûmes une petite villa à la porte de laquelle un écriteau se balançait sous la pluie. Ceux d'entre vous qui ont lu *Sapho* se rappellent l'importance qu'a cette petite villa dans le dernier chapitre.

Nous rentrâmes à la maison et mon père me dit : « Je « tiens mon sujet. Ce petit écriteau a réveillé en moi une « multitude de souvenirs de jeunesse. Il m'a fourni l'at- « mosphère que je cherchais et, comme pour *l'Arlésienne*, je « n'ai plus qu'à entendre ma mémoire me dicter mon livre. »

Évidemment, ce sont là deux cas particuliers. Mais nous avons dans quelques œuvres et dans quelques Mémoires de grands écrivains, assez rares à la vérité, des observations intimes, introspectives, qui corroborent cette observation d'Alphonse Daudet. C'est ainsi que si nous lisons avec soin les entretiens de Gœthe et d'Eckermann et ces *Mémoires* de Gœthe qui sont un des monuments de l'humanité — eh bien ! nous y voyons que la pensée du *Faust* a hanté Gœthe depuis son adolescence. Ceux d'entre vous qui savent l'allemand et qui voudront comparer, dans le premier *Faust* l'amour romantique de Marguerite à l'amour classique d'Hélène dans le second, retrouveront là des silhouettes, des figures délicieuses de femmes, de jeunes filles, telles que Gœthe savait les peindre avec une espèce d'ironie douloureuse, en deux ou trois traits inoubliables. Je songe à la jeune fille du banquier, Lili Schönemann, devenue immortelle grâce à son poète, et aussi à la délicate Française Frédérique Brion, et enfin à celle qui lui fit, à un moment donné, enfreindre la loi de l'amitié, mais qui lui fit aussi écrire un chef-d'œuvre, à Charlotte Kestner.

Ainsi donc, une œuvre aussi grande, aussi puissante et

d'une signification aussi haute que *Faust* peut être rapprochée par nous d'épisodes très délimités, très brillants et très distincts, de la vie de l'auteur du *Faust*.

Je vous citerai encore un des plus grands Européens de ces cinquante dernières années, qui vivait en Hollande, étant Hollandais, et qui s'appelait : le docteur Byvanck. Le docteur Byvanck avait lu profondément Shakespeare. Pour vous donner la mesure de son érudition et de sa culture, je vous dirais que c'est à lui que nous devons les toutes dernières versions de François Villon. Bien que Hollandais, il parlait l'argot du temps de Villon, c'est-à-dire le langage des gens des halles, des fripons et des coquillards.

Byvanck était un homme universel, une de ces personnalités très rares, chez qui une immense érudition n'empêche pas la genèse, dans l'esprit, de pensées originales, brillantes et nouvelles. Or, il avait étudié les deux *Hamlet*. Vous savez que Shakespeare a refait *Hamlet*. Je vous disais tout à l'heure que les auteurs de premier plan ont toujours une œuvre qui les accompagne pendant toute leur vie, un système de pensées comparables à un type de femme, et qui, toute leur vie, les a saisis ou ressaisis, puis abandonnés, puis repris. En rapprochant la première version d'*Hamlet* de la seconde et en considérant que Shakespeare avait voulu perfectionner son travail, Byvanck était arrivé à déterminer certains *clinamen*, certaines inclinaisons de la pensée sur le rêve, du rêve sur la pensée, du désir sur la folie, dans le cas d'Ophélie, de la vengeance longtemps portée sur le remords de la vengeance que l'on porte, certains traits et allusions qui étaient pour lui — et c'est fort logique — des traits mêmes du caractère de Shakespeare. Au fond, à quoi sert, à quoi tend la critique générale? Selon moi, elle est la science des sciences. Nous traitons, ici, des problèmes de littérature ; mais nous pourrions traiter, de la même façon, des problèmes de biologie et aussi, allant plus loin, des problèmes de métaphysique. Dans quelque compartiment qu'il travaille, l'homme est l'homme, et il ne change pas.

La pensée d'Hamlet a tenté Shakespeare, d'après Byvanck, toute sa vie ; et moi, dans la mesure où, pendant dix ans de mon existence, j'ai étudié les drames de Shakespeare, travaillant à une œuvre de reconstitution analytique d'après cet auteur unique en son genre, j'ai pu vérifier la thèse de Byvanck. Je souris, et Byvanck souriait, et Marcel

Schwob, qui connaissait très bien Shakespeare, souriait, lui aussi, quand on venait nous dire que Shakespeare n'est pas Shakespeare et que ses œuvres ont été écrites soit par Bacon, soit par lord Derby ou par un autre ; j'ai coutume de répondre : « Sans doute les ouvrages de Shakespeare n'ont « pas été écrits par lui, mais ils ont été écrits par un écrivain « qui lui ressemblait comme un frère, qui avait le même « génie et qui s'appelait, lui aussi, William Shakespeare. »

La vérité est qu'à travers les conceptions shakespeariennes, comme à travers les conceptions gœthiennes, comme à travers les conceptions mistraliennes, comme à travers les conceptions maurrassiennes, nous retrouvons *toujours*, *toujours* les points de repère intellectuels et sentimentaux dont je vous parlais tout à l'heure, et certaines lignes de direction dont ces génies ne se départissent jamais. On a maintes fois comparé Balzac à Shakespeare... Mais tout le monde a lu le livre non seulement du plus passionnant intérêt, mais de la plus rare pénétration que René Benjamin, cet écrivain et ce critique, a consacré à Honoré de Balzac.

Il est indiscutable qu'il y a de très grandes affinités entre ce qu'on peut appeler le génie ou mieux la conception balzacienne, et la conception shakespearienne. La preuve en est que si vous voulez vous offrir le spectacle captivant de ce parallèle, vous n'avez qu'à lire successivement *le Père Goriot* et *le Roi Lear*, ou encore — car la ressemblance de la trame est aussi frappante — *Roméo et Juliette* et *les Chouans*. Dans *les Chouans*, deux amoureux, Marie de Verneuil et le Gas de Montauran, se trouvent séparés par les mêmes querelles civiques, inexpiables et violentes qui régnaient entre les Montaigu et les Capulet, et que Berlioz a immortalisés par l'éclaboussement pittoresque et sonore que vous connaissez.

Néanmoins, si cette ressemblance peut être poussée assez loin, il y a un moment où elle s'arrête. Je considère, pour ma part, et ceci nous ramène à mon sujet, que Balzac, grand littérateur, un des plus grands de tous les temps, mais embarrassé, parfois engangué, — il faut le reconnaître aussi, — est celui qui a combiné, dans une même vie, l'orateur, le tribun, l'économiste, le savant et l'homme politique.

Il y a plusieurs personnalités dans Balzac et nous allons voir tout à l'heure pourquoi : plusieurs personnalités dont la

plupart sont d'action, et dont la dernière en date, c'est-à-dire Balzac lui-même, est un littérateur, et profondément attaché à son métier. Mais toutes les considérations d'économie politique, de sciences naturelle et autres, d'administration des États, les remarques historiques sur Catherine de Médicis, qui sont parfois d'une puissance extrême et aussi d'une extraordinaire pénétration, surtout pour le temps désaxé et baroque où il vivait, toutes ces réflexions adventives m'apparaissent comme la traduction, sur le papier, de ce que Balzac n'a pas agi dans les assemblées ou dans la presse, ou même sur le forum ; il y a en lui un trop-plein et qui tient à ceci : qu'en même temps qu'un littérateur de premier plan, il y avait en lui la possibilité, la virtualité d'un homme d'action du plus beau génie.

On se rend compte de ces substitutions quand on lit, par un sort inverse et avec soin, cet étonnant *Mémorial de Sainte-Hélène*, où Bonaparte semble évoquer, à l'inverse de Balzac, l'ombre portée, toute littéraire, d'un homme qui a agi et vécu à outrance, et brûlé sa vie et aussi celle des autres. Car il a mis le feu à l'Europe par excès et débordement d'influx vital.

Il y a cette différence qu'alors que l'œuvre de Balzac est puissante et cohésive dans toutes ses parties, le *Mémorial de Sainte-Hélène* montre la discohésion qui faisait le fond de la personne de Bonaparte et à laquelle il faut attribuer ses hauts et ses bas étourdissants. Ceux-ci font encore l'étonnement de l'histoire. Dans la partie du *Mémorial* où il traite de l'art militaire, Bonaparte est de premier ordre, on sent que ce qu'il affirme porte la griffe du lion, ce sentiment puissant qui nous prend devant un exposé et qui fait que nous nous disons : « C'est cela et pas autre chose » ; ce sentiment invincible nous saisit à la lecture des passages militaires du *Mémorial*, comme à la lecture de certains romans de Balzac ou à l'audition des grands drames de Shakespeare. Là, tous les hauts et bas de la nature humaine sont énumérés dans l'ordre qu'il faut, avec les liaisons qu'il faut, avec les césures qu'il faut et sous la coupole suprême du bon sens.

Au lieu que dans les parties proprement roussistes, inspirées de son maître Jean-Jacques et qui faisaient de lui au point de vue mental une espèce de deuxième Maximilien Robespierre, Bonaparte est au-dessous de tout ; ce qui con-

cerne la politique générale des États, ce qui concerne l'élection et la brigue, ce qui concerne les principales données de son Code civil, absurde, contraire à la nature, et dont nous souffrons... et qui devra être bouleversé si la force toutefois veut renaître, toute cette partie du *Mémorial* est, je le répète, au-dessous de tout. Saluons ainsi le contraste des deux natures dans une seule : nature fascinante, exerçant cette facilité prodigieuse qu'ont certains hommes quand ils naissent à certaines époques, de troubler le monde, de le faire tourbillonner comme l'a fait Napoléon, ou, au contraire, de le remettre dans la règle, dans la norme, dans le droit éternel, comme est en train de le faire Charles Maurras.

La conception de l'homme de lettres, quel que soit son niveau et quelle que soit la qualité de sa transe, a trait à trois vies. Car chacun de nous vit trois existences ou, du moins, en a la possibilité en lui, s'il ne sait les développer. Ces trois existences tiennent à ceci que chaque homme a en lui non seulement sa personnalité, ce que j'ai appelé son « soi », c'est-à-dire à la fois l'impulsion créatrice et le sentiment de l'équilibre, mais aussi porte en lui des images héréditaires qui sont l'ombre projetée de ses ancêtres.

Ces trois vies auxquelles s'applique toute conception littéraire, dramatique, poétique, et je dirai même mystique, sont : d'abord la vie organique, avec tout ce qu'elle comporte d'instinct, de passions, de genèse de ces passions, de douleur aussi, conséquence de ces passions, de désillusions de tous genres, à partir du moment où la pluie des désillusions tombe sur l'homme en bouffées d'orage, beaucoup plus abondamment que la vapeur, devenue rare, des illusions.

En ce qui concerne la vie organique, je prendrai, dans la littérature, un type d'homme qui a rendu en prose et en vers cette vie d'une façon à la fois précise et puissante. C'est là le don du grand écrivain : plus il élargit ses ombres, héréditaires, plus il les concentre, et plus il est vaste et plus il est précis. Celui-là est le poète préféré de tous ceux qui ont encore le cœur battant de l'adolescence. On ne prononce son nom qu'avec amour. Celui-là, Charles Baudelaire, peut être considéré comme la lumière du dernier tiers du dix-neuvième siècle ; non seulement, en effet, il a écrit des poèmes qu'on peut dire immortels, si ce mot n'était pas

une figure, mettons les poèmes extrêmement durables et tant que notre incomparable langue elle-même durera : *les Fleurs du mal;* mais encore il a écrit ce chef-d'œuvre inégalé qui s'appelle : *les Petits Poèmes en prose;* mais encore des pages de critique qui ont mis au premier plan, à une époque où on ne les comprenait guère, ces trois grands génies que furent : pour la peinture espagnole, Goya ; pour la peinture française, Manet ; et pour la musique européenne, Richard Wagner.

Une deuxième catégorie d'écrivains explore la vie intellectuelle, sans délaisser absolument, pour cela, la vie organique. Car il est bien entendu que du moment que vous faites des vers, que vous écrivez des romans et des drames, vous ne pouvez pas laisser de côté le plus fort de tous les sentiments humains qui est le sentiment amoureux. Mais enfin, je parle de ceux qui, au delà des peintures de l'amour, cherchent les règles de l'esprit, — « cette chose qui, dans l'homme, est la plus inconnue de lui-même », disait la philosophie grecque, — et qui, par delà ces règles, cherchent aussi quelque chose qui les gouverne elles-mêmes. On peut affirmer que cette lignée d'écrivains participe surtout de la vie intellectuelle. Je vous citais tout à l'heure Gœthe ; je vous citais aussi Mistral, je vous citais aussi Maurras ; et, en ce qui concerne l'étude et la mise en mouvement des puissances intellectuelles, je citerai aussi cet auteur belge de langue française, qui est le type même du bon Européen, qui porte en lui, avec la connaissance parfaite de toutes les ressources du français, la connaissance parfaite de toutes les ressources de l'allemand et de l'anglais, et qui est Maurice Maeterlinck.

Enfin, si nous continuons à monter dans l'ordre des conceptions qui se traduisent par la plume, nous évoquons les écrivains qui atteignent à la vie spirituelle et dont deux des plus célèbres pour notre pays sont, vous le savez : Bossuet et Pascal.

Je pense que la conception d'une œuvre d'art n'est pas une question de successifs, ou si vous préférez, de « peu à peu ». C'est une conception synthétique ; c'est une conception d'emblée ; c'est une vue générale de ce que sera l'œuvre et qui apparaît à l'auteur en un clin d'œil, dans une transe de sa pensée.

Prenez, par exemple, dans les littératures méridionales,

un chef-d'œuvre incontestable, le *Don Quichotte* de Cervantès, que traduit assez bien le vers de Baudelaire :

Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.

Vous verrez qu'il se résume en une espèce de dialogue ironique entre le long hidalgo à visage de lune, et son serviteur rebondi, mangeant une maigre pitance au bord du chemin, pendant que retentit le bruit des noces de Gamache. L'heure est celle dont je vous parlais, l'heure de la grande conception littéraire, et qui est le crépuscule espagnol aussi bien que le crépuscule français.

Toutes les œuvres littéraires peuvent se placer sous un certain nombre de thèmes que nous allons brièvement examiner maintenant. Premier thème : l'auteur s'examine indirectement lui-même à travers une vaste culture. « Je suis homme, disait Térence — *Homo sum* — et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Cet examen de notre propre personnalité à travers toutes les connaissances que nous a apportées le monde antique nous éblouit dans un des plus grands monuments littéraires qui soient. Ce monument est spécial à la France. Je ne lui vois de réplique dans aucune autre littérature. Je parle des *Essais* de Montaigne.

Ces *Essais* de Michel de Montaigne ont eu une fortune qui n'est pas unique dans l'histoire. Ils ont engendré un autre chef-d'œuvre dans la même ligne, bien qu'à un niveau plus élevé. Car si Montaigne nous satisfait entièrement au point de vue des passions et de l'esprit, il faut bien dire que, chez lui, comme chez les auteurs antiques, comme chez tout ce qui a précédé le christianisme, l'âme est à peu près absente. Vous trouverez dans Montaigne toutes les considérations possibles sur les rapports des hommes entre eux, sur les rapports des hommes avec les femmes, sur les ennuis et les plaisirs divers qui en découlent, et d'autres considérations sur les bibliothèques, les champignons monstrueux, la médecine, la gravelle, et cent mille autres sujets renouvelés des Grecs et des Latins ; mais en ce qui concerne la vie spirituelle et l'âme, en ce qui concerne le don de soi-même, la question du rachat, et d'autres problèmes du même ordre, traités vigoureusement, autour de lui, par des théologiens de son époque, c'est un homme d'un scepticisme absolu. Ce scepticisme est beaucoup plus net

que celui de Renan, entaché d'un vigoureux fanatisme ; Montaigne ne dit pas : « Ceci ou cela » ; il dit : « Que sais-je?... » Il expose les rapports qui lui apparaissent entre les hommes et les circonstances ; il ne veut même pas décider que la fatalité existe. A cette grande question : savoir quelle est la part que l'homme prend à sa propre destinée, quelle est la part que ses parents lui ont léguée?... il vous répond, encore et toujours : « Que sais-je? » Il va chercher un vers de Térence, un autre de Virgile, un autre d'Horace, une formule d'Epictète, du Sénèque, des considérations chez des auteurs latins et grecs de second et troisième ordre, et puis il laisse son lecteur se débrouiller avec tout ça. Il a fait sa bouillabaisse, régalez-vous, mesdames et messieurs.

Cependant Montaigne a engendré Pascal, et Pascal le reconnaît lui-même dans cette fameuse conversation avec M. de Sacy sur les ressemblances, d'ailleurs peu visibles, entre Montaigne et Epictète. Ce qui ressort de cette conversation, c'est que Pascal s'est beaucoup plus inspiré de Montaigne que celui-ci ne s'est inspiré d'Epictète.

Ce livre des *Pensées* de Pascal, ce sont les *Essais* de Montaigne hissés à la hauteur spirituelle. Pascal écrivait difficilement, il était fort malade, vous le savez, il prenait des notes de-ci de-là, d'une petite écriture extrêmement heurtée et que lui-même avait du mal à relire, d'où des confusions manuscrites qui sont parvenues jusqu'à nous. Ces *Pensées* sont néanmoins un ouvrage synthétique de premier plan, quand on peut les lire dans l'ordre, suivant la méthode indiquée par leur principal éditeur et qui en a donné une édition photographiée sur le manuscrit. Quand on examine dans l'ensemble ces *Pensées*, où les plus hautes cimes de la religion dominent le désordre humain et les considérations mathématiques, on voit qu'il y a là une lumière venue de Montaigne, clarifiée encore par cette lumière mystique qui était si abondamment dispensée à Blaise Pascal.

Voici donc, à peu près sur le même plan, deux chefs-d'œuvre, dont le second est toutefois plus élevé que le premier , les *Essais* de Montaigne et les *Pensées* de Pascal. On dit : jamais deux sans trois ; nous attendons le troisième dans la suite des âges ; mais nous ne serons pas là pour le voir, le troisième auteur qui, s'inspirant de ces maîtres, les complétera.

La seconde catégorie d'écrivains se raconte directement

elle-même. Ce n'est plus le même procédé ; l'auteur expose franchement ce qu'il croit être ses qualités et son art. Je fais allusion ici aux *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, où un vif sentiment de la nature se joint au plaisir malsain de la dégradation personnelle. C'est ce plaisir de la dégradation, c'est cet instinct bas, relié, chez Rousseau, à l'extraordinaire fraîcheur et allégresse de plume que vous connaissez, qui a fait sa grande importance au point de vue des idées révolutionnaires, de la propagande et de la flambée de ces idées pendant tout le cours du dix-neuvième siècle, et encore pendant une grande partie du vingtième.

Pensez donc que l'émotion, un peu disparue pour nous autres, mais qui gonflait à cette époque-là les livres de Rousseau, était ressentie jusque par Emmanuel Kant, dans ses *Froides brumes métaphysiques de Kœnigsberg;* on peut affirmer qu'une grande partie de la métaphysique allemande, dont l'importance ne saurait être discutée, puisqu'elle a été pour une majeure part la cause des guerres épouvantables qui se sont déchaînées récèmment, on peut affirmer que cette métaphysique allemande est sortie, en grande partie, toute armée de Rousseau.

A propos de Rousseau, je vous raconterai une petite anecdote caractéristique. Je me trouvais, il y a de longues années, au château des Crêtes, appartenant à une famille célèbre, républicaine de vieille date, et qui avait dans ses archives des pièces intéressantes concernant la littérature, la Révolution ; notamment, si j'ai bonne mémoire, le manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*, de Jean-Jacques. J'ai parcouru ce manuscrit avec attention et je suis tombé sur une de ces corrections qui eussent ravi mon pauvre ami Byvanck. A un moment, un personnage dit : « Mon émotion était telle que mes regards demeurèrent absolument secs. » Rousseau a effacé et mis par-dessus, de sa fine écriture : « que je ne pus retenir mes larmes ».

Ça, voyez-vous, c'est l'aveu, c'est l'homme de lettres de tous les temps, tel que je l'ai connu ; la vérité, c'est qu'il n'avait pas pleuré ; mais il s'est dit : attention, ce que j'écris là est vrai, mais dangereux.. Si tu veux écrire pour la foule, Rousseau, mon ami, il faut revenir, et au galop, au poncif traditionnel ; et il a effacé et mis : « que je ne pus retenir mes larmes ».

Il existe une troisième catégorie : l'écrivain qui se raconte

directement lui-même, en éliminant l'instinct sexuel. Un tel écrivain n'élimine certes pas le mode sentimental, mais il élimine le mode sensuel, parce que la foule en désordre et l'adhésion de la masse le dégoûtent. Le type de ces écrivains est Gœthe, et le type de ces ouvrages, ce sont précisément les *Mémoires* de Gœthe.

Les *Mémoires* de Gœthe n'ont pas eu, à beaucoup près, l'importance ni l'influence du *Contrat social*, de la *Nouvelle Héloïse*, ni des *Confessions!* C'est un ouvrage unique en son genre, c'est un des sommets de l'esprit humain, c'est une des plus grandes leçons qu'ait pu faire retentir à travers une civilisation, qui veut demeurer telle, la trompette littéraire ; mais ce n'est en aucune façon un ouvrage où quiconque puisse trouver le moindre prétexte à révolte ni même à agitation.

Dans le même ordre se rangent les ouvrages de la quatrième catégorie, consistant en ceci : que l'auteur ratiocine sur son propre esprit. Par exemple, le *Discours de la Méthode* de Descartes. L'auteur nous a raconté qu'il avait écrit cet ouvrage dans une pièce chauffée à blanc, qu'il appelle : « son poële », car il était extrêmement frileux, étant extrêmement méditatif. Il écrivait après une longue promenade dans « la confusion d'un grand peuple », c'est-à-dire à travers les foules de marins et de marchands de ces rues d'Amsterdam qu'ont peintes Rembrandt, Vermeer et les contemporains.

Le *Discours de la Méthode* de Descartes mériterait, à lui seul, toute une conférence. C'est un des moments littéraires et philosophiques les plus intéressants de l'esprit français et qui a eu par la suite la plus grande importance, attendu que la philosophie positive d'Auguste Comte et que le déterminisme de Claude Bernard en sont sortis. A l'heure actuelle, les méthodes de critique et d'examen des difficultés littéraires, scientifiques et philosophiques se sont perfectionnées, et les quatre principes posés par Descartes nous paraissent pauvres.

En fait d'auteurs discutant de la méthode et ratiocinant sur l'esprit, nous avons en Angleterre : Bacon plus complexe que Descartes, par certains endroits plus fin, mais fatigant par ses énumérations, notamment par ses classifications d'erreurs ou d'*Idoles* comme il dit, à la fois légèrement arbitraires et singulièrement limitées.

Dans cet ordre de spéculations, l'auteur le plus singulier et le plus puissant a été Raymond Lulle ; il avait imaginé, comme d'autres imaginent des machines à écrire ou à compter, un système de réflexion menant — ce qui n'est pas bête — à la découverte à volonté. Evidemment, ce serait un sérieux avantage pour le traitement des maladies incurables. En s'appuyant sur les tables de Raymond Lulle, un médecin pourrait découvrir automatiquement la guérison de la tuberculose et du cancer. Raillerie à part, il y a dans la pensée de Raymond Lulle quelque chose de très original, qui n'est pas dans celles de Descartes ni de Bacon, et qui n'a pas encore donné son fruit.

En somme, deux formes et catégories de la conception littéraire et philosophique se présentent à nous : l'une est celle de l'observation romanesque, ou lyrique, dont je vous ai donné plusieurs exemples ; l'autre est celle de la méditation, soit vagabonde comme chez Gérard de Nerval, dont la rêverie est délicieuse, mais reste au stade de la rêverie ; soit sévère, fixée, biologique, physiologique, comme dans l'esprit d'un Claude Bernard, limité par la fatalité, baptisée déterminisme ; soit montant vers la métaphysique et atteignant les hauteurs d'un Malebranche et d'un Maine de Biran ; j'y ajouterai le plus grand métaphysicien du dix-neuvième siècle, à mon avis, mais encore trop peu connu et imparfaitement traduit en français, qui est le Catalan Balmès, dans son célèbre ouvrage sur le moyen d'arriver à la vérité : *El Criterio*, soit que, dépassant toutes ces zones demeurées terrestres, on arrive aux conceptions mystiques, c'est-à-dire à sainte Thérèse, aux *Exercices spirituels* de saint Ignace, à la *Nuit obscure* de saint Jean de la Croix, et à la *Passion de Notre-Seigneur*, par la sœur Catherine Emerich. Tels sont les suprêmes sommets des Alpes de l'esprit humain, admis à la contemplation.

Pour terminer, quelques mots sur le roman proprement dit, puisque tel a été notre point de départ. On reconnaît trois grandes classes de romans : le roman de typification, celui qui nous montre des caractères déterminés, qui nous fait connaître des personnages comme si nous avions vécu avec eux, et je vous donnerais comme type de ce roman dans la littérature française : les romans de Flaubert et d'Alphonse Daudet ; dans la littérature anglaise : *Tom Jones* de Fielding, qui est un des points culminants de la littéra-

ture européenne ; outre les romans de Balzac ; la *Chartreuse de Parme*, inoubliable ; et enfin, dans l'œuvre inégale de Flaubert, il faut reconnaître sa place de premier rang à *Madame Bovary*.

Deuxième catégorie de travaux romanesques : les ouvrages d'histoire de mœurs et de portée sociale. Cette catégorie de romans a toujours eu un très grand succès et une très grande répercussion. Elle consiste à prendre, dans une même époque, et une même nation, à divers étages, des personnages vivant dans des conditions de fortune différentes, en faisant alterner, pour chaque chapitre, les monographies familiales et les relations sentimentales et autres, outre ces divers étages. Je vous citerai en France : le *Nabab* d'Alphonse Daudet, qui parcourt ainsi toute l'échelle sociale. Ces romans sont construits de telle manière qu'à la fin seulement se trouvent regroupés tous les personnages, dont nous avons vu et connu les modalités et existences successives.

Après vient *Guerre et Paix*, de Léon Tolstoï, ouvrage considérable, bourré d'insanités, de vues anarchiques et fausses et de pages magnifiques ; l'auteur lâchait pied dès qu'il perdait de vue la réalité, et culbutait aussitôt dans l'utopie de Rousseau.

Dans la littérature allemande, les *Ancêtres*, de Freytag, un ouvrage correspondant, pour l'importance, aux deux précédents ; et dans la littérature anglaise, vous l'auriez nommé avant moi : *Bleak House*, de Dickens, qui est un portrait achevé de toute la société anglaise contemporaine, peint avec un art, une puissance et un don d'émotion, lesquels, malgré tout ce qu'on peut dire, appartiennent en propre à Dickens.

Les ouvrages de pénétration et d'analyse enfin. Cette catégorie paraît de plus en plus avoir la faveur du public. Celui qui a donné le branle à ces romans où l'analyse l'emporte sur la typification, c'est l'Allemand Jean-Paul Richter. Dans *Titan* et dans *Hespérus*, il a tracé des portraits de gens qui ne sont plus cette fois typifiés, mais chez qui les mobiles d'actions humaines, ce qui suit ces actions comme ce qui les précède, et l'intervalle analytique sont dépeints avec une force et une extension métaphorique remarquables.

Ensuite les ouvrages de Meredith. Meredith est apparu, dans la littérature anglaise, comme un météore de l'analyse ;

jusqu'alors cette littérature avait produit des œuvres puissantes, le plus grand auteur dramatique de tous les temps, des philosophes remarquables. Elle n'avait pas produit d'écrivains poussant l'analyse jusqu'à son extrême pointe. Vous savez que l'histologie est cette partie de la science médicale qui a recours au microscope pour l'étude des tissus humains. Il en est de même dans les ouvrages de Meredith qui va chercher, à travers la pensée, avec de fines aiguilles, les plus petites parcelles par où monte la sève de l'esprit, non pas vers les caractères, mais parmi des circonstances lyriques et réalistes à la fois, de toute beauté.

Je vous conseille de lire *The Egoist*, de Meredith. Je mets sur le même rang, au point de vue de l'analyse, dans la littérature anglaise, le travail d'une jeune fille de vingt ans, dont la sœur Charlotte écrivait des romans assez inférieurs. Emily Brontë a écrit ce roman inoubliable, *les Hauts de Hurlevent*, où circule une atmosphère dramatique et fatale, analogue à celle des œuvres d'Eschyle et aussi de Shakespeare. Cette puissance de pénétration de la nature humaine, chez une jeune fille de vingt ans, c'est miraculeux ! D'où lui venait ce don d'observer? Qui le lui avait inspiré? (elle vivait près d'un frère ivrogne et d'un père malade). Nous n'en savons absolument rien.

Enfin, je terminerai par deux noms qui sont contemporains ; noms d'écrivains de la nouvelle génération littéraire et dont l'un, hélas, a disparu : Marcel Proust ; vous avez trop entendu parler de lui pour que j'insiste ; mais je suis heureux de pouvoir dire que je suis un des premiers à avoir attiré l'attention et l'admiration du grand public. L'autre donne les plus grandes espérances, et sera — si Dieu lui prête vie — un véritable génie. Il nous en a donné la preuve l'année dernière, avec ce livre grandiose, de sujet neuf, de ton lyrique et cruel : *Sous le soleil de Satan*. J'ai nommé Georges Bernanos.

Léon Daudet.

(A suivre.)

La nationalité de Nice

L'AVERTISSEMENT qu'a fait entendre, il y a quelque temps, Charles Maurras, au sujet de notre frontière du Sud-Est a profondément ému tous ceux qui, comme nous, voient dans les Italiens des frères, car il les a forcés à discerner je ne sais quelles rumeurs « irrédentistes » venant d'outremonts et visant des parcelles de notre héritage, entre autres une terre authentiquement provençale, c'est-à-dire française, le Comté de Nice.

Certes, nous n'attachons pas à ces rumeurs plus d'importance qu'il ne convient : nous les tenons jusqu'à nouvel ordre, pour isolées et sans portée ; nous chantons, du fond de nos cœurs, l'hymne à la *Race latine* de Mistral :

Ah! se noun ères divisado,
Quan poudrié vuei te faire lei!

(Ah! si tu n'étais divisée, qui pourrait aujourd'hui te faire la loi !)

C'est pourquoi, pensant que le meilleur moyen d'éviter les divisions au sein des familles est que chacun s'y attache à bien connaître les limites de son propre héritage et à respecter celles des autres, nous voulons appeler, sur notre héritage de Nice, l'attention de nos frères d'Italie, et, aussi, celle des Français insouciants et légers qui ne connaissent guère de Nice que les casinos et les palaces et s'imaginent, quand ils y entendent sonner le provençal-niçard, que c'est

quelque *baringouin* (comme disait aimablement Jean Lorrain) mâtiné de génois et de piémontais ; qu'au surplus, Nice a été jadis une ville italienne...

« Gros mensonge », a dit Mistral. Hélas ! Certains mensonges ont la vie d'autant plus dure qu'ils sont plus innocemment accueillis et plus niaisement propagés par ceux-là même qui peuvent en pâtir.

Donc, en tout esprit de concorde latine, nous interrogerons le dossier de Nice et demanderons franchement aux Italiens de bonne foi sur quoi ils pourraient se fonder pour revendiquer les pays niçards?

A cette question, le grand patriote italien Cavour répondra d'abord. On sait que, le 26 mai 1860, quand il s'agit, au parlement de Turin, de ratifier le retour de Nice à la patrie gauloise, quelques députés s'y opposèrent. Cavour alors prit la parole :

J'arrive, dit-il, à la question de Nice. M. Ratazzi a dit que Nice était incontestablement italienne, et, pour le démontrer, laissant de côté les arguments ethnographiques et géographiques, il n'a donné qu'une raison, celle-ci : Nice est italienne parce qu'autrefois libre d'elle-même, elle s'est donnée à l'Italie.

Je regrette que l'honorable député Ratazzi ait usé, qu'il me permette de le lui dire, d'un aussi pauvre argument. Je ne veux pas examiner le vote donné par Nice en 1388 en faveur de la maison de Savoie... Mais en admettant que les Niçois aient donné, en 1388, un vote libre, dégagé de toute pression, que firent-ils alors?

Manifestèrent-ils l'intention d'être Italiens ou tout au moins d'être réunis sous le sceptre d'un roi italien?

Non, il faut bien le dire, la maison de Savoie n'était pas encore devenue italienne ; sa puissance et sa capitale étaient en Savoie : la donation fut faite à Amédée VII, dit *le comte Rouge*, qui tenait sa cour à Chambéry, et il est évident que l'intention des Niçois fut alors de se réunir à un prince savoyard, à un prince de langue française, à un prince qui habitait du même côté des Alpes qu'eux-mêmes.

L'argument mis en avant par M. Ratazzi se tourne donc justement contre lui-même. Examinons maintenant, non pas la situation de Nice en 1388, mais sa situation actuelle. *Cette province est naturellement française*. Une locution populaire vous le démontre ; ce pays s'appelle *la France rustique*.

Une province italienne aurait-elle jamais supporté d'être ainsi

appelée pendant des siècles? Il faudrait pour cela que le sentiment italien n'y eût pas de bien grandes racines.

D'autre part, les intérêts matériels du comté poussent nécessairement ses habitants vers la France. Pour constater la nationalité d'un peuple, je ne pense pas qu'il faille recourir à des arguments philosophiques ou à des recherches scientifiques ; ce sont des faits qui tombent sous le sens, et appartiennent à l'appréciation de tous les individus.

Or, nous avons deux Nice : l'une en Piémont que l'on désigne sous le nom de *Nice de Montferrat;* une autre, sur le littoral que nous tous, dans notre jeunesse, nous avions l'habitude d'appeler *Nice de Provence.* J'ai habité Nice, et je puis vous avouer que j'y ai reçu une infinité de lettres portant l'adresse : *Nizza di Provenza.* Croyez-vous que si Nice était réellement italienne, cette locution aurait été employée et serait devenue populaire? Non, assurément.

Mais quelle est la preuve la plus forte de la nationalité d'un peuple? C'est le langage. Or l'idiome parlé à Nice n'a qu'une analogie très éloignée avec l'italien; c'est le même qu'on emploie à Marseille, à Toulon, à Grasse. Celui qui a voyagé en Ligurie trouve que la langue italienne se conserve dans ses modifications et ses dialectes jusqu'à Vintimille. Au delà, c'est comme un changement de scène, c'est un tout autre langage.

Je ne conteste pas qu'à Nice, les personnes aisées n'aient l'habitude d'apprendre l'italien et ne puissent faire usage de cette langue ; *mais, dans les conversations familières les Niçois ne se servent pas de l'italien; ils parlent le provençal ou le français.*

Non, Nice n'est pas italienne; je le dis avec une entière conviction.

* * *

Telle est la vérité, affirmée par un des fondateurs de l'Italie moderne. Les Italiens l'ont connue, de sa bouche entre toutes autorisée : comment se fait-il que certains d'entre eux l'aient oubliée?

C'est qu'après la mort de Cavour, ses successeurs laissaient imprimer, dans les manuels scolaires du nouveau royaume, que Nice était *terre italienne, colonie française,* que : *El Varo e le Alpi dividono la Francia dall'Italia* (le Var et les Alpes séparent la France de l'Italie). C'est que, depuis lors, la propagation de ces erreurs n'a jamais été arrêtée et qu'elle s'est même accentuée depuis la Grande Guerre.

Maurras a cité récemment une phrase de ce *catéchisme de l'avant-garde fasciste* où il est dit que « nous (Italiens), devrions avoir encore de la France l'île de Corse et le pays niçois, de l'Angleterre Malte et les îles adjacentes, de la Suisse le canton du Tessin et une partie des Grisons ; de la Yougo-Slavie, la Dalmatie ; enfin la principauté de Monaco et la république de Saint-Marin.

De même, on a beaucoup parlé de la déclaration des congressistes de Naples qui, le 24 octobre 1924, au moment de marcher sur Rome, se seraient proposé « d'organiser leurs efforts vers la *libération (sic)* de Nice et de la Corse ».

Je ne demande qu'à croire un de mes bons amis italiens quand il m'affirme que cette déclaration n'a jamais été faite. Je n'en ai pas moins sous les yeux une carte éditée à Milan, en 1920, qui indique pour frontière *naturelle*, « confine fisico » de l'Italie, la barrière des monts au nord du Tessin, et l'invraisemblable limite (*artificielle* entre toutes) qui englobe l'ancien comté de Nice, coupant au hasard les chaînons montagneux et les rivières pour aboutir au bas Var. A la vérité, cette carte nous laisse la Savoie...

Il n'est donc pas contestable qu'en Italie, les prétentions irrédentistes, même les plus injustifiées, comme celle qui vise Nice, s'expriment librement et ne paraissent choquer personne. Nous voulons croire que c'est parce que la vérité y est mal connue, et devons mettre nos efforts, si modestes qu'ils soient, au service de cette vérité.

Nous allons donc rappeler pourquoi la France est chez elle dans ce comté de Nice dont elle a fait, en soixante-six ans, un pays de merveilles, dans cette terre de langue d'oc qui est son légitime héritage, au même titre que Marseille, Avignon, Toulouse, et dont les habitants se sont librement et d'un seul cœur donnés à elle, par 25 743 oui contre 160 non et 30 bulletins blancs !...

Comme témoignage de l'affection d'un peuple, il n'est peut-être rien de plus émouvant dans l'histoire que ce vote des 15 et 16 avril 1860, exprimé librement, sous la surveillance des autorités sardes.

Et quand on y songe, on ne peut éviter le regret que la volonté magnifique de tout ce peuple n'ait pas été scrupuleusement et entièrement respectée : on sait, en effet, qu'au moment de tracer la frontière les populations de certaines hautes vallées et de tout le canton de Tende, avec la Brigue

(qui avaient voté à l'unanimité pour la France), se sont vues, malgré leurs protestations éplorées, arrachées à leur pays naturel, le comté de Nice, pour être annexées contre leur gré au nouveau royaume d'Italie.

Ce vote de 1860 ayant réglé une fois pour toutes la question de Nice, au point de vue du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, si on y revient, c'est qu'on veut sans doute contester la légitimité historique, ethnique ou linguistique de l'héritage, en un mot la nationalité de Nice. Il n'est donc pas inutile de rappeler, après Cavour, sur quoi elle est fondée.

*
* *

Et d'abord quelles sont nos frontières? Où se dressent les justes bornes de notre enclos?

Les plus anciens documents authentiques nous montrent qu'au onzième siècle, la limite entre la Provence et l'Italie est toujours celle de l'époque romaine : elle suit la crête des monts jusqu'au Clapier pour se diriger ensuite vers la mer et y aboutir un peu à l'est de la Turbie, près du Trophée d'Auguste.

Telle est, au moyen âge, la frontière des États du comte de Provence, dont le comté de Nice fait partie intégrante : le traité de 1125 l'indique nettement comme une limite immémoriale et incontestée.

Au delà de cette ligne, se constitue un petit État, le comté de Vintimille, qui, placé entre deux voisins plus puissants que lui, le comte de Provence et la commune de Gênes, sera plus ou moins « grignoté » par l'un et par l'autre.

Dès le principe, notons que cette limite politique ne fut jamais exactement la frontière ethnique et linguistique de la Provence : le domaine de la langue et des us provençaux s'étend bien au delà, couvrant *grosso modo* la Bevera et la Roya, une partie des vallées alpines du Piémont et toutes les vallées vaudoises, qui, entièrement provençales, nous furent enlevées par le traité d'Utrecht en 1713.

Ces vallées vaudoises faisaient partie du Briançonnais historique qui s'était mis jadis sous la suzeraineté du dauphin de Viennois, de même que les petites cités de la région de Coni sollicitaient le protectorat du comte de Provence, lequel portait, de ce chef, parmi ses titres celui de *prince de Piémont*.

En sorte que, si la langue et les coutumes pouvaient justifier aujourd'hui une prétention « irrédentiste » sur cette frontière, c'est nous qui serions fondés à réclamer des terres provençales *irredente* :

Voit-on que nous en inscrivions la revendication dans nos manuels scolaires?...

*
* *

Je ne veux pas rappeler l'histoire de Nice mais en marquer seulement le caractère essentiellement municipal, avec les conséquences qu'il entraîne.

On sait que, dès le haut moyen âge, les villes et, parfois, les moindres bourgades de l'ancienne Provence nous apparaissent organisées en *consulats*, *universités*, *prudhomies* et qui semblent d'abord à peu près libres de toute sujétion extérieure. Puis, quand de petits États régionaux, comme le comté de Provence et le comté de Vintimille, se constituent et se fortifient, ces républiques municipales n'acceptent qu'en rechignant la suzeraineté des comtes, si peu assujétissante qu'elle soit, le plus souvent.

C'est ainsi que Nice, dès le douzième siècle, se montre une des républiques provençales les plus attachées à ses fors et franchises. Comme Marseille, Aix, Arles, elle contestera la souveraineté des comtes, refusera l'hommage aux Raimond-Bérenger, qui devront venir le lui imposer à main armée, aura maille à partir avec les comtes angevins ; mais, de toute façon et en toute circonstance, même réduite à l'hommage, elle s'efforcera à faire confirmer ses libertés municipales, et y réussira presque toujours. Pour elle, tout est là. Et, quand elle guerroie contre le comte de Provence, il ne lui vient certainement pas à l'idée, ni à personne en ce temps-là, qu'elle trahisse la Provence ou veuille se dépouiller de sa nationalité provençale.

Venons maintenant à cet acte « de dédition » de 1388 sur lequel M. Ratazzi s'appuya pour dire que Nice s'était « autrefois donnée à l'Italie », et dont Cavour a vu la portée exacte.

Au quatorzième siècle, la Provence est déchirée par les guerres cruelles qu'alluma la compétition entre Charles de Duras et Louis Ier d'Anjou lesquels se prétendent, l'un et l'autre, héritiers légitimes de la reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence.

Nice et la plupart des autres cités provençales tiennent pour Duras et forment *l'Union d'Aix*. Pour elles, l'Angevin (de la famille du terrible *Nasuto*, de Dante — ce Charles Ier d'Anjou abhorré en Provence), pour elles, dis-je, l'Angevin est l'étranger, l'oppresseur, l'ennemi des libertés provençales et des coutumes. C'est au nom de la Provence qu'on le combat.

Louis Ier d'Anjou étant mort, sa veuve Marie de Blois vient en Provence avec son fils Louis II, un enfant, qu'elle présente pathétiquement aux mères provençales... Et l'émotion gagne le pays en faveur de ce jeune roi. Femme de tête et de main, Marie de Blois en profite pour dissocier rapidement l'Union des cités provençales. Aix lui résiste. Georges de Marles, son sénéchal, vient l'assiéger ; la ville capitule. Et il ne reste plus que Nice, à tenir encore, avec les vigueries de la montagne, pour le fils de Duras, un enfant, lui aussi : Ladislas, qui vit à Gaète avec sa mère, Marguerite.

Et c'est pourquoi, au début de 1388, Georges de Marle passe le Var, assiège Nice et en ravage le terroir. Les Niçois vivement pressés envoient bientôt une députation à Ladislas pour lui demander du secours ; c'est alors qu'impuissant à leur venir en aide, le jeune prince leur aurait permis de se choisir un autre suzerain.

En réalité rien n'est moins certain que cette réponse de Ladislas. Ce qui est établi c'est qu'au moment où les députés niçards étaient à Gaète, le gouverneur de Nice, Jean de Grimaldi, trahissait le prince Ladislas, dont il tenait son autorité : il envoyait clandestinement son frère à la cour de Chambéry pour y traiter d'un pacte par lequel il s'engageait à livrer au comte de Savoie Amédée VII, dit le comte Rouge, Nice et les terres placées sous son gouvernement, moyennant une somme d'argent et la garantie de nombreux fiefs.

On n'a jamais su au juste quelle réponse verbale les envoyés de Nice rapportèrent au gouverneur, Jean de Grimaldi. Ce qui est sûr, c'est que celui-ci fit croire aux Niçois, que, ne pouvant les secourir, Ladislas les déliait du serment de fidélité et les autorisait à faire appel à un prince étranger.

Cependant, le comte Rouge passait les monts et arrivait bientôt à l'abbaye de Saint-Pons, près de Nice. Grimaldi,

après avoir fait le simulacre de consulter les habitants, amena à Saint-Pons quatre d'entre eux qui signèrent *l'acte de dédition* par lequel les Niçois se mettaient sous la sauvegarde du comte de Savoie. Mais il était si peu question de se séparer de la Provence, qu'ils limitaient nettement la durée du pacte à trois ans, au bout desquels le comte de Provence Ladislas rentrerait dans tous ses droits, en remboursant au comte Rouge les dépenses de la guerre.

On voit qu'il ne s'est nullement agi, comme le croyait M. Ratazzi, et comme l'enseignent peut-être les manuels scolaires en Italie, d'un vœu spontané des populations, portées vers le Savoyard par une irrésistible sympathie, une « instinctive affinité »... (Quelle différence avec le vote unanime de 1860, et comme Cavour avait raison de la souligner !)

Tel est le véritable aspect de l'affaire : en appelant Amédée II, les Niçois n'entendent point se séparer de la Provence. C'est au contraire pour rester Provençaux qu'ils demandent un protecteur temporaire qui les défende contre le duc d'Anjou, considéré par eux comme l'usurpateur, l'ennemi de la Provence.

Le pacte fut donc signé, le 13 septembre 1388, pour trois ans. Il a duré cinq siècles, souvent et vainement dénoncé par les comtes de Provence et leurs successeurs, les rois de France.

Il faut bien reconnaître, d'ailleurs, qu'au point de vue de leur vie municipale et de leurs libertés locales, Nice et les vigueries n'eurent pas à se plaindre des princes de Savoie : que leur cour se tînt à Chambéry ou à Turin, ces princes (comtes, puis ducs, puis rois) furent toujours, pour les Niçois, des souverains bienveillants et, surtout, absents et lointains, séparés d'eux par des montagnes que l'hiver rendait presque infranchissables.

En sorte que Nice et les vigueries continuèrent à jouir d'une grande autonomie et se gouvernèrent à peu près librement, formant ainsi, parmi les États de la couronne de Savoie, un pays à part, qui, jusqu'au dix-septième siècle, tint à honneur de se dire en toute circonstance *la Terre Neuve, en Provence*, dont la ville de Nice était le *Cap*, la tête, le chef et qui comprenait les quatre vigueries de Nice, Sospel, Puget-Théniers, Barcelonnette.

*
* *

On ne voit nulle part que l'acte de 1388 ait changé quoi que ce soit dans la vie du pays tant publique, on peut dire, que privée : le suzerain devient Amédée II de Savoie, prince français, au lieu d'être Louis II d'Anjou, prince également français, mais la mutation ne touche pas aux franchises, au gouvernement intérieur, qui sont les préoccupations capitales des Niçois. Elle va au contraire fortifier à la longue ces libertés municipales, par suite de l'éloignement et de la bienveillance ordinaire du prince, favoriser une sorte d'autonomie politique à laquelle les Niçois s'attacheront passionnément.

Cette mutation, d'autre part, ne modifie guère les rapports entre les deux rives du Var. Il y a toujours, de l'une à l'autre, pénétration intime, échange naturel d'hommes et de choses. On pourrait le montrer par des faits nombreux.

Disons seulement que les coutumes, costumes, plats nationaux, dictons, chants populaires, rondes de mai, souper et bûche de Noël (*Cacha-fuec*), pastorales, Noëls en dialecte se retrouvent à Nice comme en Provence, avec leurs nuances locales. Et, chose curieuse, au dix-septième siècle, on chante les *Noëls* de l'Avignonnais Saboly à Nice presque autant qu'à Avignon.

Jusqu'à la fin du seizième siècle, on ne voit nulle part que les Niçois se distinguent ou veuillent se distinguer des autres Provençaux.

Dans son *Traité d'arithmétique et de géométrie*, en provençal (1492) « noble François Pellos » se dit fièrement « citoyen de Nice » qui est *Cap de Terre-Neuve, en Provence, comté renommé dans tout l'Univers.*

En 1562, Jean Fulconis publie, lui aussi, un traité d'arithmétique, en provençal ; il le dédie *Nicænis studiosis et provencialibus adolescentibus* et déclare que né à Lieusola (Isola, dans le haut Comté) et habitant Nice, il écrit son traité « en langage courant de Nice et Provence, car ce langage, dit-il, tant au petit qu'au grand, est plus commode pour apprendre la « théorique » que tous autres parlers : latin, grec, allemand, italien, voire français ».

Dans ce traité, les exemples montrent, à toutes les pages, que les relations régulières de Nice se font avec Grasse,

Toulon, Marseille ; et que c'est à Arles qu'elle va « comprar de gran », acheter du grain.

Lorsqu'aux dix-septième et dix-huitième siècles, le duc de Savoie s'allie aux Impériaux et fait la guerre au roi de France, Nice, qui se trouve sur le chemin des batailles, se recroqueville dans sa carapace municipale, ferme ses portes le plus qu'elle peut aux troupes des deux partis qui, d'ailleurs, ravagent également son terroir. Elle est sans doute loyale à son prince, auprès duquel les grandes familles du Comté ont des charges ou des commandements, mais il ne semble pas que la bourgeoisie et le menu peuple tiennent au duc beaucoup plus qu'au roi. Les témoignages du temps nous montrent les Français presque toujours bien accueillis à Nice quand ils viennent occuper la ville.

En 1707, par exemple, lorsque après avoir échoué devant Toulon, les Impériaux et, avec eux, le duc de Savoie, repassent le Var, saccagent les environs de Nice et regagnent le Piémont, non seulement Nice leur ferme ses portes, mais elle fait mettre en joue des cavaliers qui voulaient en forcer une, et qui décampent à ce geste.

Un bourgeois de Nice nous dit, dans son *journal* conservé à Turin, que, dès que les Impériaux furent partis, « Messieurs les Consuls se rendirent à Antibes pour aviser les Français qu'ils pouvaient venir. Le soir de leur arrivée, on illumina les fenêtres. » Les jours suivants, on chanta un *Te Deum* à Sainte-Réparate ; le commandant français reçut à sa table l'aristocratie niçoise ; des fontaines de vin coulèrent sur la place du Palais ; et le peuple cria : Vive le Roi !...

Sans doute, on peut dire qu'il y avait dans ces manifestations le désir de se rendre favorable un vainqueur ; mais le bourgeois qui nous les conte, et qui est, pourtant, un chaud partisan des princes de Savoie, nous donne l'impression très nette que le peuple s'y livrait de bon cœur et en toute franchise.

Jusqu'au traité d'Utrecht, d'ailleurs, au cours des six années que dura l'occupation, on ne voit pas qu'il y ait eu jamais d'incident ni de mésentente entre la population et la garnison française.

On pourrait multiplier les exemples.

*
* *

Mais il est un fait, sur lequel je ne crois pas qu'on ait suffisamment insisté, et qui, à mon sens, montre avec évidence que le Comté suivit toujours moralement le sort de la Provence et n'eut jamais aucun penchant à l'*italianité*.

Au seizième siècle, imposé dans les actes publics par l'ordonnance de Villers-Cotterets, le français tend à s'introduire progressivement dans les provinces méridionales du royaume. Il y devient peu à peu, pour la noblesse et la bourgeoisie, la langue de distinction et de culture, « la langue des dimanches ».

A peu près à la même époque, les princes de Savoie ayant adopté la langue italienne, on voit, à partir de 1580, que les délibérations de Nice sont rédigées en italien.

Il semble donc, par similitude, que ce soit l'italien qui doive y devenir progressivement, pour les nobles et les bourgeois, la langue de culture et de distinction. Pas du tout : *c'est le français!...*

Tant il est vrai que tout sépare Nice des pays italiens : les montagnes, les coutumes, le jeu des échanges, le dialecte, l'histoire en profondeur ; tout, au contraire, la maintient unie à la Provence : l'étroite parenté des dialectes, les usages, les costumes, les liens de famille ; une frontière conventionnelle et amusante qu'on passe à gué, aux portes de la ville, pour aller « cogailler », la nuit, à Saint-Laurent du Var, et qui, au nord de Roquestéron, devient purement imaginaire.

En sorte, qu'étrangère politiquement à la France qui n'a sur elle aucune autorité, Nice continue à vivre si profondément de la vie intime de la Provence, qu'elle la suit avec fidélité, même pour l'adoption d'une « langue des dimanches » et que ce n'est pas l'italien officiel de ses princes qu'elle choisit, mais le français du roi.

Tellement, qu'à part ceux qui doivent l'étudier pour les besoins de leur charge ou de leur négoce, personne ne saura jamais l'italien à Nice. Comme le dit excellemment Cavour, les Niçois parleront toujours provençal ou français. Et lorsque, en 1823, l'historien niçois Durante voudra publier une histoire de Nice dédiée à ses concitoyens, il devra l'écrire en français, parce que ceux-ci ne comprennent pas l'italien.

Cette pénétration du français comme langue de culture et de distinction a ses répercussions sur les dialectes locaux par les barbarismes qu'elle introduit dans leur usage courant. Ce phénomène s'observe aussi bien à Nice que dans le reste du Midi ; et on peut même dire que les barbarismes français sont bien plus nombreux, dans le *niçard* courant de la ville, que dans les parlers d'Avignon ou de Toulouse. C'est paradoxal mais c'est ainsi ; et on n'a pas encore vu clairement pourquoi. Par contre les italianismes sont extrêmement rares dans le niçard, ainsi que nous le verrons plus loin (1).

*
* *

Venons maintenant à ce langage du peuple dont Cavour a dit qu'il est la marque la plus forte de sa nationalité. On ne s'attend pas, bien entendu, à le trouver uniforme d'un bout à l'autre du pays niçois. Il varie de lieu à lieu comme font les parlers populaires, dans tous les pays du monde. Mais on peut affirmer que, de Saint-Étienne-de-Tinée à Nice, de Tende et de la Brigue à Puget-Théniers et à Guillaumes, *il est partout, nettement, incontestablement provençal.*

Qu'entendons-nous par là?

Il est indispensable de le préciser si on veut éviter les confusions qui ont généralement obscurci ce débat.

Nous dirons, avec la plupart des linguistes, qu'un *parler local* ou *dialecte populaire* (nous emploierons indifféremment ces deux termes) est *provençal* quand il fait partie de cet ensemble de parlers, de cette « masse linguistique » que Mistral, avec son génial bon sens, appelait *la langue naturelle d'oc*, et qui règne sur le midi de la France et la Catalogne. Vaste maquis de dialectes, garrigue embaumée et touffue qui ne fut sérieusement rompue et cultivée qu'au moyen âge et de nos jours, pour offrir au monde ces deux parterres de fleurs merveilleuses : la langue littéraire des troubadours et le *Vulgaire illustre* mistralien.

(1) Dans la *Nemaïda* de R. Raucher (1823), qui est pourtant d'une langue si vive et si pittoresque, on découvre un grand nombre de barbarismes français : *aussitôt, mouien* (orthographié : *mojen*), *pouvoir* (orthographié : *pouvoar*), *voilà randevou* (pour rendez-vous) ; *quoique* (orthographié : *quaque*), *cependant* (orth. : *sepandan*), *mouchoir* (orth. : *moucioar*), *la fuita*, la *suita, santé, amitié; éloigna* (orth. : *eloagna;* pour éloigner) ; *tan an tan* (pour de temps en temps).

Comment reconnaît-on que deux *parlers locaux*, deux *dialectes populaires* font partie de la même *masse linguistique*, de la même *langue naturelle?* A cette question, les linguistes répondent :

« Malgré les différences dialectales, qui distinguent normalement et fatalement entre eux les parlers populaires d'un pays, il y a unité de langue quand les hommes qui emploient ces différents parlers, bien que ne se comprenant pas toujours sur certains points de détail, professionnels, régionaux ou locaux, peuvent échanger leur pensée sur les points familiers et d'intérêt commun. »

Si l'on s'en tient à cette définition, il ne peut y avoir aucun doute sur la « langue naturelle » de Nice : tous les Français des pays d'oc, qui savent convenablement leur dialecte local, comprennent sans difficulté « sur les points familiers et d'intérêt commun » les habitants de toutes les parties du Comté de Nice, et ils se font comprendre d'eux, chacun parlant dans son propre dialecte.

Au delà, passé San-Remo et Valduri, c'est, comme a dit Cavour, « un changement de scène » ; ils ne comprennent plus et ne sont plus compris.

Mettez un paysan de Sospel, aux extrêmes limites du Comté de Nice, avec des paysans d'Avignon, d'Agen, d'Aurillac, de Périgueux, aux extrémités opposées de la terre d'oc, ils se comprendront facilement en dialecte. Mettez-le avec un paysan de Savone, là, tout près de Sospel, ils ne pourront s'entendre dans leurs dialectes respectifs.

Et, puisque j'ai pris pour exemple Sospel, qu'il me soit permis d'ajouter ce fait personnel : me trouvant récemment dans les environs de cette bourgade, avec de vieux montagnards du pays qui savaient à peine le français, nous avons, plus d'une heure, traité ensemble de nos affaires sans difficulté, parlant, eux leur dialecte sospellois, moi, le vulgaire illustre mistralien. Deux amis parisiens qui m'avaient accompagné me félicitèrent de connaître si bien un langage qu'ils prenaient froidement pour... de l'italien ! Et ils tombèrent des nues quand je leur confessai que c'était de l'italien d'Arles...

Tel est le fait *de langue*, et, selon le mot de Cavour, « il tombe sous le sens ». Telle est la preuve essentielle et indiscutable de la *provençalité* des parlers niçois et de leur *non-italianité*. Cette preuve suffit ; et pas plus que le grand

ministre piémontais « je ne pense qu'il faille recourir ici à des arguments philosophiques ou à des recherches scientifiques ». Cependant, si j'interroge les savants, linguistes et philologues, leur témoignage est unanime.

Je rappellerai seulement celui de Diez dans son *Introduction à la grammaire des langues romanes* (traduite par Gaston Paris), celui du professeur italien Angelo de Gubernatis (rapporté par Mistral), celui, enfin du savant provençaliste Camille Chabaneau qui écrivait : « Que l'idiome de Nice soit une variété du provençal et non un dialecte italien, cela ne fait pour moi aucun doute, et, j'ajoute, n'en peut faire aucun pour toute personne un peu versée dans l'étude comparative des langues romanes, à qui l'on fera lire une page de ce qu'on a écrit dans cet idiome, si défiguré qu'il puisse être par l'orthographe italienne. »

Cette *provençalité* des parlers niçois s'affirme partout et à toutes les époques, aussi bien dans les documents écrits que dans les noms de famille et dans les noms de lieux. J'ai fait, en 1903, un relevé détaillé de ces derniers, et ai pu dresser un vocabulaire qui est identique à celui qu'on pourrait établir partout, dans le Midi et en Catalogne. Ce vocabulaire déborde la crête des Alpes vers Coni et recouvre toutes les vallées vaudoises. On a eu beau orthographier certains de ces noms à l'italienne ; leur provençalité évidente éclate sous le masque.

Les documents écrits abondent. Sans remonter à l'époque des troubadours, les temps modernes nous font voir les Niçois écrivant régulièrement en provençal jusqu'au dix-septième siècle. Je rappelle seulement les deux traités de mathématiques, déjà cités, de Pellos (1492) et de Fulconis (1562), ainsi que la chronique de Jean Badat (1516-1567). Au dix-neuvième siècle, les poètes *patoisants* ne manquent pas à Nice ; et le meilleur d'entre eux, Rosalinde Rancher, bien qu'il l'orthographie à l'italienne, reconnaît fort nettement sa langue pour un dialecte de la famille provençale : il correspond même à ce sujet avec le pré-félibre Dieuloufet d'Aix.

* * *

D'ailleurs, sans être versé dans l'étude comparative des langues romanes et, pour peu qu'on ait quelque teinte du provençal et de l'italien, on aperçoit du premier coup les

signes les plus évidents de la provençalité des parlers du Comté de Nice. En voici quelques-uns :

a) Le mécanisme des conjugaisons des verbes est le même dans les parlers de Nice que dans les autres parlers d'oc ;

b) La vocalisation des dentales placées en latin après *a* et *e*, que l'on constate à Nice :

Patrem-paire, *petrem-pèira* est un caractère commun à tous les parlers de la langue d'oc. Il est étranger aux Italiens : *padre*, *pietra;*

c) Les terminaisons *aire*, *èire : pescaire*, pêcheur, *bevèire*, buveur ; ces formes issues du cas sujet (piscator) et qui règnent à Nice sont particulières à la langue d'oc, laquelle admet aussi les formes venant du cas régime : *pescadou* (piscatorem) alors que l'italien ne connaît que ces dernières : *piscatore;*

d) La transformation en *ch* (prononcé ts, tsi, tch, tchi) des groupes intervocaux *ct*, *pt :*

Noctem-nuech, *frucham-frucha*, *scriptam-escricha*, est commune à tous les parlers d'oc, sauf les gascons ; elle est de règle à Nice.

Le traitement italien est tout différent : *notte*, *frutta*, *scritta;*

e) *Qu* et *gu* latins conservent leur élément semi-vocal dans les parlers génois et piémontais ; ils le perdent dans ceux du pays niçois, comme dans les dialectes d'oc et d'oui. A Nice on prononce *guerra quatre* comme en français *guerre*, *quatre* et non comme en italien *gouerra*, *kouatro;*

f) La vocalisation en *chi*, *ghi*, *bi*, *pi*, *fi*, de *cl*, *gl*, *bl*, *pl*, *fl*, caractéristique des parlers italiens est inconnue à Nice. On y dit, comme dans le reste de la Provence : *clar* et non *chiaro*, *glas* et non *ghiaccio*, *blanc* et non *bianco*, *plan* et non *piano*, *flour* et non *fiore;*

g) Les parlers niçois ont toujours l'*e* fermé provençal où les piémontais ont *eis : piemountés* et non *piemounteis;*

h) Les formes du pluriel à Nice sont identiques aux provençales : *la dona* fait *las donas* dans le haut Comté (comme dans les Hautes-Alpes, le Vivarais, l'Auvergne, le Languedoc) ; *li dona* à Nice (comme à Avignon), lou paire fait *lous paires* dans le haut Comté, *lu paire* à Nice. En italien : *la dona-le donne*, *il padre-ipadri.*

i) La jonction des pronoms personnels au verbe est purement provençale à Nice :

Se mira, nous mira, au lieu des formes italiennes *mirarsi, mirarci.*

j) Le traitement provençal des désinences latines (tout à fait caractéristique) *anicus, a, uni, enicus, inicus, onicus*, en *argue* (arga), *ergue, ourgue*, se retrouve à Nice : *mounargue, piemenargue, coundinargue, camarga* (noms de lieux), *mourgue* (moine), *mourga* (nonne), *canourgue* (chanoine), etc.

*
* *

Il semblerait logique à première vue, et il est très commode d'accepter, sans examen sur place, et dans la bonne quiétude de son cabinet, que, limitrophes des parlers italiens et séparés des parlers d'*oui* par une centaine de lieues, les parlers provençaux-niçards aient été plus influencés par l'italien que par le français.

Or c'est le contraire qui s'est produit : les barbarismes français abondent à Nice, je l'ai dit ; les apports italiens y sont à peu près inexistants.

Oh ! je sais bien que cette déclaration va choquer une foule de braves gens ; et je les entends qui me disent :

— Voyons ! vous n'y pensez pas ! Ce serait une anomalie ; il est contraire au plus élémentaire bon sens que le voisinage ainsi que l'action italienne officielle, durant plus de deux siècles, n'aient pas farci vos parlers d'italianismes ! Comment expliqueriez-vous le contraire?

A quoi je réponds :

— Il ne s'agit pas de bon sens, même élémentaire, et je n'explique rien. Je constate des faits positifs. On me parle de nombreux italianismes. Je demande qu'on me les montre. Pour moi je n'en vois qu'un d'à peu près certain, et qui se limite, d'ailleurs, à Nice et à ses environs immédiats ; la montagne ayant gardé, sur ce point, la forme provençale ordinaire. Je veux parler de :

a) La négation impérative au singulier. A Nice on dit : *noun veni!* (Ne viens pas !) comme en italien *non venire!* La forme provençale ordinaire emprunte le subjonctif : *vèngues pas!* (comme dans la montagne niçarde).

b) Quant à supposer, comme on le fait, que le niçard a gardé la finale féminine *a* (la dona) par suite de l'influence italienne, c'est vouloir ignorer que cette finale en *a*, est celle de l'ancien provençal écrit, qu'elle est restée *a* dans

un grand nombre de parlers provençaux, ainsi qu'à Montpellier, en Limousin ; que, d'ailleurs le *o* que lui a préféré Mistral se prononce entre *a* et *o* et que les premiers félibres ont hésité avant d'écrire *o* plutôt que *a;*

c) De même, on croit volontiers que c'est par influence italienne qu'on dit à Nice *lou miéu* au lieu de *moun* (comme en italien *il mio*)*; lou miéu capèu*, au lieu de *moun capeu.* Ce n'est pas évident : le vieux provençal usait indifféremment des deux formes (*E voill saber, lo mieus bel amicgent*, comtesse de Die), et le provençal moderne emploie aussi *lou mièu*, quoique moins souvent que *moun : lou miéu paire* et *lou paire mièu*, à côté *de moun paire;*

d) Certains mots gardent l'accent tonique sur l'antépénultième, comme en italien : *mounegue* a l'accent sur *ou*, à Nice ; il l'a sur *ne*, outre-Var. Mais le vieux provençal l'a eu à un moment donné, de toute nécessité, sur *ou*. Il n'est pas indispensable de faire intervenir ici l'influence italienne ; il s'agit plus probablement d'une survivance provençale ;

e) Quant au vocabulaire, les apports italiens y sont extrêmement peu nombreux : *Capi* pour *comprendre*, *piha* pour *prendre* (piha existant d'ailleurs en provençal dans le sens de *piller*), mais on dit aussi dans le Comté comme en Provence d'outre-Var : *comprendre e coumprene; prendre* et *prene* (*s'en pren mieja dougena.* Chanson populaire niçoise).

Et c'est à peu près tout ; c'est-à-dire rien qui puisse modifier la constitution de l'idiome, en altérer le génie purement provençal.

*
* *

Je ne pense pas qu'on trouve encore personne pour soutenir sérieusement que le niçard soit un dialecte italien ; mais on répugne parfois à reconnaître qu'il est nettement provençal, se fondant sur des traits dialectaux qui le différencient des parlers voisins d'outre-Var, mais se retrouvent *tous*, — à part les deux ou trois italianismes que j'ai signalés — dans d'autres parlers de la langue d'oc, parfois très éloignés de Nice, certains Niçois, qui ignorent sans doute ces autres parlers, voient, dans ces traits, des particularités niçardes, et en concluent de bonne foi que le niçard est une langue à part, intermédiaire entre le provençal et l'italien.

C'est une chimère linguistique qu'il est facile de dissiper et qui témoigne, je crois, d'un état d'esprit venant de loin.

L'isolement politique des Niçois pendant plusieurs siècles a développé en effet chez eux un particularisme dont, pour ma part, je goûte fort la fière saveur, mais qui ne peut que se diminuer en allant contre les faits.

Comme tous les peuples jaloux de leur autonomie, les Niçois aimèrent d'autant mieux leur prince qu'il était absent et lointain. Lorsque le duc de Savoie devint l'ennemi du roi de France, ils comprirent bien qu'ils pouvaient être un des enjeux de la querelle. Ils se seraient accommodés à la rigueur de passer sous la domination du roi qui tenait sa cour *au loin*, à Versailles ; mais ils ne voulaient pas entendre parler d'être réunis à la Provence et placés sous l'autorité de son gouverneur, là *tout proche*. Ils entendaient venir à la France comme une province à part, avec un gouverneur à eux. Le traité qu'ils proposent au maréchal de Catinat, en 1691, ne laisse aucun doute à cet égard.

Un tel état d'esprit, tout à fait légitime et respectable, se retrouverait-il aujourd'hui chez quelques-uns de leurs descendants quand ils semblent redouter de reconnaître que leur idiome est incontestablement provençal, et qu'ils veulent en faire une langue à part?... Une langue à part?... On ne précise pas ce qu'on veut dire : le sait-on bien?

Sur quels territoires régnerait cette langue? Les parlers du pays niçois diffèrent d'un lieu à l'autre, parfois beaucoup. Dans le haut Comté, ils sont restés archaïques, sur le littoral ils se sont modernisés : tous ces parlers forment-ils, ensemble, une « masse linguistique » une « langue naturelle » à part, distincte de la langue naturelle d'oc? Telle est la seule question qui puisse se poser ; et la réponse est nettement négative.

Pour qu'il y eût langue à part, il faudrait que les formes actuelles de cette langue, — tant les archaïques, dans le haut Comté, que les plus récentes, sur le littoral, — fussent différentes des formes provençales archaïques et récentes. *Or elles sont identiques.*

Et non seulement nous les constatons identiques aujourd'hui mais encore dans le temps : les documents écrits nous font voir, en effet, qu'elles ont passé des archaïques aux modernes, en suivant, au long des siècles, des transformations identiques, aussi bien dans le Comté de Nice que dans les autres pays d'oc.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail technique, mais il suffit de très peu d'attention pour apercevoir, dans leurs traits caractéristiques, les identités dont nous parlons, et il n'est peut-être pas inutile d'y insister un peu.

D'une manière générale, les parlers de la Provence du Nord, du Languedoc à l'ouest de Lunel, de l'Auvergne, du Limousin ont moins changé que les autres, ont mieux gardé les formes de l'ancien provençal. Ainsi dans ces régions, *lou paire* (le père) fait en général au pluriel *lous paires*, *la plana* (la plaine) *las planas*, comme en vieux provençal.

Vers le littoral et le bas Rhône les formes se sont beaucoup plus usées, les articles ont changé, les *s* du pluriel sont tombés : *lou paire* fait *lei* et *li paire* ; *la plana*, *li plana*.

Cette différence frappante existe pareillement en pays niçois. Dans le haut Comté, on dit : *lou paire*, *lous paires; la plana*, *las planas;* à Nice, *lou paire*, *lu paire; la plana*, *li plana*.

D'ailleurs, toutes les particularités qui s'attachent au destin de la langue d'oc se retrouvent fidèlement à Nice. Ainsi, dans la zone la plus septentrionale des pays de langue d'oc, on sait que *c* et *g* latins devant *a* sont devenus *ch* (ts, tsi, tch, tchi) et *j* (ds, dsi, dj, dji) et qu'on dit *la chabra* (la chèvre), lou *jal* (le coq) ; alors que, plus au sud, on dit *la cabra*, *lou gal*.

Or la frontière qui sépare les deux zones coupe en deux le pays niçois comme le reste de la terre d'oc : dans le haut Comté on dit *la chabra*, *lou jal;* dans le bas : *la cabra*, *lou gal*.

Alors? que devient la conception d'une langue à part, spéciale au Comté de Nice, quand ces simples constatations — et on pourrait en faire d'autres — nous montrent que les parlers des hautes vallées du Comté ressemblent beaucoup plus à ceux des Hautes-Alpes, du Vivarais, du Languedoc qu'à ceux des environs immédiats de Nice?

J'ai pu même, en 1903, constater sur place, et en tous détails, que le parler d'un hameau de Saint-Martin d'Entrannes (sur le haut Var) ressemble d'une manière étonnante au montpelliérain. A part quelques traits alpins (*chabra* au lieu de *cabra; puau* au lieu de *puada*) qui ne changent d'ailleurs nullement la physionomie d'ensemble du dialecte, le rapprochement est extraordinaire. Même les pluriels à *s* redoublés qu'on ne rencontre plus guère qu'en

Languedoc se retrouvent à Saint-Martin ; on y dit *lou bras*, pluriel *lous brasses*, comme à Montpellier et à Béziers.

Comment se fait-il que, d'un type vieux-provençal à peu près uniforme, dont les documents portent témoignage aussi bien dans le Comté qua dans toute la terre d'oc, les parlers populaires se soient plus ou moins transformés selon des règles et des circonstances dont beaucoup nous échappent?

Comment expliquer que les différents stades de ces transformations ne soient pas toujours d'autant plus semblables que les parlers sont plus voisins ; que, par exemple, le parler actuel de Saint-Martin-d'Entrannes ressemble à celui de Montpellier beaucoup plus qu'à celui de Nice ; et qu'on parle à Châtillon-en-Diois à peu près comme à Brantôme en Périgord?...

Ce sont des problèmes qu'on n'a pas encore résolus ; qu'on ne résoudra peut-être jamais totalement ; et nous devons nous borner à constater des faits. Celui qui nous intéresse ici est évident : les stades de transformation des parlers du Comté sont identiques à ceux qu'on relève, dans le Languedoc et les Hautes-Alpes, pour le haut Comté ; vers le bas Rhône et le littoral, pour les environs de Nice. Et tous ces parlers du Comté de Nice se sont transformés suivant les lois générales de l'évolution des parlers d'oc, sans qu'aucune caractéristique spécialement niçoise ait eu à intervenir.

Il n'y a donc pas, pour le Comté, une masse « linguistique », une « langue naturelle » à part, distincte de la langue naturelle d'oc. Il y a, comme dans toute la terre d'oc, des parlers locaux, d'aire plus ou moins étendue, et qui ont chacun leurs particularités.

On oppose vaguement *niçard* à *provençal* : quel niçard? quel provençal?... Est-ce le provençal *parlé* de Grasse ou de Marseille, ou d'Arles, ou de Nîmes? (ils ont chacun leurs façons d'être), ou bien la langue *écrite* mistralienne? On ne le dit pas ; on ne le sait peut-être pas bien.

Le fait brutal est que le niçard de Nice diffère moins du toulonnais (en Provence) que du parler de Saint-Sauveur-de-Tinée (dans le Comté) ; et beaucoup moins, d'ailleurs, que le toulonnais ne diffère lui-même de l'arlésien...

Reconnaître ce fait évident : les parlers du Comté de Nice sont de la grande famille provençale, n'est pas attenter

à l'autonomie morale de Nice ni à son originalité nationale, c'est au contraire les renforcer l'une et l'autre.

Car on voit bien tout ce que les Niçards niçardants perdent en boudant aux études provençales : non seulement ils sortent ainsi de leur vraie tradition qui est celle des Pellos et des Fulconis, mais ils se condamnent à mal savoir ce qu'ils aiment le mieux : loin de nuire, en effet, au culte des particularités locales et régionales, la méthode mistralienne développe, au contraire, ce culte ; elle apporte — *et apporte seule*, — les moyens de mieux connaître, de mieux aimer ces particularités. Seule, cette méthode comparative, illustre et éprouvée, peut enseigner profondément les Niçois sur leurs propres dialectes, leurs coutumes, leurs chants populaires, leurs dictons, leurs légendes...

On se demandera peut-être pourquoi j'insiste sur cette chimère, fort inoffensive à première vue, d'une langue niçoise à part. C'est qu'elle se propage dans le public qui n'y entend goutte, que les Français et les étrangers l'accueillent trop souvent comme parole d'évangile, et que d'autres pourraient en tirer parti pour contester cette incontestable *provençalité* du pays de Nice qui est sa marque la plus forte de province française ainsi que l'a bien vu Cavour.

*
* *

De tout ce qui précède il résulte qu'en luttant au cours des siècles, pour ses libertés régionales, sous la bannière de l'aigle alpin trônant sur les trois pics, Nice est restée la dernière des républiques autonomes de l'ancienne Provence ; qu'elle fut toujours, qu'elle est encore la *Nice de Provence*, dont parlait Cavour ; toujours et encore le *Cap*, la tête de la *Terre Neuve, en Provence*. Elle est un pays d'oc authentique au même titre que Marseille, Agen, Périgueux.

Si donc, comme on nous le dit, c'est à cause de la langue que certains irrédentistes font une différence entre la Savoie et Nice et réclament seulement celle-ci, la logique veut qu'ils revendiquent en même temps toutes les terres où sonne la langue naturelle de Nice, affirmée par ses dialectes, c'est-à-dire la Provence, le Diois, le Vivarais, le Languedoc, l'Auvergne, le Limousin, la Gascogne, la Catalogne et... les îles Baléares.

Ce serait peut-être beaucoup.

Non, *Nice n'est pas italienne.* Cavour l'a solennellement affirmé. Et on peut ajouter *qu'elle ne l'a jamais été.* Nous avons montré qu'elle demeura toujours profondément provençale par la langue, les coutumes, les échanges. Il ne faut pas oublier non plus que, durant les siècles qu'elle resta séparée politiquement de la Provence, l'Italie politique moderne n'existait pas et que, du jour où, celle-ci étant fondée, Nice a voulu se choisir une patrie politique, elle s'est élancée dans les bras de la France.

En conclusion, les rumeurs « irrédentistes » qui nous sont parvenues ne peuvent se fonder que sur l'erreur et l'injustice. Les Italiens de bonne foi ne voudront certainement pas être complices de cette injustice et de cette erreur.

Quoi qu'il en soit, l'avertissement de Maurras a rappelé l'attention publique sur notre merveilleuse frontière du Sud-Est et remis à l'ordre du jour les devoirs de la France envers elle.

Il est facile de montrer que le plus urgent de ces devoirs est de tirer Nice de *l'isolement scandaleux*, où elle est laissée, au point de vue des communications par voie ferrée. Isolement qui arrête l'expansion économique de l'arrière-pays et peut, le cas échéant, présenter un grave danger national.

PIERRE DEVOLUY.

Paul Valéry et la Pensée pure

Gardons-nous d'abord de prêter à Paul Valéry un système philosophique. Ce poète est le moins systématique des philosophes. C'est en glanant, à travers son œuvre, un certain nombre de textes, et en les rassemblant pour les éclairer l'un par l'autre, qu'on a quelque chance, sinon de fixer sa pensée sur certains points de doctrine, du moins de dégager sa méthode. Il serait, en effet, téméraire de vouloir fixer, si peu que ce fût, une pensée qui se déclare essentiellement mobile et provisoire ; de s'autoriser pour cela des notes que Paul Valéry a écrites pour lui, il y a quelque trente ans, sans songer qu'elles seraient imprimées un jour, et qu'il a publiées telles quelles depuis, sans ordre apparent, et sans retouche. Lui-même nous en prévient spirituellement dans une courte introduction à ses *Analecta* : « *Je ne réponds pas que ces petits textes soient toujours faciles à entendre, et je dois avertir mes lecteurs imprévus qu'ils n'y trouveront guère qu'une matière abstraite traitée aussi directement et simplement que peut l'être une indication pour soi-même. Qu'il leur souvienne, en parcourant ces feuillets, qu'il y a une différence incalculable, un* intervalle indéterminé *entre l'embryon d'une idée et l'entité intellectuelle qu'elle peut devenir.*

Cette différence peut aller jusqu'au maximum de contraste, qui est la contradiction. »

Nous voilà avertis. Les pensées philosophiques de Paul Valéry, dont son œuvre est émaillée, ont moins de fermeté que sa prose ; elles ne sont que des pensées d'un moment, fixant certains moments de sa pensée. Car l'auteur nous autorise à croire que sous l'influence « d'une réflexion prolongée, d'une contemplation plus précise ou d'un *grossissement par la durée* un peu plus fort », elles pourraient bien un jour changer du tout au tout... Soit, mais, en attendant, que pense Paul Valéry des philosophes et de la philosophie?

*
* *

Il pense que « *dans le métier de philosophe, il est essentiel de ne pas comprendre.* »

« *Avec les philosophes*, dit-il encore, *il ne faut jamais craindre de ne pas comprendre. Il faut craindre énormément de comprendre.*

Mais il faut chercher à les comprendre, eux. »

Essayons donc, et voyons d'abord ce qu'il faut entendre par « philosopher » :

« *Philosopher est possible à cause de l'impossibilité de noter les intuitions.*

Si, quand le penseur parle de l'Être, etc., on voyait exactement ce qu'il pense à ce moment, au lieu de philosophie, que trouverait-on?

Qu'est-ce que le Cogito? *Sinon, tout au plus, la traduction d'un intraduisible état.* »

Philosopher, d'après Paul Valéry, c'est en définitive parler de ce que l'on ignore et dans la mesure de son ignorance. Dans ces conditions, on comprend qu'il méprise la philosophie, et parle d'une recette pour détruire les philosophes :

« *La philosophie, dont j'ignore ce qu'elle est, parle de tout, par ouï-dire. Je n'y vois point de permanence de point de vue, ni de pureté de moyens.* »

« *On peut lire un livre de philosophie dans sa suite, comme un développement possible. Mais on peut, au lieu de le prendre ainsi, l'interroger ou l'aborder de questions que l'on s'est faites et lui demander des réponses. C'est là le danger des philosophes et nul n'y résiste. Cette épreuve est une épreuve de* fonctionnement. *On demande au système de jouer entièrement et de s'adapter à un besoin, non à une lecture.* »

Pour jeter ainsi l'anathème aux philosophes et nourrir le noir dessein de les détruire, il faut que Paul Valéry ait de graves raisons. Qu'est-ce donc qu'il leur reproche? Tout simplement de ne pas poser comme lui le problème de la connaissance et de continuer à soutenir, au nom de l'expérience et en dépit de la critique moderne, que ce problème se pose de lui-même, et que, pour le résoudre, il est inutile d'en dissocier les termes, d'opposer la pensée à l'être, l'objet connu au sujet connaissant.

Selon lui, au contraire, il n'y a pas d'accord possible entre la pensée et la réalité, *à cause de la nature même de la pensée :*

« *Pensée est la chose qui est* en même temps (1) *autre chose que soi et qui l'est toujours.*

Et quand elle se pense elle-même, elle ne se reconnaît pas et dit alors qu'elle se connaît.

Et en effet, si elle essaye de se saisir, elle trouve du nouveau, *et elle appelle se connaître :* percevoir de l'inconnu, du surprenant, du neuf, dans le connu même, par le connu même, en tant que connaissance.

Je me connais en tant que j'arrive à m'étonner moi-même, à me trouver inconnu, à me percevoir, c'est-à-dire à me diviser de moi.

Je ne prends plus une image pour un objet, ni un pincement secret pour un avertissement mystérieux. Je sens que tout phénomène m'est extérieur; et le plus profond — peut-être — le plus extérieur.

Dans ce monde, la différence de phénomène est un phénomène. »

* * *

Loin donc que la pensée traduise fidèlement le réel, elle le fausse, puisqu'elle est *en même temps* elle-même et autre chose qu'elle. Voilà pourquoi « *le réel ne peut s'exprimer que par l'absurde* (2) », et pourquoi aussi « *l'optimum de la connaissance est sans relation simple avec le réel.* »

Il faut pousser plus avant encore les conséquences de cette position arbitraire et soutenir que *toute pensée étant de la*

(1) C'est moi qui souligne.

(2) Et Paul Valéry d'ajouter aussitôt : « N'est-ce pas toute la mystique et la moitié de la métaphysique que je viens d'écrire? »

nature d'une simulation, il en résulte que toute pensée pressée et poussée à l'extrême, dans le sens de sa précision, tend à une contradiction.

Ainsi donc, pour Paul Valéry, connaître c'est au fond « mimer » ce que l'on connaît. Du fait qu'elle est en *même temps* elle-même et autre chose, sujet et objet, la pensée est à la fois et n'est pas, comme le simulateur qui est lui-même et n'est pas ce qu'il simule. On ne peut lui demander de représenter le réel, et, si elle y prétend, elle aboutit à l'absurde.

C'est précisément le cas des philosophes qui croient à *l'objectivité des idées*, et ont fondé là-dessus toute une métaphysique, sans parler de la morale et de la religion qu'ils essayent de justifier de la même manière.

Paul Valéry les méprise, et semble les tenir pour des fous. Mais s'il est si sûr, pour son compte, d'avoir bien posé et définitivement résolu le problème de la connaissance ; si, comme il le prétend, la réalité échappe aux prises de la pensée de par la nature même de celle-ci qui la dénature ; « si *penser, c'est perdre le fil* », *pourquoi donc demeure-t-il en proie à une certaine inquiétude qui transparaît dans son œuvre, et par moment, se sent-il angoissé?*

« *L'angoisse — revanche des pensées inutiles et stationnaires, et des va-et-vient que j'ai tant méprisés.*

« *Angoisse, mon véritable métier.*

« *Et à la moindre lueur, je rebâtis la hauteur d'où je tomberai ensuite.* »

* * *

Voilà donc un penseur qui proclame, à vingt ans, le désaccord radical de la pensée avec la réalité (1) et qui va nous donner, sa vie durant, le spectacle étrange d'un homme qui se passionne pour la pensée pure, ainsi détachée par lui du réel, et en même temps s'inquiète de la réalité, détachée par lui de la pensée, jusqu'à en être angoissé ! Comment concilier des attitudes aussi discordantes? Où trouver la clef de ce mystère?

Elle est dans la nature complexe de Paul Valéry, en qui

(1) N'oublions pas que ces « pensées » que nous analysons ont été exprimées par Paul Valéry il y a trente ans, et qu'il n'y a pas touché depuis (préface des *Analecta* et *Cahier* B).

s'agitent plusieurs personnages, dont les rôles ne s'harmonisent pas toujours : l'artiste, le penseur, le savant, le métaphysicien, le mystique.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai l'impression qu'à l'origine, chez Paul Valéry, dans la région profonde et obscure de son subconscient, là où s'élabora sa pensée, à l'abri de toute indiscrétion, un pacte a été conclu entre l'artiste et le penseur, dont la métaphysique fut l'enjeu. L'artiste aurait tenu au penseur à peu près ce langage : « Mon ami, j'ai besoin de vous. Vous savez si la pensée m'intéresse, mais vous savez encore mieux que ce qui m'intéresse dans le pensée, c'est elle-même, sans plus, avec ses va-et-vient perpétuels, ses spontanéités et ses retours, ses irradiations et ses reflets, ses fusées et ses éclatements, bref tout cet admirable feu d'artifice dont notre vie intérieure est le théâtre et notre conscience le seul témoin. Mais, pour m'abandonner sans réserve à ce jeu, j'ai besoin de savoir que la pensée se suffit à elle-même et s'explique par elle-même, ou plutôt ne requiert aucune explication. Il faut que je n'aie pas à m'inquiéter de la nature et de la portée des objets qui viennent de temps en temps y projeter leur ombre, lui imposer leurs limites, voire leurs contraintes. Je veux être sûr que ce qu'on appelle métaphysique, morale, religion sont des inventions de philosophes en chambre, plus préoccupés des tenants et aboutissants de la pensée que de l'entre-deux, du monde des noumènes que des phénomènes, des choses en soi que de soi. Je vous en supplie, mon ami, aidez-moi ; arrachez-moi pour toujours aux obsessions de l'objet ; livrez-moi libre à ma pensée libre. »

Subjugué, au moins provisoirement, le penseur se mit à l'œuvre. Par bonheur, il était d'une époque où les philosophes avaient déjà déblayé le terrain, et opposé l'une à l'autre la Pensée à l'Être, qu'une croyance naïve avait jusqu'alors inséparablement unis. A leur exemple, et sous leur influence, il se fit prestidigitateur. Du revers de la main, il escamota l'objet, proclamant les droits de la pensée pure à ne pas représenter le réel sous peine, si on l'y contraignait, de tomber dans l'absurde et la contradiction. C'est d'ailleurs ce qui nous a valu, de la part de l'artiste, ces admirables poèmes en vers et en prose d'une langue si riche et si drue, d'un rythme si particulier, d'une audace si tranquille dans la négation.

Mais à quel prix ! Seul le penseur serait capable de nous le dire qui a bien pu, en logicien habile, dérouler toutes les conséquences de son opération prestigieuse et essayé de démontrer l'impossibilité de toute physique, mais qui, comme malgré lui, aux heures d'intuition plus profonde, a été pris d'inquiétude et d'angoisse devant l'énigme du monde, qu'on ne supprime pas ainsi à volonté.

Car Paul Valéry, s'il est un bel artiste, n'en a pas moins le tempérament d'un véritable penseur. Il a bien pu, au temps de sa jeunesse, pour libérer en lui l'artiste, et n'imposer à son art aucune contrainte, tenter de couper le fil qui rattache la pensée à la réalité ; proclamer que la pensée est de la nature d'une simulation, et à ce titre ne peut représenter ni exprimer le réel intelligible. Mais il est trop intelligent pour ne s'être pas aperçu, ou n'avoir pas soupçonné que la pensée peut être *en même temps* elle-même et autre chose, *pourvu que ce ne soit pas sous le même rapport;* que la connaissance est une *manière d'être* qui consiste pour la pensée à devenir l'objet, *idéalement*, sans que celui-ci cesse d'être en soi, *réellement*, ce qu'il est ; un intelligible en puissance que l'intelligence, par l'exercice d'une fonction qui lui est propre, rend intelligible en acte.

Et ce qui m'autorise à émettre cette hypothèse, c'est que j'ai lu dans Paul Valéry : « *qu'il n'est de véritable savoir que celui qui peut se changer en être et en substance d'être, c'est-à-dire en acte.* » Nous ne disons pas autre chose. J'ai lu encore, à propos du catholicisme, cette curieuse page : « *Soyons justes! Le seul catholicisme a approfondi la « vie intérieure », en a fait un sport, un culte, un art, un but, et a pu aboutir par une voie systématique, par des opérations définies, par l'usage réglé de tous les moyens, par éliminations, associations, progressions, périodes — à organiser, subordonner, diriger les formes mentales, à créer des points fixes dans le chaos. C'est ce qui m'a frappé dès le début de ma réflexion — vers les dix-neuf ans, je crois. Ce labeur incessant par quoi l'être est* relié *une fois de plus, — en lui gît le secret de la seule et véritable philosophie qui est de créer un ordre transcendant, — je veux dire qui comprend tout, et de faire un monde — d'absorber d'avance l'accidentel...*

Après de telles intuitions, où se révèle la pensée de fond d'une intelligence aiguë, pour qui « penser, ce n'est pas couper le fil », et rompre tout contact avec le réel, il importe assez

peu que le penseur moderne, en Paul Valéry, ait malmené par-ci par-là la métaphysique au nom d'une conception arbitraire et superficielle de la connaissance. Outre l'artiste qui l'y a fortement incliné aux environs de la vingtième année, la critique contemporaine n'a pas été sans influencer le radicalisme de sa méthode.

La pensée bergsonienne allait bientôt s'épanouir, mais sans l'atteindre. Tout cependant, chez Bergson, aurait pu séduire ce jeune et profond esprit : sa formation scientifique, ses dons magnifiques d'écrivain, son mépris non dissimulé de la métaphysique, et je ne sais quel penchant instinctif vers un mysticisme trouble, mal défini, où l'on pouvait faire au sentiment sa part, et par lui sa cour à l'inconnaissable, après avoir débouté l'intelligence humaine de ses éternelles prétentions à saisir le réel, et l'avoir brutalement renfermée dans le cercle d'un étroit utilitarisme.

« *Le désir de « réaliser* », écrit-il, *conduit à chercher de plus en plus puissants moyens de* rendre.

« *Le rendre mène à la technique.*

« *La technique mène à la classification, à l'ordre.*

« *L'ordre mène au systématique, etc.* »

Voilà pour le *pragmatisme* qu'il formule ainsi : « *Il m'est parfaitement inutile de savoir ce que je ne puis modifier.* » Voici maintenant pour la métaphysique et ses parentes pauvres, la morale, la religion, la mystique, si toutefois on prétend les constituer avec les « objets » intelligibles d'une pensée dont toute la nature consiste au contraire à simuler le réel, à le rendre inintelligible. Ce n'est pas à dire que rien dans la réalité ne corresponde à ces grands mots ; mais il n'y a pas de chemin intellectuel qui y conduise. L'intelligence n'est pas *destinée naturellement*, comme le croient les philosophes, à devenir toutes choses ; elle est tout au plus propre à les défigurer :

« *Si l'étonnement que les choses soient ce qu'elles soient, toutes les choses, avec leur ordre et leurs désordres, leur machine et leur spontanéité, leur vigueur et leur hasard et leur liberté — n'est qu'une impression et* fait partie des choses ; *et s'il n'est pas profondément indice — mais fatigue, faux besoin, s'il ne signifie que l'on a un pied hors de tout et une situation à moitié hors de ma somme.*

Alors, adieu la métaphysique ! »

Car la métaphysique est un leurre comme la pensée ; une

sorte de trompe-l'œil : « *Elle consiste à faire semblant de penser A tandis que l'on pense B, et que l'on opère sur B... Quand un philosophe pense à l'Être, il prend une certaine configuration à demi visible, à demi cachée. Cette configuration ne doit point paraître dans sa pensée...* » Au fond de toute métaphysique, il n'y a en somme que des mots.

Temps, espace, infini, « *sont mots incommodes* ».

« *Toute proposition qui se précise les abandonne.* »

Et ainsi de l'immortalité de l'âme, de la liberté, de la morale, de la foi, de Dieu. Des mots, des « trombones », soutient Paul Valéry :

« *A ce sujet, on peut considérer toute la métaphysique de ce genre comme infidélité, impuissance de langage, tendance à augmenter apparemment la pensée et en somme à recevoir de l'expression que l'on a formée* plus que l'on n'a donné et dépensé en la formant. »

« *Ma liberté est de ne pas savoir d'où viennent mes idées, c'est-à-dire de n'avoir pas une idée qui commande et assigne toutes mes autres, leurs retours, leurs amours...* »

« *Toute morale repose, en définitive, sur la propriété humaine de jouer plusieurs personnages.* »

Quant à l'idée de Dieu, elle n'est ni plus représentative, ni moins anthropomorphique :

« *Pour les chrétiens, la vraie Incarnation est ceci : l'idée de Dieu, la présence divine, par l'activité du sens et de l'organe du divin, s'expose dans le cerveau humain, se met à la merci des accidents innombrables dont ce cerveau est précisément le lieu, le théâtre, l'auteur approprié. Et tout balance le Dieu dans ce Théâtre des Variétés.* »

Du moins le chrétien va-t-il échapper à cette défiguration intellectuelle de Dieu par la foi? Non, si la foi elle-même se traduit en langage intellectuel et fait appel à des raisons « objectives » de croire :

« *Si quelqu'un dit croire à telle chose (invérifiable) et si, en substituant à cette chose, toute autre de même genre, les motifs de croire allégués demeurent inaltérés, alors on peut conclure que le croyant prétendu ne croit pas, mais croit croire. Ainsi, changer 3 en 4 dans la Trinité.* »

Le même sort est réservé à la mystique qui se réclamerait de la théologie, dont Paul Valéry nous dit « *qu'elle joue avec la vérité*, comme le chat avec une souris. »

« *Il n'y aurait qu'à attendre (montre en main) pour voir le*

sceptique se changer en croyant, le croyant en sceptique, le classique en fauve, *et réciproquement. Affaire de patience.* »

« *L'être mystique est transformable directement en être immoral.* »

« *Il est grave de classer toutes choses selon les sensations qu'elles donnent. L'un placera Dieu à l'infini, mais l'autre y mettra autre chose. Ce sera parfois le même et le passage de lui à lui, l'affaire d'un instant.* »

*
* *

Tout cela, évidemment, n'est pas très sérieux ; encore moins faut-il le prendre au tragique. Si la vie morale, religieuse, mystique se développe à l'aventure dans une âme, au gré de ses sensations, comme un torrent qui ravage ou fertilise selon les endroits où il passe en bondissant, Paul Valéry a raison. Mais si les mêmes vies s'alimentent à des sources plus hautes, telles que la raison et la foi, et, au lieu de suivre le cours indécis et tumultueux des sensations, se répandent entre des rives de lumière tracées par une pensée qui s'est formée à la mesure du réel, s'est traduite en « Vérité » acquise ou divinement révélée, Paul Valéry a doublement tort, d'abord contre cette Vérité qui le domine ; puis contre une expérience séculaire qu'ont illustrée les honnêtes gens et surtout les saints.

Le malheur est que Paul Valéry, aux premières lueurs d'une réflexion qui s'annonçait riche et personnelle, ait subi la tyrannie d'une philosophie à la fois idéaliste et subjectiviste ; puis qu'il ait considéré la pensée comme un instrument de déformation du réel ; le moi intérieur comme la seule réalité que nous ayons quelque chance de connaître, non certes par le moyen des concepts, mais par la *science*, l'*art*, et le *sentiment*.

Sans doute, il était de taille, même alors et malgré sa jeunesse, à échapper aux attractions de la pensée moderne et à lui opposer sa propre pensée — car il possède un vigoureux esprit ; — mais n'oublions pas que ce penseur original était en même temps un artiste impatient de contemplation et de création, décidé à rompre toutes les barrières — fussent-elles lumineuses — qui lui feraient l'effet de limiter son vol, ou simplement de paralyser son essor. Ces deux influences combinées — celle de la pensée moderne en dehors

de lui, et de l'artiste en lui, — expliquent en partie l'œuvre de Paul Valéry, œuvre de libération en apparence, mais en apparence seulement. Car le métaphysicien qui sommeille en son âme et dont il a cru pour toujours enchaîner le « moi profond », n'est pas mort. De temps en temps, à quelque réflexion, à certains cris jetés en passant, on le sent qui se réveille, et voudrait sortir de son « moi enchaîné », pour reprendre contact avec cet ordre transcendant, dont il a proclamé que le secret de la seule et véritable philosophie est de le créer, comme celui de l'honnête homme et du saint est d'y vivre, de s'y amplifier en s'abandonnant activement à ses divines contraintes.

Est-il téméraire de croire qu'un jour, lorsque l'artiste, assagi sinon désabusé, en aura assez de voir se dérouler indéfiniment sous ses yeux le film étincelant de *sa* pensée, chargée d'images et de sensations, non de réalité intelligible, et que le métaphysicien, un instant réveillé de sa profonde léthargie, se sentira une fois encore mordu au cœur par cette « angoisse qui est son véritable métier », Paul Valéry songera enfin à l'*homme* tout court, à ses besoins innés de vérité et de vie? c'est le secret de Dieu ! Mais je reste persuadé que ce jour-là, — s'il ne tardait pas trop — son génie s'épanouirait en plénitude ; que sa poésie y gagnerait en éclat, et sa pensée en profondeur.

*
* *

Pour le moment, ce n'est pas à la pensée qu'il demande de lui ouvrir l'accès du réel. Il tient le chemin intellectuel pour une impasse, et s'engage sur d'autres routes. A son avis, il y en a au moins trois possibles : la *science*, l'*art*, le *sentiment*. Mais pour s'y engager à sa suite et le comprendre, il ne faut pas non plus perdrede vue que ce poète-philosophe est en même temps un savant de qualité.

Ainsi s'explique sa passion pour les mathématiques.

Poète, il croit à la puissance indéfinie de représentation des figures et des nombres. Son imagination s'y promène comme dans une forêt de symboles qui lui appartient et dont il peut user à loisir. Le souci qui le travaille de réduire tout le réel à ce symbolisme pour illustrer sa pensée, l'empêche de considérer l'en deçà et l'au delà de celle-ci. De telles considérations gâteraient son plaisir, et l'artiste ne sait comment remercier le penseur de les lui épargner grâce à la

virtuosité de sa méthode. L'ivresse spirituelle qui jaillit en lui du spectacle de la pensée pure, vidée de son objet et limitée à son fonctionnement, lui suffit. Tout le reste est pour lui comme s'il n'était pas.

« Nul en effet, remarque Henri Massis, n'est moins hanté que Valéry par ces abîmes qu'un Pascal voyait s'entr'ouvrir à ses côtés. Devant le vide, l'auteur de *Charmes* n'a point d'effroi ni de vertige ; il ne regarde que l'entre-deux, et il s'y meut avec l'aisance, le détachement d'un pur esprit que ses propres girations intéressent assez pour qu'il n'ait pas souci de rechercher d'où lui vient son mouvement, ni quel peut ou doit être le but final de sa course. Il est en mouvement, dans un incessant mouvement d'explications, de traductions, de symboles, de mythes, et il ne songe qu'à la justesse, au parfait engrenage des causes secondes, dont son génie décèle la naissance, l'union, la rupture, les accords, l'emmêlement, selon les lois des qualités et des nombres, tout l'admirable mélange de déterminisme et de liberté... Les créations de la mathématique ou de la poétique, il y porte un regard d'autant plus grave que le mystère de leurs combinaisons semble le consoler de ne point scruter le mystère inviolable de la création, de la cause première, et qu'elles ont une absence de finalité bien propre à l'en distraire. Rien qu'un plaisir et de l'espèce la plus rare. »

Algèbre, physique, mathématiques, il ne cache pas où vont ses complaisances et où le conduisent ses goûts raffinés d'artiste, de penseur et de savant.

D'abord il sait gré aux mathématiques d'être à leur manière des sciences exactes, et de mettre à la disposition de son esprit précis à la fois et imaginatif, pour exprimer une pensée essentiellement fuyante, nuancée, le clair langage des figures et des nombres :

« *Mon goût du net, du pur, du complet, du suffisant, conduit à un système de substitutions — qui reprend comme en sous-œuvre le langage — le remplace par une sorte d'algèbre — et aux* images *essaie de substituer des* figures *— réduites à leurs propriétés utiles. Par là se fait automatiquement une unification du monde physique et du psychique.* »

Pour Paul Valéry, une fois éliminée la métaphysique du domaine des sciences, sous prétexte que l'*etre* des choses, et par suite leurs *essences*, nous échappent, il n'y a plus de place que pour la physique et les mathématiques. Ce sont

les seules sciences possibles. La psychologie elle-même ne peut être « figurée » qu'à travers la physique :

« *On ne peut se figurer assez le système psychique et sa singularité que par comparaison constante avec le monde de la physique. J'entends une comparaison* fine, *c'est-à-dire en essayant d'adapter par analogie les concepts de la physique, son langage et ses analyses aux faits psychologiques.* »

Il faut lire dans *Variété* le récit presque dramatique que nous fait Paul Valéry de sa découverte du monde scientifique, *à vingt ans*, alors qu'il croyait à la puissance de la pensée, avait foi dans quelques idées qui lui étaient venues, conservait ces ombres d'idées comme des secrets d'État, et avait peur qu'elles fussent absurdes.

Il avait cessé de faire des vers, et ne lisait presque plus. Les romans et les poèmes le décevaient ; les philosophes l'irritaient ; la mystique elle-même le lassait.

Tout à coup *Eureka* d'Edgar Poe tomba sous ses yeux ; ce fut une révélation :

« Eureka *m'apprit en quelques moments la loi de Newton, le nom de Laplace, l'hypothèse qu'il a proposée, l'existence même de recherches et de spéculations dont on ne parlait jamais aux adolescents, de peur, j'imagine, qu'ils ne s'y intéressent, ou bien de mesurer par des rêves et des bâillements l'étonnante longueur de l'heure...*

« *Ces sciences, si froidement enseignées, ont été fondées et accrues par des hommes qui y mettaient un intérêt passionné.* Eureka *me fit sentir quelque chose de cette passion.* »

Retenons cet aveu. Paul Valéry aime les mathématiques en artiste qui ne peut se passer de leurs symboles ; mais il les aime aussi en penseur que travaille le démon du savoir et qui croit que la physique-mathématique réalise dès maintenant ce miracle de représenter l'univers et d'unifier la connaissance que nous en avons.

A coup sûr, il ne peut s'agir pour lui d'atteindre le fond des choses, si tant est qu'elles en aient un ; la nature de notre pensée nous l'interdit. Il s'agit seulement d'une connaissance des phénomènes de la nature physique, à l'aide des représentations mathématiques. « Au chapitre huitième d'*Eureka* se lit cette proposition : *Chaque loi de la nature dépend en tous points de toutes les autres lois.* N'est-ce point, sinon une formule, du moins l'expression d'une volonté de relativité généralisée?

« *La parenté de cette tendance avec les conceptions récentes s'accuse, lorsque l'on découvre, dans le* poème *dont je parle, l'affirmation de relations* symétriques *et réciproques entre la matière, le temps, l'espace, la gravitation et la lumière. J'ai souligné le mot* symétrique : c'est, en effet, une symétrie formelle, qui est le caractère essentiel de la représentation de l'univers selon Einstein. *Elle en fait la beauté.* »

Paul Valéry a raison de considérer comme prodigieuse la découverte par les savants modernes de la *physique-mathématique*, autrement dit d'une science universelle de la nature physique informée par les mathématiques. C'est la gloire des docteurs parisiens du quatorzième siècle et de Vinci de l'avoir préparée ; de Descartes et de Galilée de l'avoir réalisée ; de Newton et d'Einstein de l'avoir perfectionnée. Grâce à elle, en effet, une *science empirique de la nature sensible* est possible, qui sans doute ne dépasse pas l'ordre des phénomènes, mais applique au détail de ceux-ci, tels qu'ils sont simplement juxtaposés dans l'espace et dans le temps, les *liaisons formelles des relations mathématiques* (1).

Du fait que cette science, pour donner une explication des choses, se place exclusivement au point de vue de la *quantité*, et non à celui de l'*être*, elle renonce par là même à chercher directement les *causes réelles* pour se contenter de traduire les mesures prises sur les choses en un système cohérent d'équations. Évidemment, cela ne lui enlève rien de sa valeur d'*explication partielle* et provisoire de l'univers, mais cela lui interdit, sous peine de mentir à sa méthode, de nous en fournir une *explication totale et définitive*.

Paul Valéry, j'en suis sûr, serait le premier à souscrire à ces observations, lui qui rejette jusqu'à la possibilité même d'une métaphysique. Mais est-il bien sûr que, même dans son propre domaine, — celui des phénomènes — la *physique-mathématique* puisse prétendre à ce caractère d'universalité qui consisterait à les embrasser tous, ceux de la biologie, de la psychologie, et de la morale y compris?

« Il se pourrait, remarque judicieusement M. Maritain, que la conception moderne de la science vînt buter contre cet écueil, comme la tentative des anciens, celle qui a consisté à expliquer métaphysiquement les phénomènes de la nature sensible, a buté contre la physique (2). »

(1 et 2) J. Maritain, *Philosophie et science expérimentale*, dans « Revue de philosophie », juillet-août 1926.

En tous cas, et pour en finir avec cette question, on peut bien admettre que les théories d'Einstein par exemple sont admirables comme pure construction mathématique ; mais il faudrait avoir l'esprit borné ou sectaire de certains physiciens modernes pour y voir le dernier mot d'une explication intellectuelle de l'univers.

Paul Valéry se garde bien de tomber dans ce travers. Les mathématiques sont à ses yeux un moyen d'investigation du réel, la meilleure explication scientifique des phénomènes ; mais il n'exige pas d'elles ce que leur méthode leur interdit de nous donner : une explication exhaustive des choses. La synthèse qu'elles nous présentent, si elle satisfait ce besoin d'unité qui est la marque de tout esprit supérieur, fixe en même temps la limite idéale au delà de quoi l'esprit humain n'a devant lui que le vide, ou, si l'on préfère, l'horizon irrémédiablement fermé de l'inconnaissable. Telle est, je crois, l'attitude de Paul Valéry en face de la vérité mathématique.

Par ailleurs, ce grand artiste ne peut se contenter de prendre contact avec le réel par l'entremise des mathématiques. Si la connaissance des phénomènes lui suffit, il ne lui suffit pas de les connaître mathématiquement ; car il n'y a de science que du général, fût-ce dans l'ordre des phénomènes, et les généralisations les mieux établies ne sauraient remplacer l'intuition de la réalité concrète, individuelle, surtout pour un poète dont la sensibilité, au contact des choses ou plutôt des sensations et émotions qu'elles provoquent en lui, dans sa conscience intime, paraît en état de vibration perpétuelle. En conséquence, il ira demander à l'art ce que sa science de prédilection est incapable de lui fournir

*
* *

Sur ce terrain encore nous allons revoir aux prises, dans Paul Valéry, l'artiste et le penseur.

Ce poète est à la mesure des plus grands. Mais j'imagine volontiers que ses créations artistiques les plus réussies, et tout l'effort de réflexion qu'elles supposent, ont pu seules compenser à ses yeux son nihilisme intellectuel, son mépris de l'idée, sa négation de l'*être*, et le dispenser de tourner son regard profond de métaphysicien endormi vers les plus graves problèmes qui aient jamais tourmenté l'humanité. Partout il a sacrifié l'objet à l'analyse du sujet,

la pensée proprement dite à son exercice. Son culte de l'expression l'a finalement emporté sur celui de l'idée.

Mais, ces réserves faites, on doit reconnaître qu'il a tiré de son art tout ce qu'il pouvait exiger de lui, comme artiste à la fois et comme penseur, déterminé à ne jamais franchir la limite des phénomènes. Il a aimé l'art pour lui-même en artiste, pour la beauté dont il est la source ; et en penseur, pour les connaissances dont il est l'instrument.

Ce dernier point seul nous intéresse pour le moment, beaucoup plus que celui de savoir si Paul Valéry est un chevalier de la *poésie pure*, dont il a au moins inventé le mot ; s'il faut le ranger parmi les classiques ou les romantiques ; ou s'il ne dépasse pas ces classifications traditionnelles.

Le fait est qu'il regarde l'art comme un moyen de connaissance :

« *Entre la chose qui est ce qu'elle est*, écrit-il, *et la chose dont la fonction est d'être autre que ce qu'elle est, il y a un intermédiaire. C'est cet intermédiaire, le moyen de la musique.* Et il ajoute en marge, à l'encre rouge : *Entre l'Être et le connaître*, travaille la puissante et vaine musique. »

On ne pouvait avouer avec plus de précision que si l'art se suffit à lui-même comme créateur de beauté, il a aussi ce privilège de nous révéler la réalité. C'est ce que Bergson — un autre nihiliste d'envergure — avait déjà écrit dans *le Rire*, pour marquer la place de l'art parmi nos moyens de connaissance. Il l'opposait alors à tous les artifices du langage, à toutes les conventions, à toutes les utilités sociales, et lui reconnaissait le pouvoir magique de faire tomber les plis du voile qu'une fée a dû tisser entre la réalité et nous, entre nous et nos propres états de conscience, pour nous mettre face à face avec la réalité même. Ainsi Paul Valéry. La musique, la danse, l'architecture, la peinture, sont, à leur manière, révélatrices du réel. Elles nous font pour ainsi dire sortir de notre moi conventionnel et utilitaire pour nous introduire dans le sanctuaire des choses, et nous permettre de les voir, de les toucher, de les sentir directement ; de nous adapter à leurs contours ; d'en épouser les formes ; d'en saisir toutes les nuances ; de nous assimiler à elles plus encore que de les assimiler ; de subir leur empreinte plutôt que de leur imposer nos limites. Ainsi se perfectionne notre connaissance scientifique, mais généralisée, des phénomènes, par une pénétration personnelle, vivante,

infiniment variée, et riche d'émotions esthétiques. L'art nous restitue à sa manière ce dont nous prive la pensée ; c'est sa revanche à lui contre elle d'obtenir de son seul *exercice* ce que son *objet* ne peut nous donner.

Il est vrai que cette connaissance du réel, par le moyen de l'art, ne dépasse pas la nature sensible, et que le problème de l'être, et tous les autres concentrés dans celui-là, lui demeurent fermés. Peut-être y aurait-il là de quoi troubler certains esprits? Mais Paul Valéry nous donne habituellement l'impression que cela ne l'émeut pas. Cependant est-ce bien sûr? Est-ce là le fond de sa pensée?

Nous avons déjà remarqué qu'à ses heures d'intuition plus profonde, rares et courtes, le métaphysicien qui dort en lui avait jeté l'alarme, et soupçonné l'existence d'un monde qui dépasse la physique, et pourrait bien, s'il était entrevu, nous donner la clef du mystère qui nous entoure.

Mais, à défaut de la pensée qui nous ferme ce monde, en le défigurant ; à défaut de la science et de l'art qui restent en deçà de ce monde, en le déclarant inconnaissable, n'avons-nous pas à notre service d'autres moyens de le connaître?

C'est ici que se pose la question du *sentiment* — voire du pressentiment — dans l'œuvre de Paul Valéry.

Nous avons déjà remarqué qu'il confesse que « *l'angoisse est son véritable métier* », la revanche des pensées inutiles et stationnaires, et des va-et-vient qu'il a tant méprisés. De la part d'un esprit si « géométrique », — ce qui, chez lui, n'exclut pas l'esprit de finesse, — je veux dire d'une intelligence qui a si résolument expulsé l'être de l'horizon de ses recherches et s'est contenté d'une vue mathématique des phénomènes, ou d'une explication physique de la psychologie, c'est assez curieux.

Mais où va cette angoisse, ou plutôt d'où vient-elle? A-t-elle ou non un objet?

On connaît la note que Paul Valéry a consacrée à Pascal dans *Variété*. Elle a fait scandale. Il ne conteste pas cependant dans cette note l'extraordinaire puissance intellectuelle de Pascal, ni sa valeur d'écrivain ; mais il trouve son apologétique contestable ; il lui reproche « *son effroi devant le silence éternel des espaces infinis*, et *ne peut s'empêcher de penser qu'il y a du système et du travail dans cette attitude parfaitement triste et dans cet absolu de dégoût.* »

Alors il a voulu refaire pour son compte l'expérience pascalienne ; il a « essayé d'observer en soi-même et de suivre jusqu'aux idées cet effet mystérieux que produisent généralement sur les hommes une nuit pure et la présence des astres ». Cet immense point d'interrogation qu'est le ciel, comporte selon lui deux réponses : celle de l'*esprit* et celle du *cœur*. Celle de l'esprit peut elle-même varier avec les tournures d'esprit ; elle ne sera pas la même chez le pur astronome, et chez le philosophe. Mais que sera celle du cœur?

« *Le cœur*, écrit Paul Valéry, *finit presque toujours, dans sa lutte contre la figure effrayante du monde, par susciter, à force de désir, l'idée de quelque Être assez puissant pour contenir, pour avoir construit, ou pour émettre ce monstre d'étendue et de rayonnement qui nous produit, qui nous alimente, qui nous enferme, qui nous menace, qui nous fascine, qui nous intrigue ou nous dévore. Et cet Être, ce sera même une personne, c'est-à-dire qu'il y aura quelque ressemblance entre lui et nous, et je ne sais quel espoir d'une entente indéfinissable. Voilà ce que le cœur* trouve. *Il tend à se répondre par un dieu.* »

Paul Valéry reconnaît donc l'existence d'un élan spontané vers Dieu. Dans le *Log Book* ou le *C* de l'alphabet, cet élan prend la forme d'une prière. Sans doute Paul Valéry ne prend pas à son compte cette prière. Dans le *Log Book*, c'est son double, l'honorable M. Teste, qui la fait ; dans le *C* de l'alphabet, il en prononce seulement le nom en fin d'une fantaisie. Mais nous ne sommes pas dupes de ces transpositions, ni de l'effort d'ironie où se cache le désir de l'*Un*, de Celui que M. Teste ne nomme pas de son vrai nom, mais que nous appelons Dieu :

« *Vieux désir* (*te revoilà périodique souffleur*) *de tout reconstruire en matériaux purs; rien que d'éléments définis, rien que de relations nettes, rien que de contacts et de contours dessinés, rien que de formes conquises et pas de vague.*

« *Méditation sur son ascendance, sa descendance.*

« *Étrangeté de ces échos de l'*Un.

« *Quoi, ce bloc moi trouve des parties hors de lui !...* »

Ailleurs, dans *C* de l'alphabet, nous lisons cette sorte de fantaisie supérieure, d'une souveraine beauté : « *Je sais trop* (*tout à coup*) *qu'un enfant aux cheveux gris contemple d'anciennes tristesses à demi mortes, à demi divinisées, dans cet objet céleste de substance étincelante et mourante, tendre et*

froide qui va se dissoudre insensiblement. Je le regarde comme si je n'étais point dans mon cœur. Ma jeunesse jadis a langui et senti la montée des larmes, vers la même heure et sous le même enchantement de la lune évanouissante. Ma jeunesse a vu ce même matin et je me vois à côté de ma jeunesse... divisé, comment prier? Comment prier quand un autre soi-même écouterait la prière? C'est pourquoi il ne faut prier qu'en parole inconnue. Rendez l'énigme à l'énigme, énigme pour énigme. Élevez ce qui est mystère en vous à ce qui est mystère en soi. Il y a en vous quelque chose d'égalà ce qui vous passe. »

Loin de moi la pensée de forcer de tels textes, et d'en tirer des précisions qui n'y sont point contenues. Mais ils n'en demeurent pas moins très suggestifs. Ce n'est pas l'*artiste* qui parle ici ; ni le *penseur* soucieux de ne pas dépasser l'ordre des phénomènes ; ni le *savant* satisfait de les résoudre en équations mathématiques ; ni même le *métaphysicien* en mal de transcendance et d'unité.

C'est un personnage nouveau, le moins compliqué de tous ceux qui s'agitent en Paul Valéry et finalement se paralysent les uns les autres par le jeu croisé et intermittent de leurs tendances contraires. Appelons le *mystique*, mais en prenant bien garde que son mysticisme ne se présente pas à l'état pur ; qu'il se ramène à une tendance instinctive plutôt qu'à un élan réfléchi ; à une agitation dans le vide plutôt qu'à une aspiration positive vers Dieu.

Mystique sans Dieu, a déclaré Paul Valéry lui-même dans la lettre de Mme Émilie Teste à un ami, mais tout de même mystique, ayant l'intuition obscure du mystère, de quelque chose qui le dépasse, et qui ne *devient* pas seulement, mais qui *est*.

Paul Valéry a beau prétendre par la plume de Mme Émilie Teste que son cœur est une île déserte ; que « *toute l'étendue, toute l'énergie de son esprit l'environnent et le défendent; que ses profondeurs l'isolent et le gardent contre la vérité.* » A certaines heures, son cœur est le plus fort. Grâce à lui et malgré l'artiste replié sur ses créations, le philosophe sur ses négations, le savant sur ses constructions, le mystique tend de tout son désir inassouvi vers *Celui* que le métaphysicien, dans un instant de lucidité profonde, entre deux sommeils léthargiques, a conçu comme l'*Être* nécessaire à l'explication totale des choses.

Selon M. Henri Brémond, le poète seul expliquerait ici

le mystique, à cause de l'étroite parenté qu'il découvre entre la mystique et la poésie. Mais l'artiste qu'est Paul Valéry me paraît si absorbé dans son œuvre, si attaché à l'exercice de sa pensée, si épris de netteté et de précision jusque dans la recherche de l'expression verbale, que j'ai peine à croire que tout ce travail lui laisse le loisir d'écouter les battements de son cœur et de s'y abandonner, ne fût-ce qu'un instant. Je croirais plutôt à une sorte de protestation inconsciente de l'*homme* qui étouffe sous les efforts voulus de l'artiste, du critique, du savant, et, autant par son cœur que par son esprit, cherche à rompre le réseau compliqué, mais fragile, de formules, d'abstractions, d'équations que ces différents personnages se sont appliqués, chacun à sa manière, à tendre aux confins du monde des phénomènes, sur ce qu'ils conviennent d'appeler le vide, le néant des choses, la région inaccessible de l'inconnaissable.

M. S. Gillet, O. P.

Trois mois

dans

une Université californienne

Je viens de relire, à mon retour d'Amérique, l'article que j'ai publié, il y a juste trois ans, dans *la Revue universelle*, sur « Les États-Unis d'aujourd'hui ». A vrai dire, les réflexions générales que m'inspirait alors un séjour de dix mois dans les États de l'Est, ne me paraissent pas appeler de rectification essentielle. « Griserie de l'unité, griserie de la quantité et de l'étendue, écrivais-je en manière de conclusion, on retrouve partout le même sentiment. Un grand empire s'élève dans la prospérité d'un peuple avide et entreprenant, une ivresse impérialiste soulève une démocratie grégaire. L'idéalisme perd du terrain, et les États-Unis entrent dans une dangereuse crise de croissance. » Cette constatation subsiste entière. L'impérialisme américain s'est même accentué dans l'ensemble, et ce que j'en ai dit en 1923, je pourrais le répéter en 1926, en l'appuyant sur des exemples nouveaux et peut-être plus caractéristiques. Mais je voudrais entretenir aujourd'hui les lecteurs de *la Revue universelle* d'une expérience qui, pour être plus particulière, n'en est pas moins très suggestive : trois mois d'enseignement, pendant les cours de vacances, dans une université californienne.

Il y a deux grandes universités en Californie : une institution libre, du type des grandes fondations de l'Est, comme Harvard, Columbia, Yale : l'Université Stanford, située en pleine campagne dans la vallée de Santa Clara ; — une institution d'État, l'Université Berkeley, près de San Francisco, qui a créé une filiale de plus en plus florissante à Los Angeles.

L'Université Berkeley est un puissant centre d'études qui groupe annuellement 12 000 étudiants.

Il y a là une population scolaire bourdonnante et affairée, un va-et-vient continu, quelque chose de trépidant qui dénonce une allure fiévreuse et peut-être trop rapide. J'en ai eu, à plusieurs reprises, le sentiment très vif, et ce sentiment confina même au malaise le jour de la rentrée. D'interminables files d'étudiants se pressaient aux guichets de l'administration, attendant leur inscription. Les « nouveaux », harcelés comme les bleus de la caserne par les brimades traditionnelles, étaient suivis d'une cohue turbulente qui débordait volontiers dans les rues voisines de l'Université. On les voyait, vestons retournés, la doublure en dehors, chemises au vent, marcher « à quatre pattes » sur les trottoirs de ciment lisse. Ailleurs, policemen improvisés, le bâton blanc à la main, ils étaient hissés sur des caisses placées aux carrefours, pour régler la circulation des autos. Partout, un encombrement tenace, des appels de sirènes, des cris, une animation bruyante. L'Université Berkeley est une véritable ville, d'une exubérante et juvénile vitalité.

Mais elle sait aussi travailler. Elle peut le faire d'autant mieux qu'elle dispose de ressources énormes. Sans avoir un budget aussi élevé que Columbia (8 millions de dollars en 1923, 11 millions en 1926 !), elle a bénéficié de riches donations, et je ne serais pas étonné que ses annuités, converties en francs, pussent couvrir les dépenses de tout notre enseignement supérieur. Sa bibliothèque, qui contient au moins 500 000 volumes, est installée dans un magnifique édifice : grand escalier de marbre blanc, plafonds caissonnés, lambris sculptés, copies de Vélasquez, vitrines remplies de manuscrits rares, tout donne une impression de large somptuosité. Dans son amphithéâtre de collines plantées d'eucalyptus, d'où l'on découvre la « porte d'or », l'entrée rocheuse de la baie de San Francisco, ses nombreux instituts échelonnent leurs bâtisses variées ; les pavillons de brique

rouge drapés de lierre et de vigne vierge voisinent avec les façades néo-grecques aux portiques classiques et les créneaux sévères du gothique anglais. Aucune unité architecturale ; mais le campanile de pierre blanche qui jaillit, comme un obélisque, au centre du « campus », semble ramasser, grouper autour de son axe cette multiplicité vivante et ajoute à l'ensemble un trait fier et dominateur.

Ce n'est pas à Berkeley que j'ai enseigné cet été. Son département de français, très important et (ce qui est rare aux États-Unis) indépendant du département des langues romanes, est placé sous la direction de mon collègue Régis Michaud, dont la Sorbonne entendit, l'hiver dernier, la parole éloquente. Enseignement fortement constitué qui attire une très nombreuse clientèle. Près de 3 000 étudiants sont inscrits à ses cours.

L'Université Stanford, qui m'a demandé ma collaboration cet été, offre avec Berkeley le contraste le plus absolu. Elle fait songer à quelque immense abbaye, nonchalamment étalée dans la campagne. Construite selon un plan d'ensemble, bâtie tout d'un coup et comme sortie de terre sur l'ordre de son fondateur, elle frappe le visiteur par l'unité de son style et l'harmonie de ses vastes proportions. Tandis que Berkeley étouffe entre ses collines et la ville, Stanford s'étend tout à son aise dans un parc de quatre mille hectares ! Institution libre où les frais d'inscription sont assez élevés, elle n'accueille guère plus de 2 500 étudiants ! Peu américaine en ce sens, elle préfère la qualité à la quantité.

I

Bien qu'elle date à peine de quarante ans, l'Université Stanford a déjà une histoire et même une légende.

C'est en 1885 que le sénateur Leland Stanford, ancien gouverneur de l'État de Californie et l'un des créateurs du Southern Pacific, décida de fonder ici un grand établissement d'instruction en mémoire de son fils, mort à Florence l'année précédente. Commencée en 1887, l'Université s'est rapidement développée jusqu'au moment où elle fut ébranlée par le tremblement de terre de 1906 : sa bibliothèque détruite fut rebâtie à un autre endroit et achevée en 1920.

Son imposant ensemble est construit dans le style des

anciennes missions espagnoles de Californie. La partie principale — un vaste quadrilatère — se compose de vingt-huit pavillons placés dos à dos, orientés les uns vers l'extérieur, les autres vers une cour intérieure plantée de bouquets d'arbres exotiques. Tous ces bâtiments n'ont qu'un seul étage et sont réunis par des galeries couvertes qui forment, autour de l'Université, un cloître ininterrompu. Devant la facade principale, une cour d'honneur arrondit son hémicycle de pelouses et de parterres qu'une majestueuse allée de palmiers, longue de deux kilomètres, relie à la petite ville de Palo Alto.

Vue de près, cette architecture est un peu lourde et trapue. On dirait qu'elle rampe lentement, se ramassant ici sur elle-même, pour rebondir un peu plus loin, et mesure à l'avance les espaces qu'elle doit parcourir : ses colonnes massives enjambent solidement des perspectives immenses. Mais ses toits de tuiles rouges et le grès blond de ses nobles arcades, frappés par le soleil, s'harmonisent avec le bleu fin du ciel sans nuages, la verdure des palmiers, des poivriers, des lauriers-roses et des eucalyptus.

Ce grand quadrilatère n'est d'ailleurs qu'une partie de l'Université. D'autres bâtiments sont dispersés un peu partout, dans ces vastes terrains, et on n'en peut faire le tour qu'en automobile. Les maisons d'étudiants sont de véritables palais, et non loin du musée, le tombeau des Stanford, un mausolée de style égyptien, cache ses sphinx de marbre dans une retraite verdoyante et fleurie, près d'un bois de cactus.

Tout cela, comme Versailles, à l'appel d'un homme, a jailli d'une plaine nue, sans arbres et sans caractère. Il y a quarante ans s'étendait ici le « ranch » des Stanford, la prairie où le magnat du Far West élevait ses chevaux de course et où les « cowboys » surveillaient ses troupeaux. Il en avait même acheté la plus grande partie à un Français, mais ceci est une autre histoire, — une histoire qui prend un air mystérieux de légende.

On montre ici la tour du Français, là le chemin du Français, ailleurs la maison du Français. On a, paraît-il, découvert un souterrain du Français et on parle même (ô roman d'aventures !) d'une cachette où il aurait enfoui un trésor ! Ce qui est avéré, c'est qu'un certain Paulin Capéron, journaliste et banquier sous le second Empire, vint s'établir ici

en 1870, sous le nom d'emprunt de Peter Coutts. Il s'expatria, d'après les uns, pour échapper à des créanciers, d'après les autres pour éviter des poursuites judiciaires consécutives à une importante escroquerie. La version la plus récente et, je crois, la plus sûre, affirme qu'il dut s'exiler pour des raisons politiques, après avoir, comme bien des libéraux du temps, fait une vigoureuse opposition à l'Empire et à son intervention dans l'affaire d'Espagne. Quoi qu'il en soit, ce Peter Coutts passa une dizaine d'années dans la vallée de Santa Clara, vivant l'existence d'un grand propriétaire terrien, organisant son « ranch » avec beaucoup d'ingéniosité et de succès. J'ai sous les yeux une gravure d'un atlas régional de 1876, qui représente son domaine. On y voit d'agréables constructions de bois entourées d'un verger, des écuries spacieuses, et au centre, un élégant chalet d'où s'éloigne une victoria attelée de deux chevaux.

C'est là, à Escondite Cottage — un nom significatif pour désigner la maison d'un exilé — que Peter Coutts cacha son passé. Un beau jour, en 1880, il quitta brusquement la Californie, laissant à une gouvernante le soin de vendre son domaine au sénateur Stanford, et revint en Europe. D'après les renseignements indirectement fournis par une de ses petites-filles, actuellement mariée à Los Angeles, il se fit construire un château à Évian-les-Bains et mourut à Bordeaux en 1890. Je laisse à d'autres le soin d'éclaircir son histoire, mais je ne voulais pas omettre ce rapprochement piquant d'un Français émigré et d'un milliardaire américain à l'origine de cette Université du Far West.

Jules Huret a jadis consacré quelques lignes humoristiques à l'histoire de sa fondation et, s'il a été impressionné par l'immensité de ses terrains qui couvriraient huit fois, dit-il, la superficie du Bois de Boulogne, il a réservé toute son ironie pour le musée — le seul bâtiment qu'il ait vraisemblablement visité. C'est là, dans un édifice copié sur le musée d'Athènes, que sont réunis les souvenirs du jeune Leland Stanford. « On peut, dit-il, y admirer sa première montre, ses habits d'enfant, sa première bavette, ses guêtres, ses jouets, fouets, canons, chevaux, locomotives, boggies, cars, etc. » Mais ses parents y ont ajouté des dons personnels. « Voici les pipes dans lesquelles fuma M. Stanford senior, voici les peignes dont Mme Stanford consentit à se démunir, voici, sous verre, la robe qu'elle revêtit elle-même

pour poser devant M. Bonnat, celle qu'elle portait à White House. » Il y a là sans doute une exhibition touchante et un peu ridicule, en tout cas déplacée, de reliques familiales dont on ne saisit pas l'intérêt pour une grande Université, une disproportion manifeste entre la magnificence extérieure du musée dont le péristyle de marbre s'orne d'un fronton grec et la pauvreté de son exposition permanente. Mais, ce n'est qu'un coin, d'ailleurs assez isolé, de la grandiose institution, et Stanford peut offrir d'autres objets d'admiration au visiteur. Qu'il y ait, çà et là, des traces de mégalomanie imputables à la pensée des fondateurs, c'est exact. La chapelle, en particulier, construite au centre de la cour intérieure dans le style romano-mauresque, emprunte aux plus somptueuses basiliques byzantines l'éclat de sa décoration. C'est une orgie de mosaïques : il y en a partout, sur la façade, dans la nef, autour de l'abside. Derrière le maître-autel resplendit une précieuse réplique d'une fresque de la Sixtine, la Sainte-Cène de Cosimo Rosselli. Intérieur rutilant qui laisse le regard ébloui et l'âme indifférente ! Il y a trop d'or, trop d'incrustations, trop de pierres rares, et pas assez de recueillement. Tout cela est évidemment élevé à la gloire du Très-Haut, mais aussi à la gloire des Leland Stanford !

Faut-il s'en scandaliser? C'est bien humain après tout, et nos pauvres universités françaises s'accommoderaient volontiers d'une telle munificence, même un peu intéressée. Que les Carnegie, les Rockefeller, les Stanford cherchent à perpétuer leur nom dans les œuvres de leur générosité, c'est tout naturel, et nous inscririons volontiers, nous aussi, sur des plaques commémoratives, dans le hall de nos facultés, les noms de quelques grands Mécènes !

C'est à une fondation particulière également que Stanford doit sa fameuse bibliothèque de guerre : *Hoover War Library*. Elle a été créée en 1919, grâce à des capitaux réunis par un de ses anciens élèves, le sous-secrétaire d'État Herbert Hoover, qui organisa naguère le ravitaillement de la Belgique et des régions envahies. C'est un admirable centre de documentation et d'études qui comprend environ 125 000 volumes, de nombreux rapports officiels émanant des armées ou des gouvernements belligérants, des mémoires manuscrits d'hommes d'État européens (1), des correspondances, des

(1) Par exemple ceux du président Mazaryk, de M. Benès, du comte Tisza, etc.

journaux de tranchées, des tracts de propagande, des affiches, etc. Il peut rivaliser en richesse avec notre Musée de la guerre de Vincennes ou l'*Imperial War Museum* de l'Angleterre.

II

Dans ce décor paisible, aux grandes lignes majestueuses, que peuvent être les études? et comment vivent les étudiants?

L'Université Stanford se classe, en Amérique, parmi les meilleures universités. Ses études supérieures sont réputées, sa faculté des sciences et ses écoles de biologie, de psychologie, de pédagogie jouissent d'un renom mérité.

Je m'empresse de dire que la clientèle des cours de vacances est particulièrement choisie. Elle se compose en général d'étudiants avancés, souvent professeurs eux-mêmes dans des écoles secondaires de Californie, qui viennent rafraîchir leurs connaissances ou chercher leur diplôme final, le doctorat en philologie. Aussi fait-on généralement appel, pour cet enseignement d'été, à des visiteurs spécialisés choisis dans les Universités de l'Est ou de l'Europe. Cette année, nous étions trois Européens : l'historien Alfred Pribram, de Vienne ; le philosophe Moritz Geiger, de Göttingen, et moi qui représentais l'Université de Lyon.

Mes auditeurs pendant ces deux mois d'été étaient d'un niveau nettement supérieur à la moyenne des étudiants que j'ai eus pendant près d'un an, à l'Université Columbia, de New-York. Tous étaient parfaitement capables de suivre un cours régulier, fait en français, sur notre littérature du dix-neuvième siècle, considérée dans ses rapports avec les littératures étrangères. La plupart parlaient bien notre langue, beaucoup avaient fait un séjour en France, quelques-uns amorcèrent avec avidité des travaux personnels. J'ai corrigé, par exemple, une dissertation intéressante sur les idées sociales de Marivaux et j'avais, parmi mes étudiants, dans cette université protestante, trois religieuses du Sacré-Cœur qui préparaient respectivement leurs thèses sur Montalembert, Lacordaire et le P. de Ravignan !

On travaille donc bien pendant ce trimestre d'été, peut-être mieux que pendant l'année scolaire. J'ai trouvé des

auditeurs appliqués, sans grand savoir-faire, mais attentifs, pleins de bonne volonté. La chose qui leur paraît évidemment la plus difficile est l'explication d'un texte français, telle que nous la pratiquons dans nos facultés des lettres, mais j'ai pourtant obtenu, au bout d'un certain temps, dans cet ordre d'idées, une ou deux réussites.

La vie sociale est charmante. Réceptions, garden-parties, thés, bals, excursions collectives, concerts, représentations théâtrales, le programme, affiché chaque semaine, est combiné pour rendre le séjour aussi agréable que possible. Stanford a tous les avantages de la campagne, vie au grand air, sports, belles promenades dans les bois d'eucalyptus, liberté d'allures, détente et simplicité d'habitudes, et ceux de la grande ville, conférences, clubs, relations intellectuelles, bibliothèque, etc.

Dès l'ouverture des cours, le président de l'Université, M. Ray Wilbur, frère du ministre de la Marine, reçut *at home* tous les professeurs et étudiants inscrits pour le trimestre d'été. Magnifique villa construite sur une des collines qui dominent le « campus ». La foule des invités s'écoulait à travers une suite de grands salons tendus de gris, sobrement ornés de meubles anciens, où éclataient d'immenses gerbes de fleurs rouges. Une tente multicolore s'abaissait sur la pelouse du jardin, éclairée par des guirlandes de lanternes japonaises. Aucun buffet. Une seule coupe de fruits glacés.

Un autre soir, c'est le jeune directeur des cours d'été, John Sellards, qui offrait une soirée-concert dans la cour du grand club : *la Stanford Union*. Des projecteurs, cachés dans les parterres de pétunias, inondaient la façade d'une lumière rose. Les toits de tuiles, les deux tours latérales, le portail jésuite et les arcades espagnoles composaient avec le jet d'eau central grésillant dans sa vasque un patio irréel et chatoyant. Des châles mexicains aux grandes fleurs brodées retombaient du premier étage, sur des bouquets d'hortensias, et l'ensemble familier s'enveloppait, sous les jeux moirés des projecteurs, d'une atmosphère de légende romantique. Admirable décor, pour un concert d'inspiration spécialement californienne, qui fit revivre successivement les airs des Indiens, les chœurs des *Padres* et les chansons des « cowboys » de Santa Cruz.

De leur côté, les étudiants organisent aussi, dans leurs

magnifiques maisons (1), des soirées, des concerts et des bals. Le service est la plupart du temps assuré par eux-mêmes. Au cours de ces réceptions, il n'est pas étonnant de voir, à côté des jeunes filles en décolleté et en robes de dîner, leurs camarades masculins en veste blanche qui distribuent les rafraîchissements. Le respect humain n'existe pas ici. Près de 50 pour 100 des étudiants gagnent leur vie et paient leurs frais d'études en acceptant, à l'intérieur de l'Université, des situations que leur procure un bureau de placement officiel. Ils se font volontairement répétiteurs, dactylographes, secrétaires, caissiers, mais n'hésitent pas davantage à être chauffeurs, cuisiniers, jardiniers, menuisiers, peintres, valets de chambre, etc... On les voit arroser les jardins de leurs professeurs et desservir les tables du restaurant à la « Stanford Union ». Ils gagnent en général, pour les travaux manuels, cinquante cents par heure, mais les leçons particulières peuvent leur rapporter jusqu'à un dollar et demi.

Il y a d'ailleurs un contraste saisissant entre la tenue élégante des femmes et le débraillé volontaire et assez désinvolte des jeunes gens. Ceux-ci affectent (c'est une pose très répandue) l'allure dégingandée des « cowboys » ou des fermiers du Far West. Leur bohème se traduit, non point par des cheveux longs, une lavallière et un feutre mou, mais par un costume extrêmement sommaire : un pantalon à pieds d'éléphant, en gros velours strié beige ou gris, maculé à plaisir d'essence ou de goudron, tombant trop bas sur de gros souliers de sport, une chemise au col Danton, ostensiblement ouverte, aux manches retroussées jusqu'au-dessus du coude, une ceinture de cuir à boucle de métal, et c'est tout. Ajoutez-y de grosses lunettes d'écaille sur des visages d'enfant, d'ailleurs soigneusement rasés, et vous aurez la silhouette des « gradués » de Stanford. En raison des distances, ils ne croient pas opportun d'aller à pied du bureau de poste au secrétariat de l'Université, à l'Institut d'histoire ou à la Faculté de médecine, et presque tous ont des autos. Ils ont bien soin d'ailleurs de les choisir aussi délabrées, aussi fripées que possible, ils ont une prédilection pour les capitonnages éventrés, les carrosseries couturées de balafres, et il n'est pas rare d'en voir qui se promènent juchés sur un simple châssis. On peut avoir à Stanford une petite voiture

(1) *Dormitories*, à la fois clubs et internats.

Ford d'occasion pour 40 ou 50 dollars. Une affiche pittoresque qu'agrémentait un dessin à la plume, en annonça même une « qui marchait » (*it runs*) au prix de 20 dollars (1) !

C'est un accessoire indispensable de l'existence estudiantine. Le soir, les grandes chaussées cimentées de la vallée de Santa Clara sont sillonnées par des centaines d'autos. Ce sont les étudiants qui partent à l'aventure ou qui, serrés au volant contre leur compagne de cours, la transportent avec eux.

Cette vie libre au grand air est toute naturelle sous un tel climat. J'ai passé près de trois mois en Californie sans voir un seul nuage au ciel. Tandis que les orages dévastaient l'est et le centre de l'Amérique, l'air restait à Stanford à la fois sec, frais et léger. C'était un spectacle étrange de voir, le soir, les nuages menaçants de l'Est arrêtés par la Sierra Nevada, les brouillards glacés du Pacifique retenus par les collines de Santa Cruz, et au-dessus du « campus », posé comme une coupole de lapis-lazuli, le firmament immense et pur. Cette vallée de Santa Clara est un paradis. Les chaleurs torrides abrutissent le reste de l'Amérique, la grisaille humide pénètre le rivage de l'océan, et ici chatoie le soleil et frissonne la bonne brise de mer. Tout autour de Stanford s'étendent à l'infini les alignements des vergers fabuleux croulants sous le poids des pêches et des abricots. Devant les villas des professeurs et les maisons des étudiants, les palmiers froissent leurs éventails derrière le voile aérien des poivriers, au-dessus des calices frisés des pétunias et des cannas aux corolles de feu. Partout l'odeur des essences exotiques se mêle au parfum de miel qui s'exhale des hauts genêts d'Espagne. Quoi d'étonnant si les visites se font souvent le soir, à l'heure où la nature est immobile sous le radieux manteau du couchant, où les arbres semblent enduits d'une couche d'or. On rentre chez soi sous le scintillement des étoiles, quand la lune énorme et glacée badigeonne d'argent furtif les troncs pâles des eucalyptus.

Pendant mon séjour à Stanford, l'Université reçut la visite du prince héritier et de la princesse héritière de Suède qui accomplissaient le tour du monde. Rien ne peut plus exciter la curiosité sympathique des Américains qu'un hôte royal. Ces démocrates sont avides de pompes militaires,

(1) Cent francs pour un Américain.

d'étiquette et de protocole, et la cité de San Francisco fit au jeune couple scandinave un accueil triomphal : réception à l'Hôtel de Ville, cortège de gala entre deux haies de troupes, vols d'avions, coups de canon, etc. A Stanford, ce fut plus simple. Les cours ont eu lieu comme d'habitude, et j'ai seulement accordé à mes étudiants un quart d'heure de liberté pour leur permettre d'assister à l'arrivée de l'arrière-petit-fils de Bernadotte. Le président Wilbur, en veston, l'a reçu tout tranquillement sur les marches de la façade principale. Les étudiants ont salué ce touriste en complet gris et feutre mou et sa compagne, une petite Anglaise assez chétive, vêtue d'un tailleur beige, et sont retournés ensuite à leur travail. Accueil vraiment démocratique. Stanford est une université *simple*.

La note est donnée par le président actuel. Homme de science, ancien professeur à la Faculté de médecine, il cherche à réagir contre l'automatisme et l'uniformité qui menacent la vie spirituelle de ces grandes institutions. Je l'ai entendu protester publiquement contre la « standardisation » de l'Université américaine, la timidité de son individualisme, ses engouements collectifs et sa politique du plus grand nombre.

Je n'ai pas voulu quitter Stanford sans voir l'homme de confiance des fondateurs, le premier président de l'Université, David Starr Jordan. Il vit retiré dans un joli cottage blotti sous les chênes verts du parc, et ouvre son salon, le jeudi, à tous ceux qui veulent encore l'entendre. C'est maintenant un grand vieillard de soixante-seize ans, affaissé par la mort récente et accidentelle d'un de ses fils, mais qui a encore une mémoire très lucide et s'astreint à parler, à bâtons rompus, chaque semaine, sur un sujet fixé d'avance. C'est à lui qu'on doit la réalisation des projets du sénateur Stanford, l'organisation même de l'Université, et il est, à ce titre, un grand Californien, mais il a aussi joué un rôle aux États-Unis et se complaît volontiers dans de nonchalantes réminiscences. Idéaliste radical, il appartient à la race des intellectuels pacifistes et ascètes. Ami personnel de d'Estournelles de Constant, hostile en principe à toute guerre, quelle qu'en soit la cause, il était opposé à l'intervention américaine en 1917. On dit qu'il fit, le matin même du jour où les États-Unis déclarèrent la guerre à l'Allemagne, une suprême démarche personnelle auprès de son ami, le président Wilson,

pour ébranler sa décision, mais qu'il ne fut pas reçu. Il a publié, il y a quelques années, deux gros volumes de mémoires et continue à écrire dans les journaux, à prêcher dans les églises protestantes, sur ou plutôt contre la guerre, l'impérialisme, l'alcool, le tabac, etc. Je l'ai vu, affalé dans un immense fauteuil au bout de son salon, haranguer la foule élégante qui se presse à ses jeudis, et avec son noble profil, son vaste front, sa crinière blanche rejetée en arrière, il fait songer à quelque vieux prophète annonçant intarissablement des temps nouveaux.

III

Stanford est à une heure de chemin de fer de San Francisco, et j'ai profité de mon séjour pour prendre contact avec la colonie française de la ville. Ce fut à l'occasion du 14 Juillet dernier : je fus prié de prononcer l'allocution officielle le jour de notre fête nationale. On provoque parfois des sourires quand on parle du 14 Juillet à l'étranger. Ces cérémonies sont souvent emphatiques et théâtrales, et certains d'entre nous ne distinguent pas, sous la boursouflure des discours, l'étalage des écussons, des étendards et des redingotes, leur caractère émouvant.

J'acceptai. Je savais qu'il y avait là, à 11 000 kilomètres du pays, dans cette Babel cosmopolite pleine de Chinois, de Japonais, d'Italiens et d'Allemands, plus de dix mille Français qu'il ne faut pas oublier. Descendants des chercheurs d'or et des pionniers de 1850, immigrés plus récents attirés par la réussite de leurs aînés, même anciens combattants de 1918 que l'armistice arrêta ici au moment où leur détachement allait s'embarquer, à destination de la Sibérie, pour rejoindre l'armée Wrangel, tous, qu'ils soient naturalisés ou non, se réunissent une fois par an pour entendre parler de la France. Ils appartiennent, en majorité, aux petits métiers de la ville, ce qui ne veut pas dire qu'ils végètent, car la plupart ont fait fortune : blanchisseurs, teinturiers, pâtissiers, cuisiniers, coiffeurs, restaurateurs. (A côté d'eux, quelques personnalités d'élite — les dirigeants de la colonie — se sont créé un nom au barreau, dans la banque ou dans la médecine.) Ils lisent deux journaux : *l'Echo de l'Ouest* et le *Franco-Californien*, et si leur français perd peu à peu

sa pureté et sa correction, leur cœur nous reste fidèle. C'est de San Francisco, en effet, qu'est parti, en Amérique, le mouvement spontané des contributions volontaires pour le sauvetage du franc.

Donc, à deux heures précises, la grande salle du *Scottish Rite Hall* était bondée jusqu'aux galeries. Plus de deux mille personnes étaient là. Auditoire frémissant, avide, cordial, conquis d'avance et ne demandant qu'à vibrer. Ici et là, quelques vieux, soigneusement rasés, en habits de fête, comme on en voit encore, le dimanche, après la messe, sur le mail de nos villes de province. Mais une grande quantité de moustaches et l'accent du Midi. (Beaucoup de ces immigrés viennent de l'Aveyron, de la Haute-Garonne et des départements du Sud-Ouest.)

On leur avait d'ailleurs promis une grande attraction : Georges Carpentier en personne, sur l'estrade. Il s'était arrêté, en effet, pendant une huitaine, à San Francisco, au cours d'une tournée aux États-Unis, et le comité de la fête nationale avait su habilement s'assurer son concours. Quand je dis : concours, je devrais dire : présence, naturellement. Il n'a pas boxé. Il a même parlé. Oh ! deux mots, mais bien sentis. Il a dit qu'il aimait la France.

Il était à gauche du consul général, et l'on m'avait placé à droite. Nous représentions ainsi deux aspects du pays, curieusement rapprochés par le hasard sur cette estrade. Derrière nous, les autorités de la ville et de l'État de Californie, les représentants du maire et du gouverneur, les notables de la colonie, directeurs de la Banque franco-américaine, des journaux français, de l'hôpital français, et, je ne dois pas l'oublier, un petit homme trapu et véhément, l'honorable juge Lazarus, candidat américain aux prochaines élections sénatoriales. Il parla, avant moi, en anglais, glorifiant la prise de la Bastille, la naissance des libertés modernes, tapant du poing sur le pupitre, prenant, les bras tendus, l'auditoire à témoin que l'Amérique était devenue le pays du despotisme et de l'esclavage. Alors, je vis le bout de l'oreille : candidat opposé à la prohibition, il venait quêter ici les voix de la colonie française.

Ma tâche était différente. Nous avions, à ce moment, les nouvelles les plus alarmantes de France. Notre devise nationale dégringolait à toute allure. Les jours du ministère Briand-Caillaux semblaient comptés. L'anarchie parle-

mentaire devenait tragique. J'avais à faire, publiquement, un acte de foi dans les destinées de mon pays. Je rappelai les jours les plus sombres de la guerre et la grande éclaircie finale, paraphrasant en même temps la merveilleuse page de Michelet. « J'ai acquis cette foi que ce pays est celui de l'invincible espérance. Avec la France, rien n'est fini. Toujours tout est à recommencer. »

Cette allocution m'a valu les confidences d'un certain nombre de mes auditeurs et m'a permis d'enregistrer l'opinion de ces Français de Californie. « Ah ! monsieur, me disait l'un d'eux, quand nous cesserons de nous entre-déchirer en France et de faire de la politique, nous pourrons faire les affaires du pays. Je suis un vieux radical-socialiste, mais je ne vois pas d'autre remède que l'union nationale. » D'autres me tiraient à part : « Vous avez essayé, murmuraient-ils, de nous rendre confiance, et nous vous en remercions. Mais c'est aux Français de France qu'il faut communiquer votre foi ! »

La confiance, c'est en effet sur elle que l'Amérique bâtit sa prospérité, et nos compatriotes de Californie ont une conception toute américaine des affaires. Ils vivent largement, empruntent, remboursent, achètent des immeubles, les hypothèquent, et toute leur vie est construite sur le travail et le crédit. Le bas de laine n'est plus tricoté ici, et ils l'ont laissé à leurs petits-cousins, dans quelque vieille maison des Cévennes ou du Roussillon. N'oublions pas qu'on dépense beaucoup aux États-Unis, parce qu'on peut obtenir tout à crédit : une salle à manger, une maison, une automobile, une machine à écrire, une robe, un manteau de fourrure. On s'acquitte par mensualités ou par annuités, selon les cas. Le commerce entier d'une ville comme San Francisco repose sur le crédit. Mais cela suppose un équilibre social et politique, une vie économique intense et réaliste, le règne de l'audace dans l'ordre et la sécurité

Parmi les Français que j'ai eu le privilège de connaître là-bas, l'un d'eux m'a surtout frappé par son bon sens, sa pensée personnelle, sa hardiesse empreinte de mesure (et je ne résiste pas au plaisir de lui dire le plaisir et le profit que j'eus à l'écouter) : M. Samuel-Jacques Brun, un robuste sexagénaire, né rue de la Boucherie dans la bonne ville de Nîmes, camarade de classe et ami personnel du président Doumergue, qui fit une carrière brillante au barreau

de San Francisco. Son histoire est suggestive. Arrivé jadis aux États-Unis avec un petit pécule de trois mille francs, il gagna d'abord sa vie comme professeur de français dans les collèges et universités de l'Est, puis vint s'établir avocat en Californie. Ruiné par le tremblement de terre de San Francisco qui culbuta sa maison et détruisit ses dossiers, il emprunta quelque argent, travailla et se remit en selle. Il a été l'intermédiaire entre le gouvernement français et le gouvernement américain lors des négociations qui aboutirent à la création d'un pavillon français à l'exposition de San Francisco en 1914, et c'est lui qui, pendant la guerre, remua le monde industriel aux États-Unis pour nous faire envoyer sur le front des tracteurs automobiles. Je ne puis mieux illustrer mes observations précédentes sur le crédit et l'emprunt qu'en rapportant la confidence qu'il me fit. « Après la catastrophe de 1906, je revenais, me dit-il, accablé, vers ma ferme, ayant vu ma maison de ville anéantie et mes ressources ensevelies dans ses ruines, lorsque je butai soudain contre une fourmilière. Agacé et nerveux, je la dévastai d'un coup de pied. Les fourmis, affolées, s'éparpillèrent, coururent dans toutes les directions. Puis je les vis, au bout de quelques minutes, se rechercher, se regrouper, s'entr'aider, reprendre leur marche méthodique et leur travail, et elles m'apprirent comment on se tirait d'un tremblement de terre. » Au lendemain du cataclysme, d'ailleurs, les banquiers de New-York accoururent à San Francisco, et l'on n'eut plus, pour emprunter, que l'embarras du choix.

Cela, c'est tout l'effort américain. Jamais d'économies inactives. Du crédit, des emprunts. Et cela nous aide à comprendre en partie l'attitude des États-Unis dans la question des dettes interalliées.

Si l'Amérique admet, publiquement et officiellement, qu'une créance peut rester impayée, que devient tout cet échafaudage d'emprunts et de crédits qui constitue l'armature même de sa vie économique? Tout s'écroule. Une exception subversive est introduite dans le système jusqu'ici inextricable de sa politique commerciale. On m'a raconté le fait suivant : un homme d'affaires américain fit saisir un de ses meilleurs amis, un pauvre universitaire qui n'arrivait pas à le payer, il vendit son mobilier... pour le principe, puis il lui fit cadeau de 20 000 dollars !

Ceux qui sont opposés chez nous à la ratification de

l'accord Bérenger-Mellon, avec les réserves légitimes apportées par M. Poincaré, ne se rendent pas compte de la mentalité américaine. Il faut prendre les gens comme ils sont. M. Homberg, qui connaît d'ailleurs bien les États-Unis, ne désespère pas de les convertir. Je suis moins optimiste. Comment agir sur ces milieux travaillés par tant d'influences défavorables à la France? Un gouvernement pusillanime, un Sénat infecté de démagogie, des journaux prodigieusement ignorants des affaires européennes?

La presse Hearst, toute-puissante, nous est hostile. Notre propagande, faute de crédits, est inexistante. Une manifestation comme celle des anciens combattants à Paris n'a eu aucune répercussion. Et que dire de la lettre de Clemenceau? Elle a été considérée ici comme un geste lyrique et batailleur, un magnifique coup d'épée dans l'eau. Elle a froissé inutilement l'orgueil américain, qui est sensitif et souvent puéril, par sa comparaison entre la trahison bolchevique et l'abstention américaine, elle n'a pas rallié un suffrage ou une adhésion.

On a d'ailleurs confiance dans le ministère Poincaré. Notre « Premier » est là-bas discuté, mais il existe. C'est le seul homme d'État connu dans les bourgades du Pacifique. Il est resté *The president of France*. Le jour de la formation du ministère Herriot-de Monzie, le franc n'était plus coté à la Bourse de San Francisco. Dès qu'on apprit la constitution d'un cabinet Poincaré, notre change s'améliora rapidement. Loin de moi de faire ici de la politique. Je me borne à constater. Le Cartel a perdu tout prestige aux États-Unis, et les journaux Hearst, les plus hostiles en principe à Poincaré et au « nationalisme » français, parlaient cet été « des élections déplorables du 11 mai ». D'un mot, la chute de Poincaré en 1924 nous a aliéné la confiance de nos amis, et la politique du Cartel, malgré son pacifisme volontiers capitulateur, ne nous a pas gagné de sympathies nouvelles. L'Américain, qui est avant tout un homme d'affaires, aime l'ordre et déteste l'anarchie. Pour lui, la France vaut ce que vaut son franc : non pas quatre sous, mais trois. Ce n'est pas en arborant orgueilleusement les principes de l'idéologie wilsonienne (le prophète est bien oublié dans son pays), mais en affirmant notre volonté d'ordre intérieur et d'économie domestique que nous lui imposerons le respect.

Si notre prestige économique et politique a fléchi, notre

réputation intellectuelle et artistique est intacte. Je pourrais en donner de multiples témoignages. A l'Université Stanford, où l'influence germanique était si puissante avant la guerre, le « département allemand » a vu considérablement diminuer sa clientèle, et les cours de français sont en pleine prospérité. C'est à l'initiative de l'organisateur des cours d'été, M. Sellards, ancien combattant et grand ami de la France, que je dois — le premier dans l'Université française — d'avoir été invité à y collaborer. Des hommes comme mes collègues Régis Michaud et Frank Schœll, professeurs à l'Université Berkeley, ou Paul Périgord, professeur à l'Université de Los Angeles, se multiplient pour faire comprendre et aimer notre civilisation. Et quelle noble satisfaction, pour le voyageur français, de visiter, sur la colline qui domine San Francisco, cet admirable Palais de la Légion d'honneur? Élevé à la mémoire des morts de la guerre par une riche Américaine, d'origine belge d'ailleurs, Mme Spreckels de Bretteville, ce monument — qui est la copie de notre hôtel de Salm — est un véritable temple de l'art français. Il renferme, en particulier, une magnifique collection de sculptures de Rodin. *L'Age d'airain*, le *Saint Jean-Baptiste*, *le Baiser*, *le Penseur*, *l'Enfant prodigue*, *l'Ange tombé* animent sa grande salle de leur pathétique mouvement. Deux bustes du sculpteur, dont celui que modela l'infortunée Camille Claudel, voisinent à côté de vases de Sèvres et de Gobelins. Une salle entière est consacrée à l'œuvre de Théodore Rivière qui se présente ici dans un ensemble rare. Et je ne parle pas des achats récents, dessins de Jouve, bustes de Quillivic, etc.

A côté des sociétés comme le « Cercle français », le « Salon français », « l'Alliance française », un des éléments les plus vivants de notre rayonnement est le théâtre français de San Francisco. C'est le seul qui ait pu subsister aux États-Unis. Les tentatives de ce genre à New-York ou à Chicago ont échoué. On me permettra de décrire, en terminant, cette pittoresque institution permanente.

Dans cette ville escarpée, toute en montagnes russes, une rue quelconque, Washington Street. Parmi les maisons de bois, aux découpures de chalets, toutes pareilles et badigeonnées d'un gris pâle uniforme, en voici une qui surprend et arrête le regard. Pignon aigu, mince, étroite et chevronnée à l'égal d'une vieille demeure normande, sa façade a été

repeinte en couleurs vives, et son bariolage éclate comme une figure savoureuse et enluminée dans une rangée de visages fades. En grandes majuscules, son nom s'aligne avec éclat et bonhomie : « Théâtre de la Gaieté française. »

C'est toute une histoire. Il y a nombre d'années, avant la guerre, une troupe de quatre-vingts comédiens français désemparés, est venue échouer dans l'Ouest à la suite d'une tournée désastreuse, et s'est dispersée un peu partout. Deux d'entre eux, Jeanne Gustin, de l'Opéra-Comique, et André Ferrier, de l'Odéon, sont restés ici. Ils se sont mariés, installés, ont gagné leur vie tant bien que mal, plutôt mal que bien, jusqu'au moment où l'idée leur vint de créer un petit théâtre français. Ils trouvèrent des concours financiers et, en 1920, aménagèrent eux-mêmes leur salle de spectacle dans les sous-sols de leur maison. Leur talent et leur ténacité furent récompensés ; l'affaire prospéra et la « Gaieté française » commence, cet automne, sa septième saison. Ils jouent du Molière et du Courteline, du Musset et du Labiche, du Racine et du Sacha Guitry, du Ghéon et du Jules Romains. Et comment André Ferrier ne réussirait-il pas? Il ne vit que pour son théâtre. Metteur en scène, ingénieur, décorateur, architecte, menuisier, mécanicien, il adore son métier, ou plutôt ses différents métiers. Avec un minimum de moyens, il obtient des effets surprenants, et il faut descendre avec lui dans ses coulisses souterraines, le voir tirer les ficelles, replier les décors, faire jouer les projecteurs, pour comprendre son succès. Rien ne le rebute ni l'étonne. Il donne à la fois la comédie et l'opérette. Sa troupe, c'est lui, c'est sa femme, avec quelques amateurs. Son meilleur comique est un cuisinier. Son soprano le plus fêté est une jeune modiste de la colonie.

Vaillants Français débrouillards, jamais vous ne nous paraissez plus ingénieux que dans cette Amérique à la fois puissante et empêtrée, où tout se fabrique en série, à coups de machines et de dollars, où l'ouvrier d'art et l'artiste sont écrasés par un automatisme encombrant ! Comme on apprécie les qualités de notre race quand on vous a vus à l'œuvre, professeurs, avocats, médecins, journalistes, acteurs, établis là-bas sur les côtes du Pacifique, comme des pionniers lointains et fidèles de notre civilisation !

JEAN-MARIE CARRÉ.

Gloire [1]

PROLOGUE

La bise de germinal soufflait dans la gorge étroite où passait, suspendu au-dessus d'un torrent grossi par la fonte des neiges, le chemin menant de Lavagnola à la Madone de Savone.

Un fracas lointain se mêlait au sifflement du vent. Cela venait de la direction du Nord, quelque part vers Cairo, Montenotte ou Santa-Giustina, et dans leurs cabanes accrochées au flanc de l'Apennin, bûcherons et pâtres ne s'y trompaient pas. Au cours de quatre années de guerre leur oreille s'était accoutumée à ce bruit, celui d'une fusillade nourrie, acharnée.

Henri Lestradère, aide de camp du général divisionnaire Laharpe, ralentit l'allure de son cheval pour franchir une passerelle de rondins mal équarris jetée sur le torrent. Deux dragons suivaient, la carabine haute, l'œil aux aguets. Le pays n'était pas sûr. Les Barbets, cachés dans la montagne, étaient de toute part à l'affût des Français isolés ; un coup d'espingole lâché entre deux blocs de granit, et c'était la chute dans le ravin au flanc duquel courait la sente. Les deux cavaliers, aux casques de cuivre bosselés, ternis, aux habits rapetassés, montaient des biques efflanquées, au poil laineux, vrais fantômes de chevaux pour danse macabre.

L'une d'elles, une jument grise à l'œil morne, glissa sur l'étroit ponceau veuf de son garde-fou, faillit choir, se redressa et souffla bruyamment.

(1) Copyright by Marcel Dupont 1927.

— Carogne ! fit l'homme.

Et, avec tendresse, il passa sa main dans la fourrure épaisse de l'encolure. C'était un vieux qui avait servi dans la ci-devant armée royale ; il connaissait le prix de l'affection des bêtes et traitait celle-ci avec égard, l'entourant de soins fraternels.

Comme ils atteignaient l'autre rive, un coup sourd ébranla l'atmosphère. Le shako du capitaine de houzards et les casques des dragons eurent un petit sursaut, comme pour saluer le retour d'une vieille connaissance. Les trois chevaux dressèrent la tête, naseaux ouverts, œil inquiet, oreilles pointées. Le second dragon, figure de fille et torse maigre, écarquilla les prunelles dans l'ombre de la visière. Le vieux sourit, cracha, et dit :

— Canon !...

Les détonations, dominant la fusillade, se précipitaient. Un pli se creusa entre les sourcils de Lestradère. Il rassembla ses rênes, fit claquer sa langue et partit au grand trot dans l'affreux chemin labouré d'ornières d'où les sabots des chevaux faisaient gicler de longues gerbes d'une eau jaunâtre. Et la course reprit vers la Madone.

Inquiétude fondée. L'Autrichien attaquait avec du canon, et il attaquait le corps de Masséna au centre de sa ligne. Celle-ci, telle un câble usé et tendu que le moindre choc peut rompre, s'étendait de façon démesurée de Voltri à Calice, disposition insensée, prise sur l'ordre du représentant Saliceti avant l'arrivée du nouveau commandant en chef, Bonaparte. Déjà la veille, 1er germinal an IV, le feld-maréchal Beaulieu, avec des forces quadruples, avait attaqué la brigade Cervoni placée en pointe à Voltri, et Cervoni avait dû, à la faveur de la nuit, faire retraite sur Varazze. Mais, ce repli effectué, le corps de Masséna s'étendait encore sur une longueur de dix lieues et ses deux divisions, Laharpe et Meynier, comptaient à peine 17 000 hommes affamés, en guenilles, presque sans artillerie.

Or, d'après le bruit du combat, l'attaque autrichienne se développait vers les hauteurs de Monte-Negino. Il y avait là, pour toute défense, un seul bataillon de la 32e demi-brigade et deux faibles bataillons de la 1re légère. Douze cents hommes, tout au plus, sans une seule bouche à feu Il est vrai qu'ils avaient pour chef Rampon, un héros.

C'est vers lui que courait Lestradère, porteur des ordres de Laharpe. Le chemin s'était mué en un sentier à peine large de trois pieds. Creusé dans le schiste, son sol était friable et les pluies de ventôse en avaient fait ébouler une large part. En approchant de la Madone, Lestradère, malgré sa hâte, dut à plusieurs reprises mettre sa monture au pas. Il en profitait pour prêter l'oreille aux échos plus dis-

tincts du combat. Or, soudain, il perçut une immense clameur qui s'élevait, mêlée au son des tambours battant la charge ; le bruit du canon redoubla, celui de la fusillade se précipita, se transforma en un roulement endiablé ; puis, balayant ce tumulte, un chant farouche domina tout : le *Ça ira*, vociféré par des centaines de voix et emporté par la bourrasque au-dessus des cimes comme un défi au reste du monde.

— Ils attaquent, murmura Lestradère très pâle.

Enivré, le jeune dragon aux joues roses hurla :

Contre nous de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé...

Le vieux ricana :

— Il y aura ce soir des plastrons rouges à beaucoup d'habits blancs.

Puis le chant s'éteignit d'un seul coup. Quelque temps, les fusils crépitèrent encore, comme en folie ; les détonations s'espacèrent ensuite, reprenant seulement de temps à autre, par rafales subites ; enfin ce fut le silence, avec, de-ci de-là, un coup isolé, timide, partant à regret. Les trois hommes se turent, l'inquiétude soudain glissée au fond de l'âme. Il existe, en effet, entre frères d'armes, une sorte de faculté secrète ; elle permet presque à coup sûr de suivre à distance les péripéties d'un combat. Le silence subit, là-bas, signifiait sans aucun doute qu'un résultat était acquis. Bon ou mauvais? Le capitaine Lestradère, sans souci du ravin ouvert sous ses pas, éperonna son cheval, prit le galop. Les autres suivirent clopin clopant, pressant leurs haridelles au poil fumant.

Au tournant du chemin, le village de la Madone s'offrit tout à coup, tapi dans un creux de montagne, avec ses humbles masures serrées autour du couvent de San-Bernardino, au long toit gris.

En quelques minutes, ils y furent, faisant sonner sous les fers de leurs chevaux les ruelles désertes. Pas un Français. Les habitants, craignant le pire, s'étaient barricadés dans leurs demeures. Derrière les vitres serties de plomb on devinait leurs regards aigus ; mais à la vue des dragons l'arme haute, scrutant avec défiance chaque fenêtre, nul n'osait s'approcher.

Un seul sentier grimpait à la vieille redoute couronnant le faîte de Monte-Negino. L'aide de camp le connaissait, par bonheur, pour l'avoir emprunté, deux jours plus tôt, à la suite de Masséna et de Laharpe. Les deux divisionnaires étaient venus voir, en effet, quel parti l'on pourrait tirer de cet ouvrage abandonné, aux remparts écroulés, aux fossés comblés, même pas bon, avait déclaré Masséna,

à préserver des courants d'air les culottes percées d'une compagnie de grenadiers.

Malgré la raideur de la pente, Lestradère y poussa son cheval, mais il ordonna aux dragons de mettre pied à terre afin de soulager leurs bêtes à demi fourbues. Il avait, quant à lui, une excellente jument, Gettina, enlevée de haute lutte en sabrant, au soir de Laono, un major de hussards Erdödy.

En quelques bonds, Gettina gagna le premier contrefort du pic.

Là, il entrait dans le cadre de la bataille. A droite du sentier, parmi les broussailles et les roches, était établie la réserve de Rampon, deux compagnies de la 1re légère. Autour des faisceaux, les hommes étaient assis, silencieux, immobiles. A la vue du brassard écarlate à franges tricolores, tous les visages s'étaient tournés vers lui. Oh ! ces regards !... Henri sentit des larmes sous ses paupières. Quel changement ! Dans l'ombre des chapeaux informes, amollis par les pluies, l'usure et la crasse, les yeux jetaient des flammes. Depuis le début de l'hiver, c'était la première fois qu'il le retrouvait, ce regard. Aucune pure lumière ne peut naître d'une âme ulcérée jusqu'à la révolte. L'âme de l'armée d'Italie, la veille encore, était l'âme d'un corps affamé et nu. Elle reflétait ses souffrances.

D'être sans souliers, sans chemise et sans solde, d'être vêtus de loques et à peine nourris, de coucher à même le sol ou sur du fumier dans des abris creusés comme des bauges au flanc des montagnes et sous la neige, de leur immensité de misère, ces hommes en voulaient à tout le reste du pays, à un gouvernement d'égoïstes et de corrompus, à des représentants ne se souciant que de querelles intestines, à tout un peuple de scélérats enrichis de leur misère, dansant, jouant, bâfrant sans se soucier des défenseurs de la patrie. Leur regard, à ces hommes, était jusque-là un regard où leurs chefs préféraient ne pas plonger pour n'y point lire d'injustes reproches, pour n'y point pressentir l'insubordination déguisée, parfois même avouée.

Mais ce jour-là, un coup de vent avait chassé tous les nuages. Les yeux disaient : « Nous sommes prêts. Menez-nous moissonner la gloire. Nous sommes prêts à mourir ou à nous enivrer de victoires. Prenez-nous. Menez-nous au combat ! »

Depuis huit jours ces hommes avaient un chef qu'ils devinaient : Bonaparte.

Henri poussa son cheval vers eux. Tous se dressèrent et il contempla un instant les visages qui se tendaient vers lui, amaigris, barbus, ravagés par les souffrances. Il cria :

— Soldats de la 1re légère !...

Une clameur jaillit de deux cents poitrines :

— Vive la République !

Penché sur la troupe en guenilles, Henri poursuivit :

— Soldats, je viens porteur des ordres de votre général... Soldats ! Le salut de l'armée dépend de vous. Si vous lâchez pied, elle est perdue. Si vous tenez bon, demain toute l'armée rassemblée attaquera. Il faut tenir ce soir et cette nuit.

Des voix hurlèrent :

— Nous tiendrons !... Dis au général que la 1re légère ne recule jamais !... Des hommes libres ne se laissent pas écraser par des hordes d'esclaves !... Qu'on nous mène au combat !

Le capitaine qui les commandait, un petit Provençal maigre et basané, pareil à une olive sèche, fit deux pas vers lui et dit :

— Pourquoi nous laisse-t-on ici l'arme au pied?... Citoyen, dis à Rampon que nous ne sommes pas des femmes, mais des guerriers. Nos baïonnettes ont soif de sang autrichien.

— Votre tour viendra. Obéissez avant tout, et Buonaparte vous mènera à la victoire

— Qu'il vienne ! On lui en donnera de la gloire !

— Il compte sur vous.

— Vive... vive la nation !

Il éperonna sa jument et bondit vers la dernière partie de la côte, poursuivi par les clameurs.

La pente était si abrupte que Gettina ralentit et ne se hissa que pas à pas vers la crête. Ses flancs haletaient moins vite que ne battait le cœur d'Henri saisi d'une exaltation soudaine. Il venait de sentir qu'un lien d'acier unissait indissolublement chaque parcelle de l'armée. Miracle inattendu : on eût dit, cette armée, une morte ressuscitée.

Pourtant, le faiseur de miracle avait débuté dans une atmosphère de défiance, presque d'hostilité. Pour la masse, qu'était ce Corse inconnu? Tout au plus le vainqueur de Vendémiaire, celui qu'on appelait « le général des rues ». Encore un de ces chefs parvenus à force d'intrigues et sous la poussée des factions. Pourquoi lui? alors que dans les rangs de l'armée il y avait un Masséna, au coup d'œil lumineux dans la bataille, un Augereau, colosse impétueux et patriote forcené, un Sérurier, vieux soldat dur à tous et surtout à lui-même, exemple de toutes les vertus guerrières. Non, ce Buonaparte n'était pas des leurs, on le lui ferait bien voir.

Cependant il arrive. Nul bruit, nul apparat. Sa voiture passe le Var à gué et entre dans Nice sans que la place soit prévenue et sans que les troupes prennent les armes. Il s'installe sans fracas dans la maison Savagnio. Mais, dès le lendemain, sa présence se manifeste

comme un coup de tonnerre dont les échos roulent des gorges de la Stura jusqu'au fond de la rivière du Ponent. Cette première journée de commandement balaye, comme un tas d'ordures, toutes les routines, toutes les faiblesses, toutes les abdications. Henri revivait ces minutes étonnantes.

Bonaparte ordonne une revue des troupes de réserve. Parmi elles un bataillon de la 209e demi-brigade est désigné pour rejoindre le jour même les divisions actives. Une délégation des grenadiers sort des rangs. « Citoyen général, les soldats de la République ne se battent que comme des citoyens libres. Pas de souliers, pas d'argent, pas de soldats. Nous ne partirons pas. » A peine si une étincelle a passé dans l'œil de Bonaparte. Il penche son visage pâle, réfléchit, puis dit : « Rentrez dans le rang. Ce soir vous recevrez mes ordres. » Le bataillon regagne le camp. Trois heures plus tard, il est appelé pour une nouvelle revue. Du chef de bataillon à la vivandière, les mutins éclatent d'un rire unanime. Le Corse a compris ; pour sûr, il va faire distribuer l'arriéré de la solde, — trois mois, — donner les souliers commandés à Gênes, et la ration complète, avec du vin. Il commence à connaître les soldats de l'armée d'Italie.

Le bataillon s'ébranle, tambours battant. Il débouche en bon ordre sur la place d'armes. Le général en chef est déjà là, à pied, immobile au milieu de la place, il l'attend. A deux pas derrière lui, le général divisionnaire Berthier, son chef d'état-major, à pied également, et, à cheval, son premier aide de camp, Junot. Derrière eux, le 7e de hussards en bataille, sabre au clair.

Devant cet appareil, une gêne s'empare des hommes de la 209e. Néanmoins le chef de bataillon fait bonne contenance et range sa troupe à l'emplacement prescrit. Nul sourire n'effleure plus les lèvres, quelque chose de lourd pèse sur l'assistance. Un signe du Corse, les pelotons de hussards pivotent, se rangent à droite et à gauche. Ils démasquent deux pièces de 4 en batterie, les canonniers à leur poste, le deuxième servant de droite attisant la mèche du boute-feu.

Un souffle de peur courbe les têtes. Qu'est ceci? Un chef qui répond à la révolte par autre chose que des discours, des exhortations, l'évocation des vertus antiques ! C'est fausser la règle du jeu. Quatre cents paires d'yeux fixent le maître.

Frêle et livide, les mains croisées derrière le dos, il les regarde. Chaque soldat a la sensation d'être pénétré jusqu'à l'âme ; il est prisonnier de cet homme. Sans hâte, celui-ci fait un autre signe. Alors Junot s'avance sur le front du bataillon, lève son sabre et, dressé sur ses étriers, clame : « A mon commandement !... Faites porter les

armes... La compagnie de grenadiers, dix pas en avant !... » Subjugués, officiers et soldats exécutent les ordres comme des automates. A peine les grenadiers marquent-ils une hésitation quand Junot leur ordonne de jeter leurs armes à terre, devant eux. Ce geste accompli, il les fait former en colonne par le flanc, encadrer par un escadron de hussards, et en route pour la citadelle ! Puis, Junot en tête, le reste du bataillon, l'arme au bras, les tambours battant la marche, défile devant Bonaparte et prend la route de Savone. Le lendemain, les grenadiers désarmés sont dirigés sur le conseil de guerre de Toulon, les officiers licenciés et les autres compagnies envoyées à la division Sérurier où elles seront disséminées par petits paquets dans les avant-postes des montagnes, de Garessio à Val d'Inferno.

L'armée, stupéfaite, acquiesce. Elle se fût soulevée sans doute si le chef s'était contenté de frapper, mais, en même temps et avec la même vigueur, son activité s'efforce de remédier à tous les maux. Le miracle se prolonge. Du néant, il parvient à faire sortir un semblant d'organisation. D'abord, il transporte son quartier général de Nice, la Capoue de l'armée d'Italie, à Albenga, en plein centre des opérations. Là, il jette un regard chargé de menaces du levant au couchant et chaque coupable le sent peser sur lui. Les commissaires-ordonnateurs, les concessionnaires des vivres, des fourrages, des transports, affolés devant les comptes à rendre, accomplissent des tours de force. Les hommes auront désormais de la viande fraîche un jour sur trois et la ration de pain complète. On trouvera assez de chevaux pour atteler trente pièces de canon. Même, on parvient à distribuer quelques centaines de paires de souliers et quelques centaines de chemises. Pour éviter les batailles, on tire au sort dans les bataillons, entre les hommes les plus nus, pour savoir qui touchera l'une ou l'autre.

Ce jeune général au visage blafard, au corps grêle, qu'on croirait trop faible pour commander une brigade en campagne, passe dix heures par jour à cheval et, la nuit, travaille jusqu'à l'aube. Il inspecte tous les avant-postes et parle aux hommes : « Inutile de construire des retranchements. Vous avez enduré assez de souffrances et je viens pour y mettre un terme. Plus d'obstacle désormais entre l'ennemi et vous. Ce n'est pas dans ces âpres montagnes que nous ferons la guerre. C'est là-bas, dans ces riches plaines de la Lombardie que vous entrevoyez aux jours clairs. Là, je vous ferai donner des habits, des souliers, des chemises ; là, vous mangerez à votre faim le pain de l'ennemi et boirez son vin. Préparez-vous à me suivre. »

Et l'armée d'Italie était prête.

Passant les avant-postes, l'annonce du miracle s'infiltrait dans

les troupes ennemies. Les espions témoignaient du changement survenu. La morgue des généraux piémontais et autrichiens n'en était pas amoindrie, mais leur belle assurance n'éclatait qu'à l'extérieur ; ils avaient l'intuition de la force surgie en face d'eux et de la nécessité de l'attaque. Vingt-quatre heures de répit, et les sans-culottes, en horde, se ruaient sur leurs bataillons paisiblement cantonnés dans les villages. L'occasion pouvait être encore saisie : Beaulieu ordonna l'offensive. Si elle réussissait, l'armée d'Italie, coupée en deux, était perdue. En ce jour de germinal, le sort de la campagne allait se décider sur la crête dénudée de Monte-Negino.

Le silence se prolongeait, à peine secoué de coups de fusil isolés. Lestradère, le sommet de la colline atteint, prit le galop dans le sentier suivant la ligne de faîte. Sans ralentir, il passa au milieu des soldats gardant la gorge de la redoute et pénétra à l'intérieur de celle-ci. Là, il s'arrêta et chercha des yeux celui qui la commandait.

Mettant à profit l'accalmie, une partie des compagnies avait quitté les parapets, et les hommes, accroupis au long des baraquements délabrés, mordaient goulûment dans la boule de pain noir tirée du sac. D'un groupe à l'autre, ils s'interpellaient avec véhémence, chacun, la bouche pleine, vantant ses propres exploits. L'entremêlement de leurs voix au timbre sonore semblait un prolongement de la fusillade, car la 32e, composée de détachements venus, avec Augereau, de l'armée des Pyrénées, était un amalgame de Roussillonnais, de Gascons, de Béarnais, et tous ces gueux, étrangement beaux dans leurs loques et sous leur crasse, braillaient le patois de leur pays avec force gestes et jurements.

Passant au milieu d'eux, les sergents, pour toute pitance, leur jetaient par poignées les cartouches puisées dans des caisses éventrées. Plus loin, deux chirurgiens, aidés par des hommes habit bas, soignaient les blessés allongés dans l'herbe courte. Contre la courtine sud-est, bien alignés comme pour une revue, des corps gisaient, dissimulés sous des lambeaux de couvertures d'où émergeaient leurs pieds nus.

Quelques officiers accoururent vers l'aide de camp tandis qu'il mettait pied à terre. Leurs voix inquiètes interrogèrent :

— Et les renforts, arrivent-ils?

— Il nous faudrait deux mille braves...

— Amène-t-on du canon?

— Laharpe nous abandonne. C'est une trahison ! Nos hommes se battent depuis trois heures du matin. Ils n'en peuvent plus.

— C'est toute la division d'Argenteau qui nous attaque, des Croates, des Allemands, vingt mille habits blancs au moins...

— Citoyen, que fait le général?

Henri les écarta.

— Qu'on me mène à Rampon.

Par une rampe à demi éboulée on le conduisit à une plate-forme garnie de fascines aménagée sur le front nord de la redoute. Quelques officiers s'y trouvaient, groupés autour de Rampon : Fornésy, commandant la 1re légère et ses deux chefs de bataillon, le commandant Dupuy, de la 32e, et l'adjudant-major Roguet, tous des braves connus de lui.

Rampon s'avança vivement au-devant de Lestradère.

— Eh bien ! citoyen, nous amènes-tu des renforts?

— Impossible avant la nuit !...

— Avant la nuit !...

L'inquiétude voila les yeux. L'aide de camp expliqua :

— Cervoni est accroché à Varazze par Beaulieu lui-même et vingt mille Autrichiens. Le reste de la division se concentre. Présentement les têtes de colonne de la brigade Pijon doivent à peine atteindre Marmorassi. Il est cinq heures. Par ces affreux chemins de montagne on ne peut compter sur elles avant huit heures. Mais toute la division sera rassemblée cette nuit à la Madone. Demain l'armée entière marche à l'attaque.

Sans répondre, Rampon prit le hussard par la main.

— Viens, dit-il.

Et il l'entraîna au bord du talus gazonné couronnant l'escarpe.

Entre la redoute et un autre petit ouvrage construit en flèche et situé à portée de canon s'étendait une sorte de lande étroite, couverte de pierraille et de maigres broussailles. Dans le soir livide, on eût dit un charnier. De tous côtés gisaient des cadavres dont les uniformes blancs mettaient des taches claires sur la grisaille du sol. Le spectacle était surtout affreux au bord du fossé où ils se trouvaient entassés les uns sur les autres. La plupart portaient le pantalon collant cramoisi des Croates Gyulai, colosses au poil roux. Poussés par les cannes des eldwebels, ils avaient pu avancer jusqu'à la pointe des baïonnettes républicaines.

— Nous avons repoussé deux assauts, dit Rampon. Mais ce n'étaient qu'attaques décousues, menées par des compagnies isolées.

Il étendit vers le nord son bras armé d'un mince badine.

— Ceux-là sont trop, fit-il. Ils vont nous passer sur le ventre.

Henri porta son regard plus loin. La crête se prolongeait au delà de Monte-Negino par une suite de hauteurs très rapprochées semblables à une procession de capucins ; le monte Prato, le pic del Pogetti, le San-Giorgio. Les pentes en étaient couvertes de troupes

en bataille, qui descendaient en vagues lentes à travers rochers et buissons. Toutes se dirigeaient vers le Monte Prato séparé du Monte Negino par un étroit ravin où elles disparaissaient, se massant pour l'attaque. Sur la croupe dominant le versant nord du ravin, on distinguait nettement des pièces en batterie autour desquelles s'agitaient des canonn ers en habit marron et culotte jaune.

— Il y a là une vingtaine de bataillons, continua Rampon. Ils ont attaqué mes avant-postes ce matin à trois heures, au Bric Castlas, à Cascinissa et Crocetta. Nous avons disputé le terrain pied à pied, mais, entourés de tous côtés, nous avons dû céder partout après quelques heures de défense. Nous n'avons même pas pu conserver l'ouvrage avancé placé au bord de la pente. C'est de là qu'ils ont lancé leurs as auts.

Il força Lestradère à se pencher et lui montra les retranchements éboulés, le fossé presque partout comblé.

— Et voilà nos défenses, continua-t-il. Autant dire rien. J'ai six cents hommes ici, deux cents en réserve ; le reste, quatre compagnies, disséminé dans les bas-fonds pour garder les rares passages. Si les kaiserlicks sont décidés à passer, nous pourrons nous faire tuer sur place, c'est tout.

— C'est l'ordre que je vous apporte, dit Henri.

Tous se regardèrent. Pas un visage ne tressaillit, pas une bouche ne s'ouvrit.

— Citoyens, reprit Lestradère — et il s'efforçait de dissimuler le tremblement de ses mains — citoyens, je vous apporte exactement les paroles de Masséna : « L'ennemi ne doit pas percer notre ligne aujourd'hui, ou la campagne est perdue. Si nous tenons jusqu'à demain, Buonaparte attaquera à son tour. Il nous a promis la victoire et j'ai foi en sa parole. Faites dire à Rampon qu'il se fasse tuer sur place plutôt que de céder Monte-Negino... » Voilà pourquoi je suis ici.

Ayant parlé, il se raidit, les talons joints, et, la main au shako, salua. Ses yeux dans les yeux de Rampon, il s'enivrait d'y lire l'acceptation du sacrifice. Non pas qu'il eût douté de cet homme, pur amant de la gloire, son frère en idéal. Mais de plonger dans une vertu si haute, il ressentait un vertige. Et ils étaient des centaines ainsi, insensibles aux appétits vulgaires comme à l'infini de souffrances, car ils avaient voué toutes les forces de leur esprit et de leur corps au culte de cette grande chose nouvellement révélée, la Patrie. Les âmes des six officiers placés devant lui étaient d'essence identique. La signification du geste de Lestradère — hommage à ceux qui devaient mourir — ne leur échappa point. Ils y répondirent par un salut semblable, en signe d'acquiescement, et le chef de la 32e, allant vers Henri,

l'embrassa. Ainsi le pacte était signé. Rampon dit avec calme :

— Compris. Le nécessaire sera fait. Camarades, à vos postes.

Ils s'éloignèrent en silence. Seul, Roguet demeura auprès de Rampon. Alors celui-ci s'avança au sommet de la rampe d'où il dominait l'intérieur de la redoute. Sa haute taille se découpait sur le gris argenté du ciel. Son sabre courbe, comme un éclair, jaillit du fourreau au bout de son bras tendu. On eût dit un signal que la troupe entière comprit : l'heure décisive sonnait. Ils sautèrent sur leurs armes et coururent, s'entassèrent au pied du remblai, tendant vers le chef leurs faces de misère. La voix de Rampon s'éleva ; elle avait le son métallique du marteau chantant sur l'enclume :

— Soldats de la 32e et de la 1re légère...

Des vivats l'interrompirent. Rien qu'à l'entendre, ils s'offraient à lui. Tous l'adoraient pour sa bravoure, sa justice, et même pour sa dureté envers les mauvaises têtes et les pillards. Il avait posé sa main libre sur l'épaule de Lestradère et, penché sur ses hommes, il continua :

— Citoyens, voici l'aide de camp de votre général. Il m'apporte l'ordre de mourir ici plutôt que de livrer Monte-Negino aux kaiserlicks. Citoyens, êtes-vous prêts à obéir aux ordres de Laharpe?

Une acclamation formidable s'éleva de la foule en guenilles.

— Qu'on apporte le drapeau, dit Rampon.

Roguet descendit la rampe et courut derrière les baraquements où le drapeau de la 32e reposait sur les faisceaux de six grenadiers. Il le prit, traversa les rangs des soldats et, remontant aux côtés de son chef et de Lestradère, il dressa les trois couleurs dans le ciel. Les hommes, saisis par l'inconnu où ils entraient, étaient redevenus silencieux. Rampon, de la main gauche, saisit la soie déchiquetée.

— Soldats !... Sur ce drapeau, jurons tous de mourir plutôt que de reculer.

Et les voix, par centaines, clamèrent :

— Nous le jurons !... Nous le jurons !...

On eût dit que les canonniers du Prato avaient entendu leur serment. Une détonation retentit, suivie presque aussitôt de l'éclatement d'une boîte à mitraille au pied de la redoute. Rampon leva son chapeau :

— Vive la Nation ! cria-t-il.

Les hommes répondirent par le même cri, répété à pleines voix. Puis, sur un signe de Rampon et guidés par les officiers, ils gagnèrent leurs postes de combat.

— Je reste avec vous jusqu'à l'arrivée de Laharpe, dit Lestradère. Usez de moi à votre volonté.

Ils regagnèrent l'observatoire. Sur les pentes des monts on ne voyait plus que les artilleurs ennemis et quelques piquets de soldats en vedette. La masse autrichienne tout entière s'était engouffrée dans le ravin. Les pièces du Monte Prato continuaient leur tir à mitraille, mais elles étaient trop éloignées pour atteindre la redoute et leurs projectiles tombaient à cinquante pas du fossé. Du fracas, de la fumée, sans risque pour personne.

A l'intérieur de la redoute, redans et courtines étaient garnis par une ligne de tireurs. Aux nombreuses brèches de l'enceinte, des barricades faites de mauvaises planches arrachées aux baraques et étayées de terre opposaient à l'assaut une précaire défense. Le point dangereux était la courtine nord-ouest dont l'escarpe, complètement effondrée, avait comblé le fossé et n'offrait plus aucun abri. On en avait confié la garde à la compagnie de grenadiers de la 32e. Disposés sur trois rangs en bataille, les hommes, coude à coude, formaient muraille. Grâce à la pente déclive de l'éboulement, les deuxième et troisième rangs pouvaient aisément faire feu par-dessus le rang précédent. Le vieux capitaine Peugnot, commandant les grenadiers, avait dit en crachant sa chique :

— Avec mes ours, je formerai remblai. Aie pas peur, citoyen, les satellites des tyrans ne passeront pas.

Et maintenant tous attendaient. Étrange silence, à peine troublé par l'éclatement des boîtes à mitraille. Il écrasait ce coin de rochers où quelques centaines d'hommes, vêtus de trous et pieds nus, forts d'un idéal qu'ils s'expliquaient à peine mais qui les tenait aux entrailles, attendaient le choc de plusieurs milliers de soldats bien vêtus, bien chaussés, bien nourris, menés à la prussienne par un état-major de nobles autrichiens et de magyars.

Soudain, les gueules des canons elles-mêmes cessèrent de hurler. Les cœurs battirent plus fort ; chacun y percevait l'angoisse de son serment ; chacun s'apprêtait à tenir. Certes, sous bien des habits bleus la carcasse frémissait de peur ; des souvenirs, des regrets passaient dans les cervelles. Depuis quatre ans la souffrance avait pétri ces hommes, avait arraché d'eux tout ce qui subsistait de leur vie antérieure. Accoutumés à tout donner sans jamais recevoir, abandonnés des rhéteurs au pouvoir, retranchés, pour ainsi dire, du commun des Français, ils ne se battaient plus que pour la Gloire. Une fois de plus, elle s'offrait à eux. Rampon, debout, les dominait comme un exemple.

Tout à coup, accompagnée du roulement aigre des tambours, une musique s'éleva du fond du ravin. Elle jouait une marche lente et molle comme une valse viennoise. La ligne des chapeaux à cocarde

tricolore eut un frémissement. C'était l'attaque, l'attaque à l'allemande, en rangs serrés, alignés, pressés, par masse compacte. Tous les anciens connaissent ça. Rampon cria :

— On ne tirera que quand le premier rang sera à cent pas !

La phrase fila de bouche en bouche, à gauche et à droite. Comme elle s'éteignait, le bord de la crête en face d'eux s'anima. On vit d'abord un hérissement épais de baïonnettes ; puis, comme une immense chenille noire aux anneaux dorés, parut une ligne de bonnets d'ourson à plaques de cuivre, enfin les habits blancs à collets jaunes des grenadiers Pellegrini. Ils marchaient par bataillon, déployés sur trois rangs de profondeur. Leurs jambes guêtrées de noir s'ouvraient en cadence au rythme lent marqué par la musique, comme les pièces du mécanisme d'une machine. Derrière les compagnies, marchaient les sous-officiers la canne haute, les deux cadets porte-drapeaux et les officiers l'épée nue. On eût dit que ceux-ci poussaient devant eux une forteresse couronnée d'acier. Un deuxième bataillon se dessinait déjà derrière le premier, puis un troisième. Des voix rauques s'élevaient, rectifiant l'alignement, ordonnant de serrer les rangs, comme à la parade. Une telle masse devait tout écraser sous son poids. Elle n'était plus qu'à trois cents mètres de la redoute.

Chaque soldat l'attendait. Aux yeux de tous, le reste du paysage s'évanouissait ; seule existait cette lourde chose en marche, dévorant le terrain à la façon d'une coulée de lave. Grenadiers et volontaires, l'arme haute, enfonçaient dans le sol leurs souliers sans semelles ou leurs sabots comme l'on plante les pieux d'une palissade à la limite de son bien.

Et soudain, la ligne des habits blancs n'étant plus qu'à deux cents toises du fossé, de nouveaux commandements retentirent et elle s'arrêta net. Les fusils s'abattirent, cent flammes fulgurèrent et ce fut comme si la foudre eût éclaté sur la montagne. Des balles sifflaient, d'autres se fichaient en terre avec un claquement mou. Quand la fumée se dissipa, Lestradère s'aperçut que le centre autrichien s'était entr'ouvert et démasquait deux pièces de canon. Il eut à peine le temps de distinguer le geste des servants, les gueules de bronze, à leur tour, tonnèrent.

Des têtes se baissèrent ; toutes les mains se crispèrent sur le bois des fusils. Du côté des grenadiers, des cris, des plaintes, des jurons s'élevaient ; mais la voix stridente du capitaine Peugnot domina le tout :

— Serrez vos rangs !... grenadiers, serrez vos rangs !... Pitchoun, qu'est cela? Espère un peu, tu vas leur rendre la monnaie.

Une deuxième fois, le bataillon autrichien déchargea ses armes.

Rampon, Roguet et Lestradère se tournèrent vers la gauche. Des grenadiers descendaient la pente, emportant vers les baraques un corps qui se balançait, cassé en deux ; d'autres s'éloignaient, s'appuyant sur leur fusil, boitant bas ; un homme, isolé, s'était assis à terre et déchirait la manche de son habit. Toute la décharge avait porté sur les défenseurs de la courtine écroulée.

— Lestradère, dit Rampon, va, ordonne à Peugnot de ne se laisser aborder à aucun prix. S'ils approchent de lui, qu'il contre-attaque à la baïonnette. Roguet bouchera le trou avec la réserve.

Henri partit en courant. Sous une nouvelle décharge d'artillerie, il vit la ligne des chapeaux crasseux osciller au milieu de la fumée, quelques-uns s'écrouler. La musique s'était tue. Il entendit un formidable hourrah, mêlé aux roulements brefs des tambours autrichiens battant la charge. Si l'ennemi atteignait la brèche, c'en était fait. Que peut le courage des hommes contre la furie d'un torrent débordé? Une fois dans la redoute, la partie était à eux.

Lestradère aborda Peugnot au moment où celui-ci allait commander le feu. Le bonhomme allait à petits pas le long de sa ligne comme il se fût promené sous les quinconces de sa ville natale. Son habit aux basques trop longues battait ses bottes éculées ; sous la corne d'un chapeau trop vaste, ses cheveux gris, étroitement liés dans leur ganse noire, ressemblaient à la queue d'un rat pris au piège et il portait son sabre nu sous le bras comme il eût fait d'une canne.

A ce moment, sur l'ordre de Rampon, le feu éclatait au centre de la redoute.

— Camarade..., dit Henri.

— Minute, fit Peugnot.

Et s'étant arrêté, face à l'ennemi, dressé sur la pointe des pieds, il commanda d'une voix qui semblait faire taire la fusillade :

— Apprêtez vos armes !

Les cent fusils se dressèrent comme soulevés par une seule main, Sans quitter des yeux l'ennemi :

— Je t'écoute, mon *fi*, dit Peugnot à Lestradère.

Et tout en tendant l'oreille aux ordres de Rampon, il continuait, aussi calme que sur la place d'armes :

— Feu de trois rangs !... Visez à hauteur des culottes, mes petits... Demi-compagnie de gauche... Joue !...

Les armes du peloton de gauche s'étaient abattues toutes ensemble. Le chapelet des bicornes se pencha, comme il sied, sur les épaules droites.

— Feu !

Rrrran ! Parmi la fumée, l'odeur de la poudre, Lestradère expliquait :

— ... ne pas se laisser aborder, à tout prix... la baïonnette...

Le capitaine Peugnot opinait de sa tête grise, tout en commandant :

— Demi-compagnie de droite... Joue... feu !... Feu à volonté !... Compris, mon *fi*... Mais regarde un peu... Penses-tu qu'ils oseront venir jusqu'ici? Coquin de Diou !... Regarde donc mes petits.

Il désignait ses grenadiers dont le moins grand le dépassait de la tête. Ceux-ci, dressés par lui, tiraient posément, comme à la cible. Les hommes du troisième rang rechargeaient les fusils et les passaient aussitôt à ceux du deuxième rang. En face d'eux, à cent pas, la ligne autrichienne tiraillait, tournoyait sur elle-même sans avancer ; des hommes tombaient. Les tambours battaient toujours mais la terreur avait comme élevé une barrière que les hommes n'osaient franchir.

Tout à coup un officier d'une taille gigantesque surgit de leurs rangs et se plaça devant le centre. Il portait le tricorne brodé d'or, l'habit bleu et la culotte écarlate des généraux de Sa Majesté Catholique. Peugnot reconnut cette silhouette déjà rencontrée dans plus d'une bataille. Il grogna :

— Rukawina !...

Et dans les rangs des grenadiers on entendit répéter : Rukawina... Rukawina... Nom redouté comme celui d'un chef brave au feu, fort comme un taureau, et, qui plus est, habile homme de guerre.

Face à la troupe titubante, le colosse vociféra quelques mots en agitant son épée dans la direction des patriotes, puis il s'élança en criant :

— *Vorwaerts!*

Mille poitrines répétèrent ce cri, et, à la suite de Rukawina, la masse s'ébranla. Minute pathétique : on eût dit un cataclysme soulevant le sol. La redoute devint un monstre crachant le feu par cent bouches. Par dizaines, les habits blancs s'écroulaient, mais le flot montant du ravin s'engouffrait dans les trous laissés béants par les morts. Quel obstacle eût pu le briser? Devant lui les retranchements de Monte-Negino n'étaient qu'un château de sable en face de la marée qui monte.

Lestradère sentit peser sur son cœur le poids du désastre inévitable. Son corps se glaça. Il eut dans un éclair la vision de l'armée blessée à mort, de ce même flot submergeant la frontière, envahissant le sol sacré. Non, il ne verrait pas cela. Le moment était venu de tenir son serment. Il mit le sabre à la main, déboucla son ceinturon et jeta loin de lui le fourreau et la sabretache qui gênaient ses mouvements. Mourir, oui ; mais sans reculer d'un pas, en se battant pour

cette cause qui, depuis sept ans, guidait ses pas et illuminait sa vie.

Dans le même instant, le feu des défenseurs s'était arrêté. Un drame se jouait au fond de chacune de ces âmes. Quel dilemme ! Mourir? Fuir? Lever la crosse? Choix à faire en une seconde !

D'instinct, tous les regards se tournèrent vers Rampon, grande silhouette dressée au plus haut de la redoute, pareille à celle d'une bête aculée qui fait tête. Il comprit leur appel. A bout de bras il leva son chapeau et hurla :

— Vive la Nation !

Et il sauta dans le fossé.

Sur toute la ligne le même cri éclata et la vague des habits bleus recouvrit le remblai, déferla sur la lande. Dix tapins morveux, derrière le gigantesque tambour-maître de la 32e, avaient sauté sur le talus et battaient la charge à en crever la peau de leurs caisses. Lestradère se retrouvait devant les grenadiers, coude à coude avec Peugnot.

— Vive la Nation !... Vive la Nation !

En quelques secondes de course, il eut une suite de visions, brèves comme des coups de feu : Rukawina chancelant, l'épaule fracassée d'une balle ; des hommes le saisissant, l'entraînant à l'arrière ; les premiers rangs autrichiens frappés d'effroi devant la ruée de ces gueux à figures de brigands ; un arrêt, un remous, une volte-face, une lutte sauvage contre le flux des bataillons montants ; puis la terreur se propageant, la débandade irrésistible, le reflux.

— Vive la Nation !

Grenadiers, fantassins, voltigeurs s'élancèrent, la baïonnette basse. Fatigues et misères, terreur du mauvais coup qui fouille la chair ou qui tue, tout cela s'était évanoui. Pendant ces quatre années de lutte au seuil d'une France en ruines et livrée aux massacreurs, dans cette garde montée pour le salut d'un peuple à peine sorti du cauchemar et s'abîmant, les nerfs rompus, dans les plaisirs, dans le renoncement à toute morale, à tout devoir, ils s'étaient forgé des âmes de héros. Ils avaient conscience d'être à eux seuls toute la France. Sa grandeur était leur grandeur, à eux ; ses antiques vertus, ils en étaient les seuls dépositaires, avec, en plus, la gloire d'avoir conquis le titre d'hommes libres et de le jeter aux peuples esclaves, comme une aumône. Toutes les phrases sonores répétées aux tribunes des clubs et des assemblées, toutes les proclamations aux armées avaient amalgamé dans leur esprit mille sentiments confus pour aboutir à cette fin : un orgueil démesuré. Pour eux, seuls les soldats de la République une et indivisible étaient dignes du nom de citoyen. Cet orgueil, à cette minute, se déchaînait :

— Vive la Nation !

C'était pour elle que chacun courait, hors d'haleine, pointant la baïonnette vers les chausses des fuyards. Ils se saoulaient de gloire. Pas un qui ne fût poussé par l'espoir d'accomplir un exploit : arracher aux mains d'un porte-enseigne un de ces drapeaux aux aigles noires ; obtenir d'un Argenteau, d'un Rukawina, d'un Pellegrini la remise de son épée ; ramener à la redoute un de ces canons de bronze où les armoiries finement ciselées faisaient penser aux belles pièces de monnaie trouvées sur les prisonniers, au fond des poches. Chacun rêvait d'effacer les hauts faits de l'histoire.

— Vive la Nation !

Une effroyable décharge arrêta net leur élan Des hommes s'écroulèrent en hurlant. En se retirant, le flot autrichien venait de découvrir l'ouvrage accroché au sommet de la pente et d'où les canons, hissés à force de bras, tiraient à mitraille... En même temps, un bataillon du régiment Stein, qu'Argenteau y avait installé, fusillait à coup sûr les républicains surpris. La ligne, clouée sur place, oscilla.

Rampon, clairvoyant, ordonna la retraite. Qu'importait un trophée de plus. La nuit venait. Avant tout, il fallait tenir Monte-Negino jusqu'à l'arrivée de Laharpe. Dans les ténèbres, les retranchements incomplets en imposeraient quand même à l'ennemi. On recula en tiraillant, en emportant les blessés et les morts, et chaque compagnie, bien en ordre, regagna l'emplacement dont elle avait la garde.

Jusqu'à la nuit close on veilla, chaque homme à son poste de tir, les grenadiers en bataille au travers de la brèche. Mais, hors l'ouvrage avancé, nul Autrichien ne se montrait. Pourtant l'ennemi, sans aucun doute, était encore là. Pour regagner ses lignes, vers Dego, Montenotte ou Sassello, d'où il avait surgi au petit jour, il ne pouvait emprunter que les croupes du Prato ou du San-Giorgio, et ce, à la vue de la redoute. Mais quand les ténèbres furent complètes, Rampon, soucieux de donner quelque repos à ses hommes, ordonna à chaque compagnie de laisser un tiers de son effectif à la garde des retranchements pendant que le reste, à tour de rôle, viendrait dormir à l'intérieur de la redoute. Bien que le vent fût tombé avec la nuit, il faisait froid sur la crête. On alluma de grands feux autour desquels officiers et soldats se couchèrent, serrés les uns contre les autres.

Parfois, un homme transi se redressait pour attiser le foyer et les flammes, les gerbes d'étincelles, s'élançant en fusées dans le ciel noir, découpaient en ombres rudes les corps étendus. Accotées aux remblais, les armes des guetteurs luisaient dans l'ombre. A la clarté d'un des brasiers, Rampon et Fornésy, courbés, griffonnaient un rapport tandis que derrière la redoute, où les hommes de la réserve

creusaient des tombes, on entendait le choc sourd des outils remuant la terre. Dans une des baraques, éclairés par des torches de bois gras, les chirurgiens pansaient les derniers blessés ; une voix gémissait doucement.

Henri circulait avec précaution entre les groupes de dormeurs. Comment songer au sommeil quand l'agitation de mille pensées fait battre les tempes et entretient la fièvre? Les espoirs, en foule, naissaient, se bousculaient, se chassaient les uns les autres en une sarabande trop vivace pour les étroites murailles d'un pauvre cerveau humain. Il souffrait de ne pouvoir, sur-le-champ, réaliser aucun de ses espoirs. Oh ! devoir attendre l'aube, immobile, devant l'immensité d'avenir ouvert devant soi ! Il eût voulu, à la minute même, s'élancer vers le but entrevu.

Son désir le poussa vers la courtine septentrionale et lui fit gravir la rampe menant à l'observatoire. Il s'avança au bord de la plate-forme. La nuit était tellement opaque qu'on eût cru surplomber un gouffre se perdant au centre de la terre. Il étendit les bras. Il eût voulu embrasser tout le pays imaginé devant lui, le saisir, le serrer entre ses doigts, le jeter à ses pieds comme un trophée. Piémont, Lombardie, Toscane, Parme, Modène, noms mystérieux qui chantaient en lui comme ceux d'un monde féerique, tout cela maintenant était à eux, patriotes. La 32e de bataille et la 1re légère avaient, ce jour-là, remporté la grande victoire de la campagne et demain l'armée d'Italie, glaive invincible dans la main du jeune Corse au pâle visage, briserait la digue ennemie. Elle descendrait comme un torrent dans les plaines aux terres grasses et aux villes merveilleuses ; elle en chasserait les monarques aux couronnes trop lourdes ; ses soldats, vainqueurs aux pieds nus, aux corps squelettiques drapés de haillons, briseraient les fers des peuples, tendraient la main aux opprimés.

Tout cela pour rien. *Pour la Gloire!*

Un brouillard s'élevant des bas-fonds s'étendait comme un rideau de velours gris. Les plaintes des blessés autrichiens montaient de la lande en un *lamento* continu. Au flanc des collines, des lueurs faisaient rougeoyer le brouillard dans le lointain, marquant les positions de l'ennemi. Là aussi on attendait l'aube pour reprendre la lutte. Henri haussa les épaules. Il ne craignait plus rien.

Il s'assit au bord de la plate-forme, les jambes dans le vide, chercha sa pipe dans sa pelisse et l'alluma. Il ne sentait pas le froid. Sûr de l'avenir, il éprouva une volupté mêlée d'amertume à laisser sa pensée remonter le passé.

Il le contemplait sans regret ni remords ; même, par goût du contraste, il souriait de sa position présente en songeant à ce qu'elle eût

pu être sans le grand orage passé sur la France. Aucun de ses compagnons d'armes ne se doutait qu'Henri Lestradère, capitaine à la suite au 7e houzards, aide de camp du général divisionnaire Laharpe et gueux de l'armée d'Italie au même titre que les trente mille gueux qui la composaient, était, au dire des registres de la paroisse de Mauburguet en Berry, Henri-François-Louis, comte de Lestradère et Mauburguet, seigneur de Vambles, Previns, Jussieulx, Latramble et autres lieux, né de Jean-François-Louis-Marie, ex-maistre de camp des armées de Sa Majesté et bailli de La Châtre, et de demoiselle Henriette-Adélaïde Merles de la Merlinière, son épouse.

Henri Lestradère, par ironie, répéta à mi-voix son nom et ses titres. Voilà qui cadrait fâcheusement avec un uniforme usé de houzard patriote, avec des bottes bâillant de misère, une bourse vide et un cœur chaud de tant d'espoir. Assis sur un sommet de l'Apennin, par cette froide nuit de printemps, le comte Henri de Lestradère songeait.

22 germinal an IV, autrement dit 11 avril 1796... Vingt-neuf ans plus tôt, le 11 avril 1767, il venait au monde dans le manoir de Mauburguet dont les murailles mi-partie pierre et brique baignaient dans les eaux calmes de l'Indre. Contraste plaisant, en effet, avec son état actuel, état où il se trouvait non point seulement par la force des événements, mais par sa volonté formelle, par une longue suite de gestes voulus, de résolutions mûrement délibérées. Du moins, il le croyait, oubliant que des causes invisibles et profondes orientent toujours notre destin.

Eût-il été là, s'il avait connu sa mère? D'autres devoirs, un autre amour, une autre éducation eussent sans doute influencé son choix. Mais la comtesse Henriette était morte peu après sa naissance. Il la chérissait tendrement, cette mère ignorée, pour avoir, chaque jour de sa jeunesse, admiré la douceur et la mélancolie de son visage sur le portrait placé dans la chambre d'étude où M. l'abbé Patin, curé doyen de Mauburguet, lui avait, pendant des années, enseigné la langue d'Homère et celle de Virgile. Aucune tendresse de femme n'avait entouré son enfance de ces sentiments délicats qu'elles seules savent montrer et faire naître.

Il voyait peu son père. Celui-ci vivait à l'écart, enfermé dans son cabinet, en perpétuelle fureur contre la méchanceté des hommes et contre celle de son foie. Il avait tôt quitté le service et haïssait la cour où il n'avait pas su plaire et où son franc parler lui avait suscité maint ennemi. Retiré dans ses terres, il y vivait dans une quasi solitude et avait confié l'éducation de sa fille Valérie, de six ans plus âgée qu'Henri, à sa belle-sœur, Marie-Christine de la Merlinière, supérieure des Ursulines d'Issoudun.

Le digne abbé Patin mourut comme Henri atteignait sa quinzième année. Le jeune homme se trouva tout à coup dans un complet isolement moral. Sa sœur Valérie avait épousé, dès sa sortie du couvent, M. de Gritton, major au régiment de Champagne. Quant à son père, sa haine du genre humain s'était exaspérée avec les exigences de son foie. Barricadé dans son appartement, il refusait de voir âme qui vive. Il ne sortit de son réduit que pour être porté, avec toute la pompe voulue, dans le caveau de ses ancêtres. Le nouveau comte de Lestradère, passionné pour l'étude, se consola en compulsant avec frénésie les innombrables bouquins qu'il trouva entassés dans le cabinet paternel. On eût dit, cet amas de livres, une poudrière destinée à faire sauter le régime. Tous les philosophes et tous les économistes qui, au cours du siècle, avaient attaqué le principe du droit divin s'y trouvaient représentés par la totalité de leurs œuvres, depuis Locke jusqu'à Adam Smith en passant par les Encyclopédistes. Ces livres étaient disposés en forme de bastion autour du fauteuil où le vieux comte avait trépassé. Henri les ouvrit, les lut, et chercha à se pénétrer de leurs préceptes. Il y fut aidé par le remplaçant de M. Patin, un certain abbé Lamarche, fervent adepte des idées nouvelles, et par M. de Touvet, un voisin, retour de la guerre des *insurgents* d'Amérique. Tous trois se réunissaient chaque soir dans le cabinet du défunt et y discutaient, fort avant dans la nuit, de l'arbitraire, de l'intolérance et des droits primordiaux de l'homme. Le jeune seigneur de Mauburguet fut pris de la folie de l'époque ; il devint grave, songeur, et perdait la tête à imaginer des systèmes pour soulager la misère du peuple.

Aussi ne fut-il ni surpris, ni indigné des événements qui, à dater de l'assemblée de Vizille, ébranlèrent le trône. Il les accueillit même avec enthousiasme et devint, dans sa province, l'un des apôtres de la liberté. On le vit à la tribune du club patriote de Châteauroux expliquer au peuple les beautés du contrat social et les principes de la souveraineté populaire. On le vit, au lendemain du 4 Août, prêter main-forte à ses tenanciers pour creuser, devant le portail du château, la fosse destinée à recevoir l'arbre de la liberté, puis y déposer en grande pompe, dîmes, cens et rentes provenant de l'héritage paternel, le tout comme engrais propre à en fortifier les racines. Après quoi il dansa jusqu'au matin avec les villageois au son des vielles et des musettes. Il pensait, par ces gestes puérils, aider à l'avènement de l'âge d'or.

En vérité, il ne tarda pas à rencontrer quelques nuages. Il s'indigna en apprenant que M. de Gritton avait passé la frontière pour rejoindre les Princes, mais il ressentit un véritable chagrin à la

nouvelle que Valérie, en essayant de rejoindre son mari avec son petit garçon âgé de deux ans, avait eu son carrosse arrêté par les sans-culottes de Busancy, qu'elle avait été dépouillée de tout ce qu'elle possédait, voire de ses vêtements jusqu'à la chemise, et proprement fouettée sur la grand'place par les dames patriotes. Elle n'avait échappé qu'à grand'peine à un sort plus fâcheux et s'était réfugiée chez M. de Lagriffe, gentilhomme franc-comtois, oncle de M. de Gritton. La dernière missive qu'il reçut de Valérie fut pour lui apporter sa malédiction : « Jamais, disait-elle, elle ne reverrait, de sa vie, un frère assez dénaturé pour renier son Dieu et son roi et pour embrasser les bourreaux de sa sœur. »

Ce fut d'une façon détournée qu'il apprit la suite de ses malheurs ; comment le château de M. de Lagriffe avait été brûlé par le bon peuple et son maître pendu à la lanterne du porche ; comment Valérie avait été sauvée grâce au dévouement de la femme d'un valet de chiens et comment elle était parvenue à se réfugier en Suisse, déguisée en paysanne et suivant pieds nus une charrette de foin. Il ignorait depuis ce qu'elle était devenue. C'était l'unique souci dont son cœur fût chargé car il avait peine à supporter d'être haï par Valérie en raison d'idées qu'il jugeait justes et nobles et d'être responsable à ses yeux des souffrances qu'elle avait endurées.

Par bonheur, la vie l'entraînait comme feuille en bourrasque et ne lui laissait guère le loisir de s'abîmer dans le chagrin.

La patrie en danger l'appelait. Sans hésiter, il mit dans sa ceinture le peu d'or qui lui restait, enfourcha son dernier cheval et partit. M. de Touvet lui fit conduite un bout de chemin. Sur sa recommandation, le colonel d'un régiment de dragons en marche vers les Ardennes, accepta de l'emmener. Il fit son instruction durant les étapes et trois semaines plus tard, au cours d'un engagement d'arrière-garde dans les bois de Mouzon, le citoyen Lestradère chargeait, lui premier, un hourah de uhlans Meszaro et, de sa main, faisait prisonnier un « rittmeister », non sans lui avoir, au préalable, fendu sa schapska jusqu'au crâne d'un maître coup de sabre.

Dès lors il connut qu'il avait ignoré sa véritable vocation et qu'il était né pour la guerre, non pour la philosophie. Il se donna sans compter à son nouveau rôle. En Belgique d'abord, puis à l'armée de Rhin et Moselle, enfin à celle d'Italie, il conquit chacun de ses grades par quelque action d'éclat accomplie avec grâce, la blague à la bouche et le sourire aux lèvres. Il adora la Gloire. Quand l'escadron se déployait dans un grand frémissement de cuirs froissés et de fers heurtés, quand les cent sabres jaillissaient au signal du chef et que la charge déferlait par les prés ou par les chaumes, chacun visant

des yeux l'adversaire avec lequel il allait en découdre, il s'estimait presque dieu. Il savait la raison de ses gestes et ne reniait rien de ses principes. Ce faisant il défendait son bien, cette patrie dont il sentait l'âme inquiète derrière lui. Elle était désormais son seul amour, amour éprouvé sans le connaître et qui ne s'était révélé à lui qu'avec le grand élan dont la France était soulevée.

Il lui sembla tout à coup que le brouillard frémissait d'un piétinement sourd piqué de cliquetis d'armes. Inquiet, il se pencha. A ses pieds, des ombres se pressaient contre le parapet comme une houle. Il appela :

— Holà ! Qui êtes-vous?

— 21e de bataille !

L'avant-garde de Laharpe ! Avait-il donc dormi? Il maudit ses songes inutiles et se hâta vers l'intérieur de la redoute Son remords grandit au spectacle qu'il aperçut. Au milieu des dormeurs étendus, rangées en demi-cercle autour d'un feu, des silhouettes se découpaient en noir sur le rayonnement du brasier. En face d'elles, éclairé en dessous par la flamme, semblable à une statue d'or sur le velours sombre de la nuit, un homme se détachait. De petite taille, presque fluet, il dominait, en fait, tous les autres : Masséna, longue tige souple ; Rampon, un géant ; le général Ménard, au torse d'athlète ; Laharpe, Fornesy, d'autres encore, tous soldats aux vastes épaules, au corps musclé par quatre années de guerre en montagne, sans répit. Et tous se taisaient, suspendus au mouvement des lèvres minces qui laissaient tomber les mots comme des coups de marteau, pour mieux les enfoncer dans les mémoires... Bonaparte !

Henri, l'oreille tendue, essayait de faire taire le martellement de son cœur.

— ... Chef de brigade Rampon, vous vous êtes couvert de gloire et votre nom restera gravé sur les tables de l'histoire au même rang que celui de Léonidas... Vous remplacerez dès ce soir à la tête de sa brigade le général Pijon évacué, malade, sur Nice. Le chef de bataillon Dupuy, un brave digne de vous succéder, prendra le commandement de l'immortelle 32e... Faites descendre vos blessés au couvent de San Bernardo. J'y ai laissé au passage un de mes aides de camp pour convaincre les moines de leurs devoirs envers la République. Vous y placerez une sauvegarde... Écoutez bien mes ordres. Je vais rejeter les Autrichiens en Lombardie et forcer le Piémont à se soumettre. Dans deux mois, nous serons maîtres jusqu'à l'Adige des plus riches contrées de la riche Italie. Ce sera la fin de vos misères et le salut de la patrie. Montrez tous une vertu égale à celle qu'ont montrée Ram-

pon et Fornesy et je vous mènerai à des victoires dont le monde n'a pas idée... J'ai prescrit à Cervoni d'abandonner Varazze en laissant un rideau de quinze cents hommes devant le corps autrichien qui le presse. Il sera à la Madone à minuit. Demain, nous attaquerons à l'aube, vous, Laharpe, de front avec l'une de vos brigades, tandis qu'avec l'autre vous suivrez la crête à droite en direction de Crocetta et de Sasello pour gagner les derrières de l'ennemi. A cette heure le reste des troupes du général Masséna se concentre à Cadibone. Pendant la nuit, il s'établira dans les bois qui dominent Montenotte et, au premier coup de canon de Laharpe, il foncera à la baïonnette sur le flanc droit des Autrichiens. Demain soir il occupera Dego. Je serai de ma personne au point du jour à la cassine Bianca. A huit heures, quand l'ennemi en déroute se retirera sur Cairo, je me porterai au bric Castlas. Dans la soirée, j'établirai mon quartier général à Carcare où j'ai donné rendez-vous au général Augereau. Ces décisions sont irrévocables. Je compte sur vous pour m'ouvrir le chemin.

Il se tourna vers Berthier.

— A cheval, dit-il.

Et, suivi de Masséna, il rejoignit le piquet de hussards qui tenaient leurs chevaux à l'entrée de la redoute.

Laharpe réunit aussitôt ses aides de camp et les chefs de corps de sa division. Tous se regardaient sans parler tant cet homme les avait frappés d'admiration et de crainte. Le général Ménard grogna :

— Il a dit : mon quartier général sera demain à Carcare... En plein dans les lignes autrichiennes !

Laharpe toussa et dit avec un calme affecté :

— Citoyen Lestradère, écrivez. Le quartier général sera demain à Carcare. En conséquence, voici mes ordres pour la journée de demain. A six heures du matin, la brigade Rampon...

MARCEL DUPONT.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

RÉFLEXIONS SUR LA CRISE ALLEMANDE

Les ministères qui n'ont qu'une faible marge de majorité et qui voient leurs débuts très discutés ne sont pas toujours ceux qui durent le moins, quand ils parviennent à franchir le passage difficile de l'entrée dans la vie. Quel sera l'avenir du cabinet allemand formé le 1er février par M. Marx? Son sort dépend d'un déplacement de quelques voix seulement au Reichstag et il est né dans un concert de récriminations.

Des déceptions étaient inévitables au dénouement d'une aventure qui n'est qu'une variation de plus sur le thème éternel de Bertrand et de Raton. Un gouvernement de juste milieu oscillant entre la droite et la gauche occupe la scène. Il succombe le 17 décembre sous l'assaut combiné des nationalistes et des démocrates-socialistes qui rivalisent d'ardeur pour la conquête du pouvoir. Fatalement il doit y avoir un dindon de la farce. Il y en aurait même peut-être eu deux si l'intervention vigoureuse du maréchal Hindenburg n'avait pas prévenu une dissolution en mettant un terme aux rivalités des factions.

On comprend le désappointement des groupes de gauche quand ils ont vu l'assiette au beurre disparaître avec le mirage de la grande coalition. Un long jeûne les a mis en appétit. On comprend même jusqu'à un certain point l'embarras du Centre catholique qui a joué un rôle assez peu reluisant, obligé de faire une conversion soudaine à droite après avoir entretenu les espérances de la Gauche. Mais

les vainqueurs eux-mêmes n'ont pas le sourire. Les populistes, champions de la grande industrie, qui ont barré nettement la route aux socialistes pour ne pas laisser compromettre l'œuvre de restauration économique, ne sont pas plus fiers que cela d'être obligés de collaborer avec la droite, dont ils ont apprécié déjà la rudesse et les exigences.

Les nationalistes se demandent s'ils ont pris le bon parti. Certes ils connaissent les avantages du pouvoir et ils l'aiment. Mais n'en avaient-ils pas les principaux bénéfices, sans les responsabilités, avec la politique de soutien inaugurée depuis leur retraite du cabinet Luther en septembre 1925? Était-ce bien la peine de troquer cette position confortable contre quelques portefeuilles qu'il a fallu payer et à quel prix!

On a raconté que l'évolution du Centre a été déterminée par une intervention discrète de la nonciature désireuse de préparer les voies à l'avènement d'un concordat. Les catholiques s'en sont défendus. En tout cas le fait a été affirmé avec assez d'insistance pour réveiller le nationalisme ombrageux des réactionnaires protestants. D'autant que la Droite a dû faire une concession, indiscutable celle-là, en acceptant le principe du rétablissement des écoles confessionnelles. Marché équivoque dont personne n'est pleinement satisfait, ni ceux qui ont promis de mauvaise grâce avec l'arrière-pensée de chercher à se dérober, ni ceux qui ont réclamé l'engagement, sans croire à son exécution, sans peut-être le désirer au fond. Un parti, même devenu aussi traditionnel que le Centre, ne se maintient qu'à condition de donner pâture à ses clients. Quel aliment pourrait-il fournir à des adhérents de tendances si diverses, unis par le seul lien confessionnel, s'il advenait un jour que toutes les revendications catholiques fussent satisfaites? Hypothèse invraisemblable, direz-vous, et c'est vrai. Plus on a et plus on veut avoir et chaque fois que les catholiques relèvent la tête on voit reparaître l'ombre du kulturkampf.

Il y aura toujours une Allemagne protestante et une Allemagne catholique, comme une Allemagne rurale réactionnaire et une Allemagne ouvrière socialiste. Et ces Allemagnes se disputeront consciencieusement. Que sortira-t-il un jour de leurs querelles avec le suffrage universel, le parlementarisme et la république? Pour le moment on doit constater que les facteurs de dissociation sont contenus par la volonté de réparer la défaite, par le sentiment de la discipline et de l'union, conditions indispensables du succès de l'œuvre de la restauration. Les factions germaniques peuvent se disputer sur la meilleure tactique à suivre pour préparer la révision des traités et sur l'honneur de présider à cette révision. Les divisions dispa-

raissent quand il s'agit de collaborer à l'entreprise patriotique. Alors se réveille le vieil atavisme d'un peuple habitué à obéir et qui veut être commandé. Le chef ordonne et on marche.

Voilà, en vérité, la démonstration la plus intéressante que nous aient apportée la gestation laborieuse et la naissance mouvementée du cinquième cabinet Marx. C'est à ce point de vue surtout que l'intérêt dépasse les frontières allemandes. En effet, toute la politique internationale nouvelle se fonde sur l'idée qu'avec de la douceur on peut détourner les Allemands du militarisme et décourager leurs intentions de révision en entretenant leurs querelles. Retenons le démenti infligé par les faits à cette conception, sans en être autrement étonnés. On ne méconnaît pas impunément la logique. Or la logique veut que toute marque de faiblesse encourage ceux qui croient à la force. La logique veut que le désir de réparer des pertes, les révoltes de l'amour-propre national et de l'intérêt passent par dessus toutes les divisions intestines. Rappelons-nous seulement ce qui s'est passé chez nous. Les Français nés au lendemain de 1870 n'avaient certes pas beaucoup d'illusions sur les chances de recouvrer l'Alsace-Lorraine. Il n'y avait pas de Locarno allemand pour entretenir leurs espoirs. Jamais pourtant, même aux heures les plus troubles, ceux dont les discordes menaçaient la sécurité future plus encore que les réparations du passé n'ont osé prononcer les paroles de renoncement. Et on ne comprendrait pas aujourd'hui que les Allemands, divisés sur tous les points, ne se retrouvent pas unis pour exploiter des chances de révision qui vont au-devant de leurs désirs. C'est bien le spectacle qu'ils nous donnent. Aujourd'hui ils veulent tous être le libérateur du territoire. Demain ils voudront tous présider à la restauration de la frontière orientale, à l'annexion de l'Autriche, à l'escamotage définitif des réparations. C'est à qui aura les honneurs et les profits de la politique de Locarno.

Cette rivalité domine l'évolution de la crise allemande. N'oublions pas que cette crise a été ouverte par une tentative de la Gauche en vue de s'arroger les bénéfices d'une politique étrangère que la Droite avait patronnée, et dont elle voyait venir le moment de recueillir les fruits. Les Gauches ont estimé que le moment était venu de jouer la carte démocratique. On était au lendemain de Thoiry et de Genève. On voyait monter à l'horizon la question de l'évacuation de la Rhénanie. Obtenir un tel résultat valait bien la peine de donner quelques ménagements aux illusions des libéraux alliés. Le Centre était tout disposé à marcher dans la combinaison parce que les provinces rhénanes sont une de ses citadelles. Les démocrates ont lancé l'attaque contre les menées occultes de la Reichswehr. Un assaut, à

vrai dire, plus bruyant que dangereux. Il n'y a pas d'antimilitarisme en Allemagne. Les vainqueurs ont peut-être écarté la seule chance de l'implanter en supprimant la conscription. C'est un socialiste, M. Noske, qui a créé la nouvelle armée. C'est un socialiste, M. Severing, qui maintient dans l'administration prussienne la discipline traditionnelle. Que dire alors de l'immuable ministre de la Guerre, dont la permanence est surtout un symbole, car son rôle, qui consiste à fermer les yeux sur les opérations de l'état-major occulte, ne réclame pas un génie particulier. Or, ce fameux M. Gessler, autour duquel a tourné toute la crise, est un démocrate du meilleur teint. Un démocrate que ses frères n'ont jamais songé à renier, aussi longtemps qu'ils ont pu se servir de lui, et qui a préféré rester dans la barque plutôt que de participer au naufrage de leurs illusions.

Les partisans de la coalition à gauche n'avaient oublié qu'une chose, c'est que leur système n'était possible que si les éléments conservateurs bourgeois consentaient à l'expérience ou la rendaient inévitable par leurs dissentiments. Le centre de gravité du Reichstag actuel est nettement à droite. Cette assemblée a été élue, tout comme le président Hindenburg, au lendemain de la crise de la Ruhr, dans une période de réaction très nette. Le cabinet Luther-Stresemann qui en est sorti était déjà une coalition nationaliste, populiste et catholique. Cela ne l'a pas empêché d'accepter les yeux fermés la constitution de Weimar, et de prendre l'initiative de la politique de réconciliation. Que vient-on nous présenter comme des concessions nouvelles la tolérance de la forme républicaine et la pleine acceptation de la politique de Locarno? C'est vraiment oublier un peu vite des événements qui ne sont pourtant pas si vieux. Les nationalistes allemands ont toujours su concilier leurs arrière-pensées monarchistes avec les nécessités du moment. Quant à la politique de rapprochement, ils ont été ses véritables initiateurs. C'est le chancelier Cuno qui a proposé le premier un pacte rhénan, c'est M. Stresemann, ministre des Affaires étrangères d'un gouvernement nationaliste, qui a lancé le 9 février 1925 le programme de Locarno. Si les éléments de droite se sont retirés, au moment de la conclusion, cela n'a pas été pour prendre une attitude d'opposition mais d'expectative. Cette attitude n'était-elle pas la meilleure preuve de la pleine conscience que les conservateurs ont de leur force? Seuls se cramponnent à la barre ceux qui redoutent de ne pouvoir la ressaisir.

Sortis du gouvernement à leur heure, les conservateurs ont choisi le moment de rentrer. Il ne dépendait que d'eux de maintenir le *statu quo*. Ils se sont décidés au lendemain de la session de Genève

qui assurait à l'Allemagne la liquidation du contrôle des armements, mais aussi au moment où s'est dessiné en France un mouvement très net de recul par rapport aux engagements imprudents de Thoiry. Cette contradiction n'a certainement pas peu contribué au flottement qui s'est produit en Allemagne entre la tactique de ruse et la tactique de force. Le maréchal Hindenburg s'est chargé de régler l'affaire. Qu'il ait ou non pour le conseiller un Ludendorff politique, peu importe : les grands chefs sont ceux qui savent trouver de bons seconds. Le fait certain est que la manœuvre a été conduite avec autant de vigueur que de tact. Tentative de concentration à droite. Tentative de concentration à gauche. Échec partout. Répugnance des différents groupes paralysant toute possibilité d'entente. Alors le chef de l'État se découvre hardiment et commande la coalition bourgeoise. Il ne lui manque plus pour achever son rôle d'animateur et de modérateur que de prouver son impartialité en tempérant les excès d'ardeur des nationalistes. C'est bien manœuvré. Hindenburg est un malin et nous devons peut-être une fière chandelle au Kaiser qui n'a pas su écouter ce vieux renard.

On a crié au coup d'État. C'en est un, incontestablement, si on prend à la lettre la constitution de Weimar, la plus démocratique qui soit, sur le papier. Les auteurs de cette charte ont-ils imaginé, en limitant les prérogatives du chef de l'État au choix d'un président du Conseil, qu'ils allaient acclimater de l'autre côté du Rhin les mœurs politiques qui, en France, ont fait dévier la constitution de 1875? En ce cas, ils ont commis une double erreur. La première a été de méconnaître le tempérament du peuple allemand : les lois écrites ne pèsent pas lourd contre les aspirations populaires, surtout quand ces aspirations ont la possibilité de s'exprimer. Le plébiscite : voilà la seconde erreur. Sans doute l'élection directe du président par le peuple est le dernier mot de la démocratie. C'est aussi le premier mot de la dictature. Le chef élu directement a une autorité qui l'élève au-dessus des intrigues parlementaires. Voilà comment un président Coolidge peut s'asseoir purement et simplement sur un vote émis par l'unanimité du Sénat pour réclamer un arbitrage dans le conflit mexicain. Voilà comment le président Hindenburg n'a pas hésité à proclamer que l'Allemagne devait avoir un gouvernement fort et qu'il fallait aller le chercher là où on était sûr de le trouver. Recevant l'ordre de marcher, le Centre s'est mis à courir, pour se jeter dans les bras des nationalistes. Quoi qu'il arrive par la suite, car les réconciliations ne sont pas éternelles, l'événement a prouvé que le président a pris le parti que les Allemands attendaient.

Que disons-nous? Que tout le monde attendait. Les collaborateurs

de Locarno ne se sont-ils pas chargés de faire au ministère nationaliste la plus belle des entrées en lui distribuant un témoignage de modération dans la question des armements? C'était pourtant une belle occasion de prendre en flagrant délit la contradiction du système de Locarno et de la persistance du militarisme allemand.

On dira que la situation était très compromise par les engagements de Genève. L'Allemagne était assurée d'avance de voir disparaître le 1er février le contrôle militaire. Elle pouvait élargir le délai devant le Conseil des Nations, voire devant la Cour de La Haye. Dans ces conditions elle n'avait pas beaucoup à se gêner pour régler les derniers litiges en suspens sur le matériel de guerre et les fortifications.

Pourtant les Alliés avaient une occasion de manœuvrer. Il était évident, en effet, que l'Allemagne ne désirait pas faire ses débuts à la Société des Nations en position d'accusée. Il était non moins certain que l'Allemagne préférait éviter la mise en train du contrôle de la Société des Nations. Si platonique que soit ce contrôle, mieux vaut le laisser dormir. Il saute également aux yeux que l'Allemagne ne pouvait souhaiter l'expérience d'un arbitrage sur les fortifications de la frontière orientale. L'article 180 est trop clair. On pouvait donc pousser l'affaire à fond. C'était le cas ou jamais de le faire puisqu'il s'agissait de démasquer la préparation manifeste d'opérations de guerre contre la Pologne.

Les Anglais ont parfaitement compris qu'il y avait un parti à tirer de l'état d'esprit des Allemands. Ils ont obtenu, en ce qui les concerne, un résultat intéressant. Ils sont parvenus à faire inscrire sur les listes de prohibition les machines à fabriquer le matériel de guerre qui ne figuraient pas dans le texte de l'article 170 du traité de Versailles. Au contraire, nous nous sommes bornés à marchander jusqu'à la dernière minute pour arriver, en fin de compte, à autoriser la transformation ultérieure de tous les ouvrages périssables et le maintien de la plupart des fortifications frauduleuses. On n'a pas osé déchirer le voile qui couvre la volonté opiniâtre de modifier la frontière orientale. Voile bien transparent pourtant. Si les Allemands veulent un gouvernement capable de maintenir les traditions nationales et d'empêcher la destruction de la force militaire, ce n'est pas seulement pour maintenir de l'ordre à l'intérieur. On ne leur reprochera pas de dissimuler. Selon leur habitude ils jouent cartes sur table.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

Louis Salavin, le héros, l'ami de M. Georges Duhamel, ce pauvre Salavin dont il publie aujourd'hui le *Journal*, s'est mis en tête d'être un saint. Cette résolution ne s'est pas formée en lui du premier coup. Salavin, à quarante ans, toujours pauvre, et végétant, entre sa brave maman et sa femme patiente, dans son petit appartement de la rue du Pot-de-Fer, s'est avisé soudain de faire de grandes choses. Salavin est un idéaliste. Entre ce que peut et ce que voudrait faire don Quichotte, il y a un contraste d'où naît le comique amer du chef-d'œuvre de Cervantès. Le contraste est plus visible, encore, dans le cas de Salavin. Salavin est faible, assez ignorant, affreusement timide. Que peut-il devenir? Savant, homme de guerre, homme d'État, financier? Rien de tout cela, hélas! Et c'est comme pis-aller qu'il choisit la sainteté.

Voilà Salavin à l'œuvre. Il ne fera que des sottises, les plus touchantes et les plus pathétiques. C'est, d'abord, parce qu'il ne sait pas très bien discerner la charité de la justice. Envers un de ses collègues de bureau qui est un galapiat, un voleur, un tapeur, et un autre collègue, assez bourru, mais honnête homme, le bon Salavin n'hésite pas. Il met, naïvement, toutes ses complaisances dans la fripouille. Pour cette fripouille, qui lui prend de l'argent dans sa caisse, Salavin « gratte » sur l'argent du ménage, et augmente la gêne de sa maman et de sa femme. Pour cette fripouille, il finira par se dépouiller, en plein hiver, de son pardessus, comme saint

Martin, et il attrapera une pneumonie qui le conduira à l'hôpital ; peu s'en faudra qu'il ne meure. La bonté demande un certain discernement. C'est de discernement que Salavin manque le plus.

Les mortifications en exigent aussi. Pour s'accoutumer à la douleur physique qu'il craint beaucoup, Salavin s'exerce, chaque matin, à se pincer les doigts dans une porte. Sa femme, une fois, pousse la porte vivement, ne se doutant pas que son mari se livre à de tels enfantillages ; et il faut à Salavin des pansements qui coûteront cher.

La bonté est une science. C'est peut-être ce que M. Duhamel a voulu nous enseigner. Peut-être... Car, entre nous, son dessein n'est pas très clair. Salavin est la caricature d'un saint ; et ses mésaventures ne prouvent rien contre la bonté, ni contre l'indulgence, ni même contre un peu de faiblesse envers les coupables ; elles prouvent contre la sottise. Et je ne crois pas que la sottise ait beaucoup besoin d'être attaquée... Par instants, on se demande si M. Duhamel, qui a le cœur le plus généreux, ne s'est pas moqué de lui-même ; moqué de sa pitié, de sa tendresse, comme Molière, en composant le caractère ridicule d'Argan, essayait de railler son propre mal. Mais on peut trouver encore d'autres sens à son livre.

Veut-il, par exemple, démontrer que la « sainteté laïque », — c'est une de ces inventions modernes..., — n'existe pas, et que qui veut être parfaitement bon doit fatalement aboutir à la croyance en Dieu ; parce qu'il faut bien trouver quelqu'un à qui offrir ses sacrifices ; parce que les hommes ne sont pas dignes d'être aimés pour eux-mêmes ; et parceque, après tout, l'humanité e stune abstraction? On l'imagine un instant. Salavin veut se convertir. Mais il apporte dans l'exécution de ce dessein son inquiétude naturelle, ses hésitations et sa faiblesse cérébrale. Il se confesse à deux prêtres, un peu endurcis par un long exercice du sacerdoce ; leur indifférence le glace. Un troisième, trop brûlant, offre à Salavin de prendre le fardeau de tous ses péchés ; et Salavin, qui n'entend rien à la haute mystique, est épouvanté. Il s'adresse à un pasteur, qui a entrepris le sauvetage des âmes en série et ouvert une sorte de dispensaire pour les pécheurs. Méthodiquement, il propose à Salavin, avant d'entreprendre la cure, une auscultation complète, une « psychanalyse » qualitative et quantitative. Salavin n'en veut pas.

Quand nous le quittons, il est à l'hôpital, guéri de sa pneumonie, mais non de ses tourments moraux. Un voisin de lit, un peu fou, lui annonce posément que le mal va disparaître du monde, et que « Dieu a pardonné à Satan ». Cette nouvelle extraordinaire plonge Salavin dans des rêveries... Lesquelles? Nous les connaîtrons peut-

être dans un des prochains ouvrages de M. Duhamel. Le cycle Salavin n'est pas fermé...

Ce qui m'étonne, c'est que ce brave garçon, qui ne sait pas distinguer les braves gens des canailles, sache si bien choisir les mots et les associer. Il écrit bien, Salavin. Il a le style transparent, aisé, nuancé de M. Duhamel, qui n'est pas un style à faux brillants ; qui est du bon, et pur, et sain français !

M. François Porché a composé, pour la collection « le Roman des grandes existences », une excellente biographie de Baudelaire. Il l'a aussi peu « romancée » que possible ; à peine a-t-il imaginé un détail, par-ci par-là ; et ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans son travail... On sent tout de suite le disparate. Mais voilà de bien petites erreurs, et fort rares !

Il y eut, dans l'existence de Baudelaire, quelques épisodes, quelques traits assez difficiles à conter et qui, cependant, expliquent une partie de son œuvre. On ne peut les taire. Par exemple, le spectacle auquel il assista, dans l'île, de la punition d'une esclave noire convaincue de vol. Sans tomber dans les excès ridicules du freudisme, M. Porché a bien le droit de dire que ce souvenir, autour duquel Baudelaire a « cristallisé » toute sa vie, est à l'origine de certaines de ses poésies, et explique son affreuse passion pour Jeanne Duval, la mulâtresse. De même, la tendresse de Baudelaire pour sa mère, contrariée et aigrie en jalousie par le mariage de Mme Baudelaire avec M. Aupick, méritait une analyse. M. Porché n'a pas hésité. Et il s'est tiré de cette tâche difficile avec une délicatesse et une discrétion parfaites.

M. Edmond Jaloux a emprunté à Baudelaire le titre de son dernier roman, *O toi que j'eusse aimée* (...ô toi qui le savais) ; de son meilleur roman, peut-être. C'est l'histoire d'un amour d'imagination ; il remplit toute la pensée de Jérôme Parseval. Jérôme Parseval est directeur des services de politique étrangère dans un grand journal.

Le soir même où il donne un dîner pour annoncer ses fiançailles avec Mme Ninette Daubréa, — quel fâcheux mariage ! Ninette est frivole, et sera infidèle ! — il fait la connaissance de la comtesse Rezzovitch. La comtesse va quitter Paris. Il ne la reverra jamais. Il pensera à elle toujours. Le voilà donc, auprès de Ninette, bâtissant un roman intérieur, vivant une vie imaginaire, et embellissant d'autant plus l'image d'Irène Rezzovitch que Ninette le déçoit davantage. On ne vit pas impunément dans un songe. Cet amour, — que Jérôme nourrit en écrivant, pour Irène, des lettres qu'il n'envoie

pas, et qui sont pathétiques, — l'empêche longtemps de voir que Ninette le trompe avec son directeur et le rend suspect à tout le monde. Il se révolte, gâche sa situation ; et comme Irène est morte, il n'a plus aucun moyen de se consoler.

M. Jaloux a terminé son récit sur une apparition du fantôme d'Irène. Elle vient causer un instant avec Jérôme ; elle lui tient des propos vagues sur l'au-delà, et le quitte en lui laissant un gant qui répand « une épouvantable odeur de moisissure, d'argile humide, de décomposition ». Voilà encore une « Histoire extraordinaire » ! N'eût-il pas mieux valu rester, jusqu'à la fin, le psychologue raisonnable et fin que M. Jaloux avait été pendant vingt-deux chapitres? Et achever, de nous montrer l'action dissolvante d'un songe sur la vie d'un homme?

Les vingt-deux chapitres sont du reste très intéressants.

Quelques « informateurs littéraires », qui déjeunaient ensemble chez Drouant, pendant que les membres de l'Académie Goncourt décernaient leur prix à M. Deberly, en ont donné un, tout honorifique, à un roman de M. Armand Lunel, *Nicolo-Peccavi*. Je ne sais pas si nos jeunes confrères n'ont pas mieux jugé que leurs grands aînés... Ils ont, en tout cas, fort bien jugé. *Nicolo-Peccavi* est un des meilleurs livres de 1926.

Le sujet est très original. Et qui donc connaît cette colonie juive de Carpentras, que M. Armand Lunel décrit si bien, et qui a conservé, intactes, ses traditions, sa foi ardente, et qui est touchante et qui est un peu bavarde, et entêtée, et ridicule?

Nicolo-Peccavi est un tailleur de Carpentras fort antisémite. Mais cet antisémite est petit-fils de juif. Il l'ignore. Un juif, son voisin, lui montre les documents qui prouvent cette filiation. Et Nicolo comprend alors l'étrange évolution qui se produisait en lui, au cours de l'Affaire, et qui le ramenait à ses origines ; il aperçoit ce qu'il y avait d'amour inconscient dans sa haine... Cette révélation, compliquée de terribles déboires conjugaux, le rend fou.

C'est un livre curieux, neuf, et écrit d'une façon très distinguée. On pourrait y faire quelques coupures...

Sur un papier admirable, avec de beaux et clairs caractères, et en les ornant de lettrines et de dessins gravés sur bois par Robert Joël, on vient de grouper quelques articles de M. Charles Maurras à la gloire de Mistral. L'article écrit en 1909, pour le cinquantenaire de *Mireille* ; l'article inspiré, l'année suivante, par le quatre-vingtième anniversaire de Mistral ; un pèlerinage à Arles ; un éloge d'Aubanel

et Mistral ; une méditation sur la mort du poète magnifique.

Ces pages sont belles. Quand on y songe, elles ont vaincu. Il y a dix-huit ans, il y a treize ans même, quand Mistral est mort, il fallait le défendre, ce divin ! Des hommes l'attaquaient, « au nom de la langue française... ». Pouvons-nous croire cela, maintenant? La gloire de Mistral n'est plus discutée. Il y a un renouveau du « régionalisme », dû, en partie, à la guerre, où l'on a vu si bien se battre des hommes qui patoisaient, et des gars qui ne savaient que le béarnais ou le breton ; au retour de l'Alsace à la France, qui a prouvé qu'on pouvait rester fidèle à la patrie française, un demi-siècle, tout en parlant un idiome germanique... Je voudrais pouvoir dire aussi à la connaissance, plus répandue, des chefs-d'œuvre de Mistral. Malheureusement, ce n'est pas encore vrai.

Voilà de belles pages inspirées, lucides et lumineuses, qui donnent le désir de « chercher » Mistral. Et qui l'a une fois trouvé, l'aime pour toujours.

Pour l'histoire littéraire ; — celle d'hier. M. Pierre Champion vient d'écrire un beau livre sur *Marcel Schwob et son temps*. La vie de Schwob, on ne le savait guère, fut pleine de romans vrais. Il aima « Monelle », une petite fille tuberculeuse dont le vrai prénom était Louise. Il écrivit, à la merveilleuse servante de la poésie, Marguerite Moreno, qui devint sa femme, des lettres qui font songer à l'amour de Tristan pour Isolde. Il souffrit dans sa chair. Et il lui arriva cette aventure pathétique d'aller, débile, fiévreux, jusqu'aux îles Samoa, pour y saluer la tombe de R. L. Stevenson, qu'il admirait, d'être, au port, terrassé par une pneumonie, et ramené en France *sans* avoir vu la tombe du grand romancier anglais.

Il a exercé une grande influence, par son savoir, sa curiosité et son activité d'esprit. Il a connu à peu près tous les écrivains de la fin du dernier siècle et du début du nôtre dont les noms méritent de rester. Renard, Colette, Claudel, Jammes lui ont écrit des lettres que M. Pierre Champion reproduit. Son livre est une belle biographie d'artiste, et un panorama.

Enfin, de Léon Bloy, le désespéré, quelques *Lettres à l'abbé Cosnuan et au Frère Dacien*, écrites au moment où il travaillait passionnément à un ouvrage sur les apparitions de la Sallette, nous montrent un Bloy toujours talonné par la misère, mais moins âpre, moins mordant qu'on ne le voit d'ordinaire. Non pas plus admirable, mais plus facile à aimer.

Robert Kemp.

Deux romans russes.

Il n'est pas sans agrément de se dépayser l'esprit et d'aller faire une plongée, de temps en temps, dans un monde étranger. Il n'en est peut-être guère qui nous transporte plus complètement hors de nos habitudes que celui des livres russes. Mais notre curiosité ne se satisfait plus, en cette matière, des œuvres connues de tout le monde que résument les grands noms de Dostoïevsky, de Pouchkine, de Tourguéneff, de Tolstoï. Un des attraits de la littérature russe est justement que ce domaine relativement neuf laisse encore beaucoup à découvrir. Un champ immense est ouvert aux traducteurs, et il s'accroît sans cesse par des productions nouvelles. Voici deux livres, par exemple, parmi ceux qui ont été récemment publiés en France, qui témoignent de cette richesse et de cette vitalité : l'un date de soixante-dix ans, et il est légendaire en Russie, — c'est l'*Oblomoff* de Goutcharoff ; l'autre est d'un écrivain contemporain, — c'est l'*Ibicus* d'Alexis Tolstoï.

Commençons par le plus récent. On nous le donne pour inaugurer une *Collection littéraire de la Russie nouvelle*, où paraîtront des œuvres d'auteurs qui vivent en Russie, écrivent en Russie, et dépeignent la Russie d'aujourd'hui. Les émigrés ne seraient-ils donc pas des Russes authentiques? Laissons ce problème. Ce qui est sûr, c'est qu'un roman comme *Ibicus* montre assez bien quel parti les romanciers ont pu tirer de l'aventure révolutionnaire au pays des *Frères Karamazov*.

Alexis N. Tolstaï, qui est, dit-on, un cousin assez éloigné de Léon Tolstoï, nous conte l'histoire d'un modeste employé de commerce, Siméon Ivanovitch Nevzorof. Siméon Ivanovitch a reçu à deux reprises l'annonce d'une destinée agitée qui doit finir par le rendre célèbre et riche. Une première fois, c'est une tzigane qui le lui a prédit. Puis, un jour, il a acheté pour cinq kopeks le jeu complet des cartes divinatoires de Mlle Lenormand et il a tiré du jeu « le Symbole de la mort ou le crâne parlant Ibicus ». Il ne lui en a pas fallu davantage pour qu'il se mît à chercher des aventures, et, la révolution ayant éclaté, pour qu'il les trouvât. Ce rêve mis en action devient tout de suite très trouble, d'autant plus trouble que dès les premiers pas accomplis par Nevzorof vers sa destinée, il rencontre une jeune femme avec laquelle il boit force cocktails et prise de la cocaïne. Nous n'avions vraiment pas besoin de cette complication pour nous empêcher de faire dans cette histoire la part de l'hallucination et celle de la réalité. Pourtant la trame en est tissée de faits indubitables. Tâchons de nous y tenir fermement.

Nevzorof, puisque la tzigane lui a promis la grandeur, se pare

d'un titre de comte qu'il fait graver sur ses cartes de visite. Mais un titre ne va pas sans fortune : notre homme trouve un magot dans un vieux meuble, chez un antiquaire assassiné. La révolution favorise ses débuts. Nous le retrouvons ensuite propriétaire d'un vaste domaine. Mais ses paysans se révoltent et son château brûle. Il est aussi pauvre qu'à ses débuts, lorsqu'il devient trésorier d'une bande de brigands. Il partage leur vie jusqu'au jour où ses nouveaux amis tombent dans une embuscade. Les brigands dispersés, il garde une partie de la cassette qui lui était confiée. Et cela lui permettra de se tirer d'affaire à Odessa, au moment où les Alliés tiennent encore la ville contre les bo chevistes. Un trafic de peaux d'astrakan lui permettrait peut-être d'atteindre la fortune désirée si sa destinée aventureuse ne voulait qu'il fût mêlé à une affaire d'espionnage. Il s'en faut de peu qu'il n'y laisse la vie. Pour finir, quand Odessa est évacuée, il part avec un bateau d'émigrants. Il retrouve à Constantinople un ami de Moscou, avec lequel il tente d'ouvrir une maison de jeu. La police intervient : la roulette et le baccara sont interdits. Cette fois c'est la misère, sans espoir d'en sortir. Mais non. Un cancrelat qui court sur la table donne à Nevzorof une idée de génie : des courses de cancrelats remplaceront les jeux de cartes. La police ne l'a pas défendu. Pendant trois jours les deux amis récoltent des bestioles dans les hôtels meublés de Galata. Les courses de cancrelats sont un triomphe. Enfin Nevzorof peut se faire faire un smoking et fumer des havanes dans les meilleurs cafés de Péra. Les prédictions de la vieille tzigane se sont réalisées.

Les aventures de Siméon Ivanovitch, à tout prendre, ne sont pas plus invraisemblables que celles qui ont illustré la vie de bien des Russes au cours de ces dernières années. Seulement on se demande si tout cela lui serait arrivé s'il n'était pas Russe. Un petit employé qui veut vivre un beau rêve, cela fait, dans la littérature française, un conte mélancolique qui finit de façon lamentable. Rappelez-vous l'histoire que M. André Maurois nous a contée au second chapitre de *Meïpe :* c'était un jeune homme qui avait voulu réaliser une aventure à la manière de Balzac ; il a fini pion dans un collège de province. Les rêves sont dangereux pour les Occidentaux.

Un Siméon Ivanovitch, au contraire, se meut à son aise dans le domaine mystérieux où il croit voir s'ébaucher les desseins de la fatalité. Dans la zone trouble de la conscience où se mêlent les images, les souvenirs, les pressentiments, s'élaborent les actes imprévus qui modifient brusquement la direction de sa vie. Des correspondances étranges s'établissent entre le monde extérieur et lui-même : le vent qui souffle par le trou de la fenêtre le chasse de chez lui, comme une personne qui entrerait dans la chambre. D'autres rapports surgissent à certains moments de sa mémoire : l'observation, que tout le monde peut faire, d'avoir déjà vécu en rêve une situation où nous nous trouvons réellement pour la première fois

et que nous croyons reconnaître, devient pour le Russe l'accomplissement d'un présage. Il dépend dès lors de l'aspect des choses au moins autant que les choses dépendent de lui. L'aventure de Siméon Ivanovitch s'est-elle insinuée dans les péripéties de la révolution russe, ou bien la révolution russe s'est-elle déroulée pour que le destin de Siméon Ivanovitch s'accomplît? Siméon Ivanovitch lui-même n'en sait rien probablement...

Cette dépendance du monde physique par l'intermédiaire des sens, cette vie psychologique dominée par les sensations et les images, ne sont pas propres à la Russie nouvelle. Les événements révolutionnaires n'ont fait qu'en rendre les manifestations plus aiguës. Au fond, Siméon Ivanovitch est, sur le mode exaspéré, un fidèle descendant de cet Oblomoff dont Gontcharoff a peint le caractère en traits inoubliables, dès le milieu du siècle dernier. Toute la différence est qu'en un temps calme, où la vie est sans accidents, la soumission d'un être aux apparences externes le plonge dans une morne apathie. C'est un état qui tient à la vie même du peuple russe, Gontcharoff le montre fort bien dans le songe d'Oblomoff. Un jour Oblomoff rêve, en dormant, de son enfance, à la campagne, sans communication avec les villes, loin de toute société. Il se souvient des longues soirées d'hiver où chacun s'assoupit dans son fauteuil, sans rompre le silence. Au printemps, les gens s'étonnent et se réjouissent de ce que les journées s'allongent. Demandez-leur ce qu'ils feront de ces longues journées : ils n'en savent rien. Les signes et les présages troublent seuls leur insouciance. Si la chandelle s'éteint brusquement, c'est une visite inattendue, et l'on discute pendant des heures pour deviner qui viendra ; si le côté du nez vous démange, il y a présage de nouvelles, et le haut du nez, présage de mort ; les sourcils, ce sont des larmes qui vont couler ; le front, cela veut dire que vous allez saluer quelqu'un : du côté droit, un homme, du côté gauche, une femme... On n'en finit pas de bavarder là-dessus. Puis la nuit vient et nos rêveurs éveillés vont dormir. La même vie recommence demain, et tous les jours.

Oblomoff, et c'est la seule raison du mal dont il souffre, n'a rien fait d'autre que de continuer à vivre cette vie-là. Mais si rudimentaire que soit un organisme social, « l'oblomovstchina » — c'est devenu un nom commun en Russie — y est impraticable, à moins de renoncer à toute existence digne de ce nom : satisfaire un chef de bureau si l'on est fonctionnaire, ne pas lasser la patience du propriétaire de son appartement, conserver à la campagne un domaine sans que les bâtiments tombent en ruines et les champs en friches, sont autant de problèmes insolubles. Que serait-ce si Oblomoff devait un jour se marier? Il passe à côté du bonheur. Il aime. Il est aimé. Seulement, pour entrer en ménage, il faudrait qu'il s'occupe de ses affaires. C'est un effort trop dur. Son propriétaire l'a congédié. Il a échoué, au fond d'un quartier populeux, dans une maison où une

voisine lui prépare ses repas. Comme c'est plus simple ! Il vivra avec elle. Tant pis pour le beau mariage. Du moins pourra-t-il continuer à dormir les trois quarts de la journée comme il en a l'habitude. Oblomoff s'est enlisé. Celle qu'il aimait ne lui a-t-elle pas dit un jour : « J'ai cru que je pourrais te ressusciter, que tu étais capable de revivre pour moi, mais tu es mort depuis longtemps. »

Ibicus nous amuse et nous distrait. Dès les premières lignes, il nous emporte dans le monde imagé et imaginaire créé par le romancier. Tout y est fait d'impressions, mais combien justes ! Qu'il s'agisse d'évoquer la course d'un cheval, une barque qui traverse un port, une ville qui apparaît aux voyageurs d'un paquebot, le détail choisi est toujours celui qu'il fallait pour mettre en mouvement les parties les plus sensibles de notre mémoire, et rien d'autre ne l'affaiblit. On pense à du Paul Morand moins artificiel et qui ne manquerait jamais son effet. Il n'y a rien de plus propre à ravir l'esprit du lecteur, comme le tapis enchanté, dans le conte des *Mille et une Nuits*.

Oblomoff va plus loin, et laisse un sentiment plus pénible. L'auteur, demeuré en dehors du rêve, ne cesse d'en juger les effets. La fantasmagorie refroidie, c'est le réveil au sortir de l'ivresse, et la déchéance qui s'ensuit. « L'oblomovstchina », ce n'est, en somme, que le développement de quelques basses jouissances, aux dépens de toute l'activité supérieure de l'homme : Oblomoff est gourmand et il veut qu'on le laisse dormir ; ses rêves sont une longue suite de siestes entre de bons repas. Seulement ils ne s'accomplissent pas, tandis que Siméon Ivanovitch, lui, a fini par atteindre la fortune.

Le malheur d'Oblomoff est d'être un Russe qui a vécu au temps où un régime de la propriété, une administration bureaucratique, une vie urbaine représentaient des éléments de civilisation européenne. Petrograd s'appelait Pétersbourg, et l'on allait, l'été, à Tsarskoié-Sélo. Qui nous dit qu'Oblomoff ne se fût pas mieux accommodé de la révolution que du tsarisme ; qui nous dit que les passives aspirations de son indolence n'eussent pas suffi, elles aussi, à faire surgir de la destinée les félicités qui ont comblé Siméon Ivanovitch? Faudrait-il en conclure que les états de l'âme russe s'accordent mieux au désordre barbare qu'à notre civilisation, partant, que la psychologie qui s'y applique aborde une étude d'ordre inférieur? Ce serait risquer de soulever les protestations de bien des critiques. Mais pour peu que la littérature de la Russie nouvelle se développe, ce pourrait être le point de départ de recherches fructueuses.

André Rousseaux.

LES SCIENCES

LES ULTRA-RADIATIONS

Nous avons été, au cours du dernier quart de siècle, littéralement inondés de radiations nouvelles : les ondes électriques, les rayons X, les radiations *alpha*, *bêta*, *gamma* du radium. Ces radiations traversent les corps opaques ou pénétrent plus ou moins dans l'intérieur de la matière.

Elles correspondent à des vitesses vibratoires variées et à des longueurs d'onde dont les valeurs s'étendent sur une échelle très étendue, jusqu'à une limite supérieure indéterminée.

Les radiations les plus longues et les plus lentes sont les ondes électriques, employées en T. S. F., dont les longueurs atteignent des dizaines de kilomètres, tandis que, à l'autre extrémité de l'échelle, les ondes les plus courtes sont celles des rayons X et des rayons *gamma* du radium dont les longueurs d'onde tombent, pour ces derniers, à la valeur d'un centième à un millième de *millimicron* (1 millimicron = 1 millième de micron, ou un millionième de millimètre).

Au delà de ces rayons *gamma* existent d'autres radiations, de longueur bien plus courte encore, dont on vient à peine de déceler l'existence et que l'on désigne sous le nom d'*ultra-radiations*. Elles ont été découvertes par un physicien français, Albert Nodon, docteur ès sciences et président de la Société astronomique de Bordeaux, à qui l'on devait déjà la découverte des phénomènes *actino-électriques*, faite en 1885. C'est à la suite de recherches, présentées à l'Académie des sciences dans une série de notes à partir de 1921,

que ces nouvelles radiations ont été signalées par lui pour la première fois, en même temps que fut souligné le rôle joué par l'atmosphère dans cette troublante question.

L'atmosphère terrestre, en effet, et, peut-être aussi, l'atmosphère formée par la « couronne » solaire, paraissent exercer sur les diverses radiations une absorption variable. Les couches élevées de l'atmosphère terrestre, qui sont « ionisées » et conductrices, semblent arrêter en grande partie les ondes électriques ; les ondes calorifiques et lumineuses subissent également une absorption partielle en la traversant ; les radiations ultra-violettes disparaissent sous l'action absorbante de l'ozone que renferment les couches supérieures et les rayons X et *gamma*, qui ne sont que des rayons « super-ultra-violets », sont arrêtés presque totalement par la haute atmosphère.

Mais il semble que les causes qui provoquent l'absorption des ondes dont la longueur est plus petite que celle des ondes lumineuses visibles, cessent de se manifester à l'égard des ondes beaucoup plus courtes, telles que ces « ultra-radiations » dont l'action, au lieu d'être nuisible comme l'est souvent celle des rayons X ou des rayons *gamma*, est, peut-être, favorable, au contraire, au développement des phénomènes de la vie. Ces radiations nouvelles paraissent douées d'un pouvoir encore plus pénétrant que les rayons *gamma* du radium, et ce pouvoir de pénétration serait tellement considérable qu'elles ne subiraient pas d'absorption sensible de la part des organismes vivants, à la différence des rayons X qui sont arrêtés par les masses osseuses en y causant souvent de graves désordres pathologiques.

Ces ultra-radiations étaient restées ignorées jusqu'à ces derniers temps, car elles ne sont pas susceptibles d'affecter directement nos sens ; mais il se pourrait que leur présence fût décelée par certains animaux doués d'organes d'une sensiblité spéciale, et peut-être cette perception n'est-elle pas étrangère au sens directeur, si curieux, des oiseaux et des insectes.

D'après des recherches récentes, ces ultra-radiations paraissent être la cause de *désagrégations atomiques*. Ces effets de désagrégation sont, d'ailleurs, complexes. Les radiations les plus courtes du spect e ordinaire, en particulier les rayons violets du rayonnement solaire, provoquent les premiers effets d'ionisation et de désagrégation superficielle que l'on observe principalement sur les métaux. Les rayons ultra-violets, plus rapides, ont une action ionisante plus énergique ; et les ondes plus rapides correspondant aux rayons X et aux rayons *gamma* agissent d'une façon plus puissante encore pour désintégrer la matière.

Sous l'effort de ces diverses radiations, l'atome, édifice dynamique

complexe, formé d'un *noyau* autour duquel gravitent, avec des vitesses incroyables, des *électrons* chargés négativement, est partiellement brisé, et ses éléments constituants, qui sont les noyaux positifs et les électrons négatifs, s'échappent de la matière « ionisée » avec des vitesses considérables. Ces projections d'éléments de matière portent le nom de *rayons alpha* et de *rayons bêta*, et les résidus matériels de la désagrégation atomique constituent l'hélium et les éléments différents des substances ionisées.

Les ultra-radiations, de longueur plus courte que les rayons *gamma*, c'est-à-dire probablement très inférieures aux dimensions des électrons eux-mêmes, et dont la longuer d'onde paraît être de l'ordre de grandeur de 10^{-20} centimètres (1), semblent avoir un pouvoir de désintégration beaucoup plus énergique que les rayons *gamma*. Ces radiations, émises par les soleils, subissent de la part de la haute atmosphère une diffraction considérable qui leur permet de *contourner* la Terre, de sorte que leur action se fait sentir sur toute la surface du globe, même pendant la nuit. Elles traversent avec facilité les couches atmosphériques, les matériaux des bâtiments et même ceux de l'écorce terrestre. Étant donné qu'elles sont des facteurs de désintégration atonique, on voit que la radio-activité de la matière, conséquence de cette action permanente, subira des variations correspondant à celles des ultra-radiations.

Albert Nodon a attaqué le problème par l'expérience, à l'aide de deux méthodes, l'une photographique, l'autre électrométrique. Il résulte de ses recherches que l'activité ultra-radiante du soleil et de la haute atmosphère subit, sous l'influence de causes encore mystérieuses, des variations continuelles souvent importantes, provoquant des fluctuations correspondantes dans les phénomènes de la radio-activité, de sorte que ces derniers phénomènes, au lieu de présenter la *constance* qu'on leur attribue, subiraient, au contraire, d'incessantes vicissitudes.

* * *

Ces ultra-radiations, dont la longueur d'onde est comprise entre 10^{-15} et 10^{-16} centimètres, sont susceptibles de désintégrer l'atome en en chassant les électrons, depuis leur orbite jusqu'à l'infini, et *en atteignant le noyau lui-même.*

(1) Pour abréger les écritures, on a pris l'habitude de désigner les grands multiples et sous-multiples par des puissances de 10. Par exemple, 6×10^{-20} signifiera le nombre 6 *suivi de vingt zéros;* et, inversement, le nombre 6×10^{20}, représentera une *fraction* dont le numérateur sera 6, et dont le dénominateur sera le nombre 1 *suivi de vingt zéros.*

Les radiations de longueur plus petite que 10^{-16} centimètres sont inférieures, comme longueur d'onde, au diamètre du noyau. L'atome, en effet, a comme rayon 10^{-8} centimètres, et le noyau 10^{-16}. Donc les ultra-radiations de longueur inférieure à 10^{-16} *se produiront à l'intérieur du noyau* et sont, dès lors, incapables de manifester leur action mécanique sur les électrons.

Le rayon de l'atome étant 10^{-8} centimètres et celui du noyau 10^{-16}, on voit qu'il existe dans ce petit système planétaire atomique un intervalle de 10^{-8} centimètres. On peut penser que des intervalles analogues sont respectés dans des mondes *encore plus petits que l'électron*, et qu'ils sont contenus tout entiers dans celui-ci. Des considérations particulières ont conduit A. Nodon à croire possible l'existence d'ondes ultra-radiantes dont la longueur, réduite à l'extrême, ne serait que 10^{-69} centimètres.

Suivant cette hypothèse, il existerait donc, entre l'onde la plus courte et l'onde la plus grande de la série ultra-radiante, un intervalle compris entre 10^{-69} et 10^{-16} centimètres. A raison de 10^{-8} centimètres pour chaque subdivision électronique, on obtiendrait ainsi 56/8, soit 7 subdivisions dans le monde de l'électron.

On serait alors amené à croire que l'électron lui-même serait un monde minuscule fort complexe, formé de 7 mondes élémentaires successifs et concentriques. L'énergie cinétique de l'éther subirait, par l'intermédiaire de ces sous-particules, des dégradations par échelons (ou *quanta*) successifs, qui aboutiraient aux énergies physiques dont les derniers termes sont l'énergie calorifique et électrique, avec retour final à l'éther.

Quant à ces particules ultimes, que l'auteur appelle les *ponctules* de l'éther, elles ne subiraient, au cours de ces dégradations successives, aucune modification dans leur masse. Mais la quantité de mouvement qu'elles renferment subirait une diminution dans chaque stade de régression énergétique, diminution infinitésimale il est vrai, mais qui, dans la suite des temps, diminuerait à la longue la provision de quantité de mouvement que possède l'Univers. D'après les calculs d'A. Nodon, le diamètre d'un ponctule serait de 11×10^{-44} centimètres, et sa vitesse de 10^{-36} *centimètres par seconde.*

* * *

Ce sont là des hypothèses, dira-t-on? Mais voici que des travaux, faits aux États-Unis par des physiciens éminents, viennent apporter aux vues si hardies de notre savant compatriote une confirmation vraiment impressionnante.

En 1925, les physiciens américains Millikan et Harvey Cameron entreprirent des expériences dans les profondeurs de lacs alimentés exclusivement par de l'eau provenant de la fonte des neiges, c'est-à-dire exempte de toute émanation radio-active. Le premier de ces lacs fut le lac *Muir*, situé à 3 450 mètres d'altitude, long de 600 mètres et profond de plusieurs centaines de mètres. Ayant descendu leurs électroscopes dans l'eau à des profondeurs variées, ils constatèrent que les rayons, supposés d'origine cosmique, y pénétraient jusqu'à une profondeur de 30 mètres. Comme l'atmosphère au-dessus du lac avait un pouvoir absorbant égal à celui d'une couche de 7 mètres d'eau, ils en conclurent que les rayons qu'ils étudiaient pouvaient traverser une couche d'eau de 37 mètres d'épaisseur, équivalente, pour l'absorption, à une épaisseur de plomb de 2 mètres. Or les rayons X les plus pénétrants ne traversent pas plus de 15 millimètres de plomb ! Ces résultats furent confirmés par d'autres expériences faites au lac Arrowhead, situé 2 010 mètres plus bas que le premier.

L'analyse a montré que les nouvelles radiations n'étaient pas homogènes. Elles doivent être constituées par des rayons dont les longueurs d'onde sont comprises entre $0{,}00035 \times 10^{-8}$ centimètres et $0{,}00070 \times 10^{-8}$ centimètres. Or les rayons *gamma* les plus pénétrants décelés à ce jour ont une longueur d'onde de $0{,}07 \times 10^{-8}$ centimètres.

Voilà donc, confirmés, par une série d'expériences magistrales, les faits énoncés par Albert Nodon dès 1921.

Quelle est la source de ces rayons ultra-pénétrants? Nous avons dit que A. Nodon lui-même la situait dans le sein même de l'atome. Confirmant ses vues, le professeur Millikan pense que, comme les rayons *gamma* émis par le radium, et qui sont les plus pénétrants connus jusqu'à ce jour, le rayonnement à très haute fréquence provient de transformations intra-atomiques. Où se font ces transformations « nucléaires »? Dans le soleil? Dans des couches élevées de notre atmosphère? Ce sont des questions auxquelles la science de demain devra s'efforcer de répondre. Mais c'est déjà une gloire, pour la science d'aujourd'hui, et surtout pour notre science française, que d'être arrivée à pouvoir les poser.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. JUSTIN DE SELVES

J'ai vu mourir politiquement M. Justin de Selves. Je veux dire que j'ai assisté à ce spectacle tragique de son écroulement. Le dimanche 9 janvier, le président du Sénat, de l'Assemblée nationale, de la Haute-Cour de justice, le second dignitaire du régime, ancien ministre des Affaires étrangères et de l'Intérieur, ancien directeur général des Postes, ancien préfet de la Seine, membre de l'Institut, grand'croix de la Légion d'honneur, revêtu de tous les honneurs, de toutes les dignités, de tous les insignes, neveu de M. de Freycinet, l'un des fondateurs de la République, apparenté aux plus anciennes familles républicaines et protestantes du Quercy et du Languedoc, ancien président du conseil général de ce département du Tarn-et-Garonne, qu'il avait anobli, pris sous sa tutelle, choyé avec une sollicitude constante, fait profiter de tous les avantages, de toutes les faveurs dont peut disposer une protection puissante, était battu misérablement, à deux reprises, par un transfuge de la droite qui jouit d'une estime plus que médiocre, et par un obscur et dérisoire comparse. Bis in idem. *Les délégués sénatoriaux du Tarn-et-Garonne tenaient à préciser leur geste : ayant, au premier tour, signifié à M. de Selves son congé, ils donnaient cruellement à cette défaite, une heure après, une allure de désastre, avec comme un regret sarcastique que la catastrophe ne fût pas plus complète encore car on aurait pu aussi*

dépouiller solennellement M. de Selves de ses décorations, de ses crachats, de sa plaque, le rayer de l'Institut, du Livre d'or des grands hommes du régime, et le brûler sur la place de la Préfecture comme hérétique, apostat et relaps.

A lire cette histoire, les délégués sénatoriaux du Tarn-et Garonne font un peu l'effet des Romains. Eh quoi! avoir dans son département, à sa disposition personnelle, le président du Sénat, l'arbitre écouté des crises, le dispensateur de tous les bienfaits, et lui préférer, stoïquement, un suspect républicain comme M. Auguste Puis? Le vieillard illustre avait pu s'abuser sur la reconnaissance cordiale de ses vieux électeurs, qu'il croyait ses vieux amis, et les visiter tous dans leurs villages, dans leurs maisons, leur rappelant les luttes d'autrefois, les victoires communes : les cantons de Moissac et de Castelsarrazin, qui ne sont pas pour l'union nationale, sans doute, et qui préfèrent non point comme les grands ancêtres, les colonies et même le Tarn-et-Garonne plutôt qu'un principe, ont estimé que, pour M. de Selves, le fait d'avoir eu politiquement quelques accointances avec M. Poincaré le rendait indigne de leurs suffrages. Les graves suspicions qui pesaient sur la personnalité de M. Puis ne pouvaient, d'autre part, influencer des républicains aussi rigides : un démocrate estampillé par la Dépêche *doit avoir toutes les vertus. Les républicains du Tarn-et-Garonne ont la foi du charbonnier. « Il y a, disait Bouteiller, des républicains de raison, qu'il faut exécrer, et des républicains qui ont la foi, et qui sont les seuls qu'il faille aimer et tenir pour des purs. Les vrais fidèles de l'Église républicaine ne s'embarrassent ni de laïcité ni de rationalisme. Comme de bons et fidèles disciples, ils croient le maître sur parole, et ne discutent point les articles de foi. Il leur sera beaucoup pardonné parce qu'ils sont obéissants et qu'ils sont humbles, et qu'ils n'ont point le sens critique, qui est la plus damnable hérésie. »*

Il est bon d'indiquer cela parce que nous pouvons analyser ainsi le chagrin profond de M. Justin de Selves. Assurément, cet homme qui a été au faîte de tous les honneurs, peut aussi, presque octogénaire, en mesurer la vanité. Ayant reçu de la vie toutes les satisfactions et tous les hommages, il a peut-être soif de solitude et de repos. Ayant été le maître, dans beaucoup de postes importants où il a pratiqué les hommes, il doit être fixé sur les ingratitudes, et n'attend des services rendus que l'oubli et que la haine. L'abandon ou la trahison des vieux républicains du pays de Montauban a pu l'emplir sur l'instant de mélancolie et lui suggérer en passant quelques considérations philosophiques, ils n'ont point été la vraie cause de son amertume. Mais c'est cette faillite des immortels principes dont l'évidence a dû le surprendre. C'est elle dont l'idée, la certitude, lui apparaissant au sommet de la route, ont dû l'envi-

ronner de solitude et de désespoir, et lui faire paraître à ce moment la vie plus amère que la mort.

La carrière de M. de Selves n'aurait point de sens, en effet, si elle n'avait eu pour principe directeur la démocratie libérale et la laïcité tolérante. M. de Selves, qui est un bon Français et qui a fait son devoir national parfois avec courage et jamais sans une intelligente finesse, — il est jusqu'à un certain point Gascon — a pu considérer que les honneurs dont il bénéficiait lui étaient dus dans une certaine mesure, comme héritier d'une famille qui avait contribué à fonder le régime, mais qu'ils avaient comme contre-partie son dévouement absolu aux institutions et aux principes.

M. de Selves n'est pas, à proprement parler, un fils de ses œuvres. Il a trouvé dans son berceau le talisman qui devait le guider dans sa carrière. La grande bourgeoisie protestante, et surtout celle du Midi, était extrêmement représentative de la République conservatrice, nationale, ou du moins qui se prétendait, qui se croyait conservatrice, nationale, sans apercevoir que ses principes eux-mêmes ruinaient les bases de la conservation sociale et de la tradition nationale : le respect quasi religieux du dogme de l'égalité politique, le suffrage universel pris comme base de la démocratie, l'école laïque et la critique dogmatique des traditions et des lois morales devaient aboutir fatalement à la tyrannie du nombre, à l'ivresse de la mésintelligence primaire, à l'affranchissement intégral de toutes les servitudes sociales ou nationales, et à l'interprétation démagogique de tous les intérêts. Mais lui, le fondateur du régime ne l'apercevait sans doute pas. Neveu de M. de Freycinet, M. de Selves était, avant quarante ans, directeur général des Postes; à quarante-huit ans, au départ de M. Poubelle, il devenait préfet de la Seine, et devait le rester quinze ans. Ce fut un grand préfet, à la fois familier et ferme, simple, indulgent, psychologue, et qui sut durer dans ce poste difficile. Il vécut dans l'intimité du Conseil municipal, sans trop de heurts, sans abdiquer trop de choses essentielles, apprenant ainsi les ressorts brutaux et sommaires de la politique d'affaires, et, riche de tant de secrets, fortifiant son opportunisme de l'étrange et quotidien spectacle qu'il avait sous les yeux, ce n'était ni ce qu'on appelle un grand préfet ni un manieur d'hommes. Il ne rêvait pas de bouleverser Paris : il s'efforçait d'assurer à ses administrés une vie tranquille et sereine, et il cherchait surtout à harmoniser les réalisations indispensables aux possibilités. Son mépris des honneurs se nuançait d'indulgente ironie, et il se nourrissait aux leçons de la relativité des principes, pour les épreuves de l'ingratitude. Mais dans un milieu souriant, corrompu, certes, facile et parfois cynique, mais bon enfant et assurant, avec la tenue extérieure, un minimum de civisme et de foi nationale,

il endormait son scepticisme et ne soupçonnait peut-être pas les affreux et brutaux réflexes de l'intérêt immédiat, de la sottise et de la peur.

Ah! vous l'avez trahi, foulé, mis sous vos pieds,
Et vous dormiez en paix! ô fou que vous étiez...

M. de Selves dormait en paix. Après tout, il avait été élu président par le Sénat, qui est une Assemblée laïque et républicaine, et où la gauche démocratique et radico-socialiste se plaît à rappeler qu'elle tient la majorité absolue. Mais le Sénat est une Assemblée d'avant le déluge, qui croit aux bobards démocratiques, qui n'est même pas éloignée de vénérer les humanités, l'histoire romaine et la philosophie classique, et qui attribue une sorte de culte aux succès de Gambetta et de Challemel-Lacour, de Ferry et de Waldeck-Rousseau. M. de Selves soupçonnait cela sans le voir clairement. Sa timidité, au ministère de l'Intérieur, qui l'empêcha de combattre le Cartel, et qui amena les élections du 11 mai, était faite de scrupule démocratique et de la crainte de paraître pencher à droite. Ni révolution ni réaction. Il faut le faire entendre à M. de Selves : qui n'est pas pour la révolution est réactionnaire, aux yeux de la révolution, et l'on ne saurait être pour le Cartel tout en combattant la révolution.

M. de Selves savait que certains esprits excessifs pensaient ainsi. Mais il ne croyait pas qu'un esprit aussi sacrilège eût fait table rase de tous les principes et de toutes les institutions. Il tenait M. Puis sans doute, pour un réactionnaire peu recommandable, et ne doutait pas que la majorité des vieux républicains du Tarn-et-Garonne ne pensât comme lui. Il estimait aussi que M. Delthil ne saurait porter une telle atteinte à la probité républicaine que de l'ébranler en combattant un de ses vieux serviteurs. Protestant, et non des moindres, il croyait ne pouvoir être traité de clérical, ignorant qu'être clérical, c'est opposer un frein quelconque à l'émancipation intégrale des individus, et, ayant combattu l'Empire, il ne concevait point que le « silence dans le rang » fût devenu la devise de ses amis. Il ne se croyait point davantage suspect de complaisance envers les modérés, puisque, ministre de l'Intérieur au 11 mai, le Cartel avait triomphé — et comment! — dans son département. Il avait visité un par un ses électeurs et se croyait sûr d'eux. Le résultat brutal proclamé le 9 janvier à midi et demi le détrompa. Ce vieillard qui avait servi toute sa vie le régime, au nom de la libre pensée, de la libre discussion, qui avait combattu les « dictatures », ne savait point que les ordres du maître ne se discutent pas; à Montauban, le maître était un correspondant de la Dépêche, *dont on ne trangresse pas les mots d'ordre. Certains déclaraient*

que les délégués sénatoriaux du Tarn-et-Garonne, fidèles au fond du cœur à M. de Selves, n'osaient point lui donner leur voix, sous l'œil terrible qui les fixait. Ainsi les Girondins naguère, décidés à sauver Louis XVI, votaient, en pâlissant, la mort, sous les clameurs des tribunes. Ces exemples ne consolent pas M. de Selves. Que ses compatriotes, ingrats, fussent hypocrites et lâches par surcroît n'adoucissait point son amertume, et peut-être ne le croyait-il point. Mais ce dont, sans doute, il ne se console pas, c'est d'avoir compris l'erreur des opportunistes modérés, la vanité de leur formule, et la fragilité de leur prétention.

Ingratitude? Non. Implacable logique. M. de Selves, bon serviteur de l'État, n'avait jamais séparé sans doute l'État de la nation, ni la nation du régime, ni le régime des principes sur lesquels il est fondé. Il croyait aux bases de l'État moderne, laïque et démocratique. Et voici que la conception de l'État moderne était réputée à son tour réactionnaire, et les immortels principes rejetés comme un attirail périmé. Rejetés sans qu'il eût même le droit de prononcer en leur faveur un plaidoyer que nul ne voulait entendre. Le maître, comme sous les régimes de tyrannie et d'obscurantisme, avait prononcé sans appel et il fallait obéir. Et à cette heure douloureuse de l'ingratitude et de la solitude, M. de Selves ne trouvait plus le sens laïque et républicain des services qu'il avait rendus. Il doutait de la formule magique « ni réaction ni révolution » et devant le sectarisme obstiné et dur de ses accusateurs qui ne daignaient point être des juges, se sentait sans doute, en dépit de la dignité mélancolique avec laquelle il accueillait son infortune, envahi d'un morne désespoir.

***

Le Théâtre : le mal et les remèdes.

Nous avons vu les plus tristes choses. Nous avons vu de grands théâtres, riches d'un beau passé, transformés en machines à monnayer le sadisme. Nous avons vu les meilleurs auteurs désemparés, les uns se retirant de la lutte avec découragement, d'autres galvaudant leur talent, la mort dans l'âme, d'autres acculés par de savants calculs à accepter des compromis que leur cœur et leur conscience réprouvaient, d'autres même, hélas! s'improvisant directeurs et prenant aux mercantis leurs méthodes. De tout cela, parmi les auteurs, qui fut vraiment responsable? Personne, évidemment. Personne, sans doute, mais alors tout le monde.

Voilà où nous en sommes.

Qui parle ainsi? Un jeune auteur, bien placé pour juger, M. Jean-Jacques Bernard. Fils de M. Tristan Bernard, il ne tenait qu'à lui

de courir une carrière heureuse et facile. Il a préféré une carrière honnête et difficile. On pourrait dire que nous, simples spectateurs, ne voyons la crise de l'art dramatique qu'en étendue. M. Bernard, de la place où il est, est mieux que nous en état d'en mesurer la profondeur.

Au début de la saison, nous avons montré, par un tour rapide de l'horizon, la place de jour en jour rétrécie que tiennent sur les scènes parisiennes les ouvrages dont la valeur n'est pas exclusivement marchande. Aujourd'hui une revue semblable serait plus mélancolique encore. Les pièces de M. Romains n'ont pas tenu l'affiche, celle de M. Bloch moins encore, celle de M. Lenormand un peu plus longtemps à peine. Un seul ouvrage sérieux a touché le public, celui de M. Pagnol, dont nous avons avons parlé la fois dernière. M. Guitry absent, le boulevard est maintenant livré à la littérature commerciale. M. Méré tient deux scènes à lui seul, le théâtre de la Madeleine, avec *le Plaisir*, la Porte-Saint-Martin avec un *Berlioz* qui n'est qu'un prétexte à musique. De même M. Hennequin tient le théâtre Antoine et Déjazet, M. Mirande le théâtre de la Michodière et la Scala, MM. Armont et Gerbidon le Palais-Royal et le théâtre Édouard-VII, M. Barde les Nouveautés et les Capucines, M. Mouëzy-Éon l'Ambigu et partage la Scala avec M. Mirande. Cette épidémie n'est pas particulière à 1927. Les scènes que nous citons ne sont pas les plus importantes. Ce sont les plus somptueuses et les plus courues, celles où l'on dépense et où l'on gagne l'argent à mains pleines. C'est la zone la plus basse de l'art dramatique. En dessous, il y a bien encore la revue à femmes, qui s'appelle aujourd'hui la super-revue. Mais ce genre de spectacle ne prétend pas singer l'art dramatique et celui-ci n'est en cause que là où il y a un minimum de pièce.

Au-dessus de la zone du vaudeville et de l'opérette vient celle de la comédie légère. Ce genre tient le reste du boulevard. Il pourrait être aimable et même excellent : Marivaux, Musset s'y apparentent. En ce moment, il est représenté sur les affiches par M. Tristan Bernard et par M. Savoir, *Arcades ambo*, par M. Fauchois et par M. Deval. Ajoutons un succès d'avant-guerre de MM. de Flers et Caillavet, *l'Habit vert*, qui reparaît aux Variétés : voilà exactement tout ce que le théâtre parisien offre à l'heure actuelle. Restent les deux théâtres d'État ; nous avons pris soin de montrer l'étonnante médiocrité des œuvres nouvelles qu'on y accueille. Les deux seuls succès en dehors de la littérature strictement commerciale sont des ouvrages étrangers : à la Comédie des Champs-Élysées, *Au grand large*, de l'Anglais M. Sutton Vane ; à l'Atelier, *la Comédie du bonheur*, du Russe M. Evreinoff.

Comme dit fortement M. J.-J. Bernard, voilà où nous en sommes. Depuis l'ouverture de la saison, nouveau recul sensible, sans aucune compensation, même en espérance.

Alors? Ce n'est pas tout de crier à la crise et à la décadence. Va-t-on essayer de faire quelque chose pour en sortir?

Nous avons rendu compte ici, avec une attention minutieuse, de l'effort tenté la saison passée par le théâtre des Jeunes Auteurs. Nous avons montré comment il ne pouvait aboutir qu'à un magma de littératures contradictoires. Cette année nous avons noté tour à tour la survie somnolente et l'impuissance honorable de cette entreprise ; la carence des théâtres d'État, la tentative hautement fantaisiste de M. Quinson qui, sitôt enregistré l'insuccès de son premier effort, *Méditerranée* de M. Haurigot, s'est empressé de restituer son théâtre littéraire à l'opérette ; enfin le cas éloquent de MM. Régis et de Veynes, contraints à monter eux-mêmes, à leurs périls et risques, une pièce trop originale dont personne n'avait voulu.

Il reste aux auteurs dramatiques, qui ne sont pas des commerçants, les scènes gérées par MM. Pitoëff, Dullin et Jouvet.

M. Pitoeff disait l'an passé : « Je viens de monter quatre pièces. J'ai eu deux fours avec deux auteurs français et deux succès avec deux auteurs étrangers. » M. Dullin joue un Russe et M. Jouvet un Anglais. Par-dessus le marché, M. Gémier s'est mis en tête de transformer le second Théâtre-Français en annexe de Locarno, et d'accueillir les auteurs étrangers, sous prétexte de coopération intellectuelle. La coopération a commencé par un ouvrage d'une médiocrité étonnante : *le Cygne*, du Hongrois M. Molnar. M. Deval, à la Renaissance, a adapté un ouvrage d'un autre auteur hongrois, M. Vaida. Voilà-t-il pas de quoi nous sortir d'affaire? Ce tableau de nos malheurs n'est-il pas achevé?

A présent il reste, espoir suprême et suprême pensée, M. Copeau et sa nouvelle théorie.

Les lecteurs anciens de cette chronique savent de reste que M. Copeau fonda le théâtre du Vieux-Colombier, en 1913, par dégoût, c'est le mot qu'il employait lui-même, à l'égard de l'art dramatique de son temps, dont il disait encore que c'était *le plus décrié de tous les arts*. Littérateur, issu d'un groupe littéraire très cohérent et actif, il crut d'abord que suffirait une réforme littéraire. L'œuvre à accomplir paraissait de fédérer et de diriger tout ce qui s'oppose ou résiste au grossier commerce. On devait donc commencer par constituer un répertoire épuré, en ne faisant appel qu'à des talents éprouvés, choisis dans une même famille intellectuelle et conduits dans le même sens. Un style naissait de cet effort, première promesse et premier modèle pour la renaissance escomptée.

A l'expérience, M. Copeau se rendit compte que la littérature était aussi contaminée. Pour quelles raisons, nous l'avons dit vingt fois à cette place : travaillant à l'écart du public qui est seul juge naturel, les écrivains ont pris tous les défauts où incline la vanité dans la solitude. Ils ont oublié cette vérité fondamentale que l'art

doit commencer par plaire. Ils ont affecté des airs de supériorité méprisante ; bientôt ils n'ont plus même cherché à être compris ; ils ont tenu l'insuccès, le choquant, pour les signes du mérite, confondu l'étonnant avec l'original, la malfaçon avec la liberté ; ils sont tombés à méconnaître, puis à oublier les lois élémentaires de leur métier. M. Copeau conclut, après plusieurs années d'expérience, que le divorce entre le commerce et la littérature était trop profond pour qu'on puisse espérer les réconcilier.

Personne, pas même lui, n'avait vu tout de suite clairement et jusqu'au fond cette donnée essentielle et ses conséquences. Quand M. Copeau quitta le Vieux-Colombier, nul ne comprit, tout le monde demanda pourquoi il partait et nul ne répondit. Quand on l'interrogeait, il hésitait ; quand on lui demandait ce qu'il allait faire, il répondait qu'il l'ignorait. Ce n'est qu'à la réflexion qu'il a vu pourquoi il avait agi en tranchant dans le vif, et dans quel sens il devait nécessairement orienter son action nouvelle. Nous-mêmes, intéressés vivement, mais de façon moins directe et pressante, nous n'avons pas vu tout de suite où l'entraînait sa logique, nous l'avons vivement blâmé d'abandonner la partie. Aujourd'hui, sans savoir encore si les faits lui donneront raison, on constate qu'il ne pouvait agir autrement qu'il n'a fait ; que son attitude est la seule logique, son plan d'action le seul soutenable en raison. Tout se borne maintenant à savoir si la raison et la logique sont bien ici chez elles, à voir dans quelle mesure un système cohérent et fort, servi par une passion intelligente, sera capable de devancer les événements et de les conduire.

M. Copeau conclut aujourd'hui que la décadence de l'art dramatique ne peut être arrêtée que par une réforme radicale, et que les deux éléments en cause, étant également gangrenés, doivent être amputés l'un et l'autre. Le théâtre commercial est vil, immoral ; le théâtre littéraire est lourd, mal fait ; l'un corrompt le public, l'autre l'ennuie. On ne peut conserver ni l'un ni l'autre pour rebâtir.

Voilà pourquoi M. Copeau tient aujourd'hui que le salut est dans le retour à une forme de l'art où ni l'habileté de l'auteur ni le texte n'aient d'importance. Retour provisoire, forme temporaire, administrée au malade comme une sorte de purge radicale. Cet art qui supprime à la fois le commerce et la littérature est-il donc concevable? Mais oui, puisqu'il a déjà existé, qu'il a joué à l'origine de notre art dramatique un rôle historique : c'est la comédie improvisée des acteurs italiens. Pour comprendre à fond ce que veut M. Copeau, pour voir d'après un exemple concret si son projet audacieux est réalisable, il faudra, une fois prochaine, rappeler la place et l'influence qui appartinrent à la comédie italienne dans l'histoire de l'art dramatique en général, et en particulier dans l'histoire du théâtre de la France.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

ALLEMAGNE. — *Le 20 janvier, M. Marx renonce à constituer un gouvernement des partis moyens s'appuyant à gauche, mais le maréchal Hindenburg le prie de tenter la combinaison opposée, la concentration à droite.*

M. Marx réussit à mettre cette combinaison sur pied, le 28 janvier. Le quatrième cabinet Marx, le plus réactionnaire que l'Allemagne ait connu, comprend quatre nationalistes, deux populistes, un populiste bavarois, et M. Gessler, ancien démocrate. Ce dernier est maintenu à la tête de la Reichswehr sur l'intervention de Hindenburg, qui, en écartant le nationaliste exalté Graefe, cherche à ne pas porter ombrage à l'Europe.

FRANCE. — *A la commission des finances de la Chambre, M. Poincaré expose l'état de la trésorerie et les résultats de sa politique financière. La stabilisation légale n'est pas envisagée pour le moment, mais la Banque de France fera tous ses efforts pour maintenir le franc à son taux actuel, afin de permettre aux industries de se réadapter* (25 *janvier*).

CHINE. — *L'agitation xénophobe s'étend à Shang-Haï, où se produisent de nouveaux troubles* (16 *janvier*).

La concession britannique de Kin-Kiang est en partie détruite (18 *janvier*).

L'Angleterre décide d'expédier des renforts en Extrême-Orient. Le 26 janvier, un millier de fusiliers marins s'embarquent à Portsmouth pour Shanghaï.

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34641.